LETTERE

MANUZIANE

INEDITE.

Questo libro, e gli ANNALI ALDINI, si trovano anche *In Milano*, *presso P. Ant. Tosi.*

STAMPATO DA PAOLO RENOUARD, CONTRADA GARANCIÈRE N° 5.

LETTERE

DI

PAOLO MANUZIO

COPIATE SUGLI AUTOGRAFI

ESISTENTI

NELLA BIBLIOTECA AMBROSIANA.

PARIGI,

PRESSO GIULIO RENOUARD.

M. DCCC. XXXIV.

AVERTISSEMENT.

On a de tout temps porté intérêt aux lettres missives des savants et des personnages que de grandes actions ont rendus remarquables. L'histoire et la science les ont soigneusement recueillies, bien que cet empressement n'ait pas toujours été justifié par l'importance de leur contenu. Dans le seizième siècle surtout, de grands recueils de lettres *Clarorum et Doctorum virorum* ont été imprimés et plusieurs fois réimprimés ; et toutes ces lettres, tant en latin que dans les diverses langues de l'Europe, trouvèrent de nombreux lecteurs, dont la plupart, dans ce siècle grammatical et d'érudition, cherchèrent peut-être moins à y satisfaire une curiosité qui, dans beaucoup de ces lettres, eût été trop souvent déçue, qu'à les étudier comme modèles de style et de beau langage. De ces recueils, qui, dans leur temps, ont été au rang des lectures presque indispensables, on ne connoît guère plus aujourd'hui que

leurs intitulés et l'ancienne réputation de leurs auteurs. Pour ne parler que de Paul Manuce, il n'est peut-être pas une personne vivante qui ait lu en entier l'un ou l'autre des deux volumes de ses élégantes lettres latines et italiennes. Malgré l'oubli, je dirois presque le décri où sont tombées ces anciennes collections épistolaires, en voici une des mêmes temps qui fait aujourd'hui sa première apparition, et à laquelle il est probable que l'on trouvera au moins le mérite d'avoir son caractère, sa physionomie à elle. Presque aucune de ces lettres *Doctorum virorum*, desquelles on a fait tant de volumes, ne fut le produit du premier mouvement, ni écrite au courant de la plume. Leurs auteurs, même les plus exempts de prétention et d'amour-propre, ne pouvoient se soustraire au pressentiment d'une inévitable publication; et dans le laborieux arrangement de leurs périodes, souvent ils songèrent plus à leurs lecteurs futurs qu'à la personne à laquelle s'adressoit la missive.

Rien de semblable dans les lettres contenues en ce volume. Ecrites à un frère, à un fils, elles n'avoient ni à espérer, ni à craindre un tiers lecteur; c'est un véritable tête-à-tête dans lequel

règne un laisser-aller, un nonchaloir qui ressemble même quelquefois à de la négligence. Aussi ne prétend-t-on point du tout les donner comme complément ou second volume des *Lettere volgari* de Paul Manuce par lui imprimées en 1556 et 1560, et auxquelles il n'auroit probablement pas voulu accoler ce griffonnage de jaseries paternelles. Mais c'est précisément à cause de ce *négligé* que l'on prend plaisir à offrir ces lettres au public, au moins à ce public peu nombreux que sa partialité pour les célébrités typographiques rendra indulgent sur quelque défaut de forme, et n'empêchera pas d'y reconnoître l'habile et très docte écrivain.

Déjà en 1809, j'avois vu à Milan, dans la Bibliothèque Ambroisienne, ces lettres de Paul Manuce, renfermées et comme emprisonnées dans un immense recueil de lettres du seizième siècle, en vingt volumes in-folio où celles de la famille Manutienne en occupent presque trois. Je pensai bien qu'elles pourroient être fort utiles à l'histoire des Manuce et de leurs éditions; mais alors je ne croyois pas me jamais réimprimer, et d'ailleurs, une seule semaine de séjour à Milan ne me permit rien de plus que de demander comme *fac-simile*

matériel la copie figurée de deux ou trois de ces lettres, ce qui me fut très courtoisement octroyé. Dans ces derniers temps, M. P. A. Tosi, libraire à Milan, a, comme moi, pensé que la lecture de ces lettres feroit peut-être mieux connoître les Manuce que tout ce qu'on en a écrit jusqu'à ce jour; aussi sans être le moins du monde arrêté par les difficultés, et surtout par l'ennui d'un tel travail, il a eu la courageuse patience d'explorer le volume de lettres de Paul Manuce, desquelles il a extrait et transcrit celles qui lui ont paru mériter d'être réveillées de leur long sommeil.

Pendant ce temps, j'imprimois ma troisième édition des Annales Aldines, et elle étoit déjà fort avancée, lorsque, par M. J. Payne, libraire de Londres, qui revenoit de Milan, j'eus fortuitement connoissance de ce travail de M. Tosi. On a vu, page 456 des Annales, qu'avec le plus obligeant empressement, il me communiqua toutes ses copies, et accueillit ma proposition de les imprimer à Paris.

Il suffit d'avoir lu seulement quelques-unes des lettres italiennes du recueil de Paul Manuce de 1556 et 1560, déjà cité, pour ne pas mettre en doute que si jamais il lui fût entré en fantaisie

d'imprimer au moins une partie des lettres qu'il avoit écrites à son fils et à son frère, ils les eût revues, refaites, et c'est précisément ce qu'il ne nous faudroit point, ce que je n'aurois pas imprimé. Ici nous voyons l'estimable et savant typographe tout-à-fait dans son intérieur. Il écrit à son fils, à son frère, de ses affaires personnelles, des leurs, laisse aller ses idées comme elles lui viennent, se répète, écrit à son fils des tendresses, et dans l'occasion, d'assez vertes réprimandes, comme s'il le tenoit devant lui, et néanmoins, acquiesce avec une facilité toute paternelle à la plupart de ses exigences, souvent indiscrètes. Ses détails sur ses travaux littéraires, sur ceux de son fils, sur leurs éditions projetées, ou en exécution dans leurs ateliers à Venise, à Rome, sur leurs coopérateurs, leurs rivaux, leurs protecteurs, révèlent ou éclaircissent beaucoup de petites particularités qui, pour n'avoir peut-être en aucune d'elles une bien réelle importance, n'en forment pas moins un curieux ensemble de renseignements certains, d'informations positives pour les Biographies Manutiennes. On aimera sans doute aussi à l'entendre parler de sa typographie, de ses ouvriers : il semble que tous

ces détails soient grandis par le mérite de celui qui les donne. On le voit faire des comptes d'impression, de papier même, donner à son fils des préceptes typographiques, et surtout ne jamais perdre de vue son desir d'en faire un renommé Imprimeur.

Pour un ancien titre, un document, une lettre que l'on tient à reproduire dans son identité matérielle, il faut que la copie en soit rigoureusement, servilement exacte, qu'elle représente l'orthographe, la ponctuation, les abréviations même telles que les donne l'écrit original; ce doit être une sorte de portrait ayant au moins toute la ressemblance qu'y peut mettre la typographie. Mais pour un recueil de nombreuses lettres que l'on veut, non pas seulement présenter comme une relique d'antiquité, mais faire lire, et qui, plus d'une fois, sera dans le cas d'être rapidement parcouru, effleuré des yeux, il falloit n'y pas laisser des difficultés inutiles. J'y ai donc remplacé presque toutes les abréviations par leur mot entier. La ponctuation, si bien réglée dans tous les volumes soignés par Paul Manuce, et notamment dans ses Lettres, paroît dans celles-ci hors de toute règle. La plume

dans sa course rapide y jette, comme par hasard, les signes de ponctuation de toute espèce, souvent sans doute à l'insu de l'écrivain. Imprimant ces lettres, j'ai dû faire ce qui est d'usage en toute impression, rectifier la ponctuation quand il paroissoit que l'auteur n'y avoit pas songé. Quant à l'orthographe, c'est tout-à-fait autre chose. Ses irrégularités ne devoient pas être inconsidérément traitées comme des fautes, des inadvertances. Si dans une même page, dans une même phrase, un mot se trouve écrit de deux, de trois façons, ce n'est pas toujours que la main ait failli en ajoutant ou retranchant telle consonne, ou n'employant pas toujours les mêmes lettres pour former les mêmes mots; cette variation fait voir que dans le temps où l'écrit a été tracé, il y avoit incertitude dans ces mots énoncés diversement, et que sans offenser la langue, on pouvoit alors écrire *uffitio*, *officio*, *offizio*, &c., et de même pour une multitude d'autres mots qui présentent des différences non moins notables. Les écrits négligés d'un homme docte et habile me semblent tenir tout-à-fait en ce point à l'historique de la langue; vouloir sans nécessité les ramener à un système quelconque d'uniformité orthographique seroit

les dénaturer, et faire ce qui n'eût été permis qu'à l'auteur * ou tout au plus à ses contemporains qui l'auroient imprimé. Les *u* et les *v* autrefois employés d'une façon si opposée à la nôtre, ont été, il est vrai ramenés à leur emploi actuel : le verbe *è* a été ordinairement accentué pour éviter la confusion quelquefois possible avec la conjonction *e*; mais pour tout le reste, j'ai dû me conformer à ce qui se trouvoit écrit, omettre ou introduire l'accent, employer les consonnes simples ou redoublées suivant qu'on les voyoit dans l'original. Avec toute volonté de demeurer conforme au modèle, n'aurai-je pas quelquefois fait l'inverse? c'est au moins ce que je me suis appliqué à éviter. Sans ces indispensables explications, la prévention si naturelle contre l'exactitude de tout livre imprimé en une langue étrangère auroit pu faire penser que cette bigarrure d'orthographe étoit le résultat d'une ignorance entière de la langue, ou d'une inexcusable négligence.

Les Lettres de Paul Manuce sont suivies de trente-et-une autres adressées tant à lui qu'à son

* Je ne désespère pas de voir un jour citer et imprimer Ronsard, Clément Marot et même Villon, Coquillard ou Gringore, avec tous les changements de l'orthographe actuelle.

père, et d'une trente-deuxième à Alde le jeune. Pour l'impression des quatorze qui sont écrites à Alde l'ancien, j'ai dû prendre un parti différent: plus anciennes, et représentant en quelque façon la manière dont, à la fin du quinzième siècle, les princes ou grands seigneurs italiens, non dépourvus d'instruction et de savoir, écrivoient leurs missives familières, elles sont imprimées avec toute la bizarrerie de leur ponctuation et de leur orthographe, à cela près de la lettre *u* pour *v* et *vice-versâ*.

Les dix-huit qui viennent à la suite, étoient bien plus régulières; il en est de même des cinq lettres italiennes de Paul Manuce, n° CXII et suivants, au cardinal Accolti. Celles-là sont soignées comme elles devoient l'être; on voit bien que ce ne sont pas des lettres de famille. Je suis redevable de ces cinq lettres et des deux latines qui les suivent, à l'attentive prévenance de M. J. Molini, qui d'abord m'a fait connoître leur existence, et ensuite a pris la peine de les copier très exactement sur les originaux existant à Florence, dans la Bibliothèque du Grand-Duc. *

Ces Lettres sont publiées en même temps que la

* On trouvera dans une de ces lettres, page 330 : *Abditi deinde in*

troisième édition des Annales Aldines. Bien que de physionomie typographique tout-à-fait dissemblable, ces deux volumes devoient se présenter ensemble. Celui des Lettres sera pour l'une ou l'autre édition des Annales une sorte de complément non obligé, un recueil de pièces justificatives, servant de preuves aux nombreux renseignements qu'elles m'ont fournis, et de supplément pour tout ce qu'avec ou sans intention, j'aurois omis d'en extraire.

François, j'ai employé la langue françoise pour cet Avertissement, quoique tout le livre soit italien. Je n'aurois point du tout manqué à Paris d'amis obligeants qui avec plaisir, et même dans un complet incognito, si je l'eusse desiré, m'auroient rendu le service de *défranciser* au besoin mes phrases trop peu italiennes; mais telle n'est pas ma façon d'agir, et c'eût été d'ailleurs tout-à-fait inutile. Ce recueil de lettres, qui ne peut espérer un grand nombre de lecteurs, est

cubiculum, lorsque l'on devroit attendre *in cubiculo*. Ou c'est une simple erreur de plume, ou peut-être y avoit-il l'intention d'une syncope, à la vérité fort exagérée : *Deinde imus in cubiculum, et ibi abditi remanemus*. Quoi qu'il en puisse être, j'ai dû imprimer conformément à ce que j'avois sous les yeux.

cependant une publication cosmopolite, ou tout au moins européenne : il arrivera aux mains de personnes en général trop instruites pour que les langues italienne et françoise ne leur soient pas toutes deux familières. Quant aux notes peu nombreuses, éparses dans le volume, elles sont en italien ainsi que ce devoit être.

Sur le dernier feuillet j'ai mis un court glossaire ou interprétation d'un petit nombre de mots, soit anciens, soit de patois vénitien, qui auroient pu être difficilement compris par quelques-uns des lecteurs. Je le dois à M. Salvi, ancien libraire de Milan, qui a bien voulu aussi m'aider dans la lecture et correction des épreuves.

A la fin du volume est l'exacte copie d'une grande ancre Aldine en stuc, trouvée à Bologne sur la corniche d'une maison, et qui est présumée avoir été mise au devant de l'habitation ou boutique d'Antoine Manuce. La véritable place de cette gravure est dans les *Annales Aldines* où je l'ai effectivement employée; mais comme c'est par M. Tosi que cette pièce, assez remarquable, a été découverte et mise en lumière, j'ai cru à propos de la faire reparoître dans ce

volume Manutien, dont la copie est due aux soins du même M. Tosi.

ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD.

LETTERE

DI

PAOLO MANUZIO

A SUO FRATELLO

MANUZIO DE' MANUZI.

LETTERA PRIMA.

FRATEL CAR.mo Hier sera arrivai à Vinetia: et perche voi sapete che gia parecchi dì io desidero di conoscere il mio separatamente per poter poi risolvermi dove m'habbi à vivere, et che sorte di vita m'habbi à seguire, penso di dar principio alla divisione, et incominciar dalle possessioni, con intentione fermissima di vendere subito la mia parte, se ben dovessi darla per 400 Δ *. Però vi priego à contentarmi di quello che non potete negarmi. Alle cose della stampa troveremo espediente, che tutti governeranno il suo separatamente, et ne disponerà ciascheduno à

* Ducati correnti, di 6 l. 4 s. di Venezia.

modo suo. Et circa questa partita, vi dirò liberamente l'avviso mio, et tutto quello che ho pensato in questo mio viaggio, il che è questo, che volendo voi et M. Antonio lassar à me le possessioni, cederò à voi due tutto il resto, con avviso di venderle subito, et pensar in altro, che so non mi mancherà da vivere da gentilhuomo honorato; et quando questo partito non vi piacia, pigliatele voi al medesimo modo: che in ogni modo la stampa non fa per voi, essendo solo; et quando anche questo partito non vi piacia, cedetemi la vostra parte à me, che io mi obligherò à darvi 100 Δ all'anno, che seranno più dell'entrata delle possessioni, et potrete andar à solazzo senza haver pensiero, o carico di cosa alcuna: con patto però, che dandovi io in tempo alcuno entrata certa et stabile fino alla detta somma di 100 Δ io sia libero della promessa come è ragionevole. Questi partiti vi ho proposti, acciò habbiate tempo di considerarvi et risolvervi; et per questo rispetto bisogna, che subito dopo le feste di Natale ve ne veniate in qua, risoluto di quel che volete fare, o accettar uno de'partiti predetti, o dividere, che io di ciascheduno contentarò piu che voluntieri. Salutate madonna Alda, et il cognato; et circa quella sicurtà fatta già al Turco, ho ordinato à M. Antonio che si facci commandarlo, et astringerlo à pagarla: che non voglio aspettar il tempo, per star à discretione di huomo che sia nato in Asola. State sano, et hab-

biate cura di non gettar via quelle entrate, cioè di non spenderle in cose non necessarie, acciò che, non se ne essendo cavato se non pochissimo questi anni passati, se ne cavi almeno questo qualcosa. Da Vinetia, alli xvi. di Dec.º 1542.

Paolo Man.º F.llo

Considerate diligentemente à quei partiti, et venite risoluto, o di torre o di dare, overo di dividere ogni cosa: che io non voglio piu dipender dalla cura et governo vostro, ma solamente da me stesso.

Al Mag.co M. Manutio de Manutij fratello car.mo

Asola.

II.

Fratel car.mo Il Blado è vivo. È ben vero che due mesi fa, in circa, fu detto ch'era morto: ma si trovò falso. Circa le nostre camere, sono vuote, et al figliolo di M. Lonardo Pesero ho dato la camera di Aldo, et tirato lui nella mia, non senza mio discommodo. Ma non mi è paruto honesto di commodarmi con discommodo vostro, et farò ogni diligentia per non haver causa di toccarvele. Ma è tanta

carestia di casa, che non so donde voltarmi, et pagherei fino à 60 Ducati quando trovassi cosa à proposito, ma non si trova. Credevo di haver trovato benissimo luogo alla Zueca, ma il mio pensier è riuscito vano: et dall'altro canto son spinto da questi gentilhomini à servirli, et camere non ci sono. Ma tutti i sensari cercano, et io non guarderò à spesa per levarmi di qui. M. Antonio ha fatto forse quella bravata per conto mio, overo piu presto per ignorantia sua: ma vi prego à scusarlo, et à viver in quiete, godendo ogniuno il suo. Il che da me non mancherà mai: anzi piu presto contenterò, sicome ho contentato, di lasciar parte del mio, per viver in pace, et à satisfattione mia. Perche non dubito di robba, quando governi io medesimo il mio; et poca me ne bisogna per le voglie mie. State sano. Di V.ª alli 6. di Nov.ᵉ 1548.

Paolo Man.º V.º Fratello.

Al Mag.co M. Manutio de Manutij, fratello hon.do

Ferrara.

III.

Fratel car.[mo] Perche il Trecasso mi ha data la vostra questa mattina, et questa sera dice di partirsi sarò brieve. Quanto alle cose di Roma, spero in Dio di andarvi ad ogni modo, se le strade saranno sicure, et credo che mio barba mi servirà del ronzino; quel di M. Pompeo, essendo ombroso, non me ne fiderei per le montagne. Quanto al resto, di che mi scrivete, io inclinava piu alla mercantia, sperandone maggior guadagno: et sapete, che io ho poca affettione alle bande di là, essendo lontane, et fra male persone, et in sito poco ameno, massime perche mi havevi detto di volere stare in Venetia, onde io pensava che qui poteste far qualche mercantia con utile vostro et mio. Nondimeno io mi rimetto à voi di tutto, et se vi pare che alla possessione torni bene havere questi campi di piu, de'quali mi scrivete, son contento di aiutarvi con quei 300 Δ che scrivete. Ma per molte cause, che non vi scrivo, non mi pare di moverla da qui; et vorrei, che si credesse per adesso, che voi faceste come voi questa compra. Si che governatela come à voi pare. Non posso credere che mio barba venga hora di là per essere impedito nella lite del molino; tuttavia, se seguisse la vendita per mezzo del cava-

gliero, subito che vedete che sieno per concludere, fate che mio cugino M. Andrea suspenda la conclusione, et ditegli, che piu presto le dia à noi, che ad uno strano: che gli darete de qui tutti i suoi danari: et credo per sua sicurezza piu gli piacerà. Et fate di la, ò di qua l'instrumento de la compra, et poi venite di qua, che i danari si troveranno. Ma dubito, che se la cosa si riduce di qua, M. Ferigo la impedirà per essere nimico al commodo nostro. Potrebbe essere, che prolongassero la vendita: prolongando, alla venuta vostra si piglierà quel partito intorno à ciò, che à voi medesimo parerà. Basta à dirvi in somma, che à voi sta à servirvi di questi 300 Δ. per hora come vi parerà. In tanto attendete à guarire. et conservarvi, aciò che Aldo sia meglio appoggiato in due, che in un solo. Tutti stiamo bene, Dio lodato. Catheruzza non è qui ingrossata, et Aldo cresce benissimo complessionato. Io son carico di fatiche, ma non, come già erano, malinconiche. Si che pur mi vado conservando. Mi pare mill'anni, di haver fatto questo viaggio, per essere risoluto se piu si ha da sperare in Roma. State sano, alli 23 di Zen.° 1549.

V.° fratello Paulo Man.°

Al Mag.co M. Manutio de Manutij.
fratello hon.do

Asola.

IV.

Fratel car.mo Rare volte vi scrivo, perche son occupato, et non mi occorre messo fidato. Hora che viene à Asola M. Andrea nostro cugino, non ho voluto mancare di dirvi quel che intenderete. La cosa del beneficio non ebbe mai effetto; et benche non ve n'abbi mai scritto, tuttavia n'ho preso admiratione e fastidio maggiore che non pensate: tanto che ero risoluto di andare à Roma quest'anno del 50; et ero più che certo di trarne votiva espeditione, quando ecco la morte del Papa, che ha interrotti i miei pensieri: perche il Cardinale Maffeo non serà più in termine di poter donare. È vero che, se fusse creato Papa il Cardinale Polo inglese, il quale finora s'intende che ha meglio di tutti, io spererei che la mia fortuna, cioè la vostra, non fusse ancor morta; perche S. S. R.ma mi ama molto, et conosce e stima le mie lettere. Si crede certo, che serà ò lui, ò Salviati; et aspettasi nuova di hora in hora. Salviati è misero, e non stima le lettere: tuttavia, sia qual si voglia, io credo che ad ogni modo anderò à Roma, per un mese; in tanto state di bona voglia, che Dio ci aiuterà. Io son in questa impresa d'insegnare, la quale mi rende un guadagno sicuro e netto, benche mi priva del comporre: ma non ci mancherà tempo. Ho pensato, se vi paresse che

l'esercitio de i cori dalla Zueca havesse utile, io credo che à questa Pasqua haverò insieme 500 Δ de i quali vi servirei, et l'utile si partirebbe fra noi. Quando ancora haveste qualche altro traffico in animo, come di biave o di altro, à ogni via io vorrei aiutar voi et me, acio che in vecchiezza non andassimo per mano di altri. Si che state di buona voglia, perche io non vi mancherò di quel poco che potrò, et voi all'incontro, se avvenisse altro di me, so che non mancherete à mio figliuolo; il quale io non saprei à chi altro raccomandare dopo Dio. Se io vivo, so che non gli mancherà, ma di viver nissun è certo: si che mi rimetto à Dio et à voi. Ho preso una bellissima casa alla Zueca, perche à San Paterniano non potevo stare allegro per molte cause, et dubitava di ricadere in un'altra malatia. Si che vi doverà piacere ancora voi per salute mia.

Se vi venisse alle mani un ronzinotto che havesse lena da viaggio, e non fusse matto, io spenderei fino à 24 Δ, più nò; e basteriami haverlo per Pasqua. State sano. Catheruzza, et Aldo, et io stiamo bene. Di V.ª alli 28 di Dec.^e 1549.

V.° fratello Paulo Manutio.

Al Mag.^co M. Manutio de Manutii,
fratello hon.^do

V.

Fratel car.[mo] Hoggi ho ricevuto una del Cl.[mo] Podestà di Verona, la quale vi mando. Non ho ancora vostra risposta delle mie passate: ne per hora mi occorre à dirvi altro, salvo che per molte cause ho differito l'andata mia a Roma fin dopo Natale. Intanto non manco di trattenere il Car.[le] con lettere, et vi anderò ad ogni modo: perche mi bisogna pensare à qualche entrata; e tanto piu, perche hora Cateruzza è gravida, et spero in Dio che non serà l'ultima volta. Di comprar cavallo, non vi dico altro, perche ci è tempo. Ma finalmente giudico che bisognerà pigliar quello di M. Pompeo, se però si potrà havere. Un gentilhuomo voleva servirmi di uno che egli ha, et camina eccellentemente, ma si è scoperto che da tre mesi in qua ha un poco di scapuzzo: pensate, se per montagne farebbe per me. I sessanta Δ sono in essere: però stà à voi à mandargli à pigliare. Marco Roi, avocato, èt M. Lorenzo Veniero, già tutto di Traiano, sono morti. Io sto assai bene, et Aldo è sanissimo et fierissimo. Cateruzza vi saluta. Aspettiamo tuttavia Mad.[a] Alda. State sano. Di Ven.[a] alli 26 di Ott.[e] 1550. V.[o] fratello Paolo Man.[o]

Al Mag.[co] M. Manutio de i Manutij,
fratello honorando.

Asola.

VI.

Fratel car.mo Ho ricevuto la vostra, et la lettera ducale, la quale non era necessaria per la espeditione delle bolle. Et non dubitate de intrigo nissuno, perche abbiamo scritture in mano, che ci assicurano; et nondimeno ho scritto pur hoggi al Cingiaro, che faccia espedire le bolle: ne mancherò di solicitarlo. Quanto al beneficio, governatelo voi a modo vostro, perche è vostro. Se io havessi danari, vi farei un poco di fabrichetta, per potermi riposare à mezza strada venendo à Asola. Io attendo quanto posso alla Cazzabella, e non mancho di adoperare tutti i mezzi, perche importa alla salute mia il ritirarmi in qualche riposo. Altramente io credo di havere breve vita, o almeno vecchiezza indisposta. Ho dato à nostro cognato i 60 A, certo con qualche incommodo; ma non posso manchare à così fatta occasione, et spero che Dio mi aiuterà. Non penso di andare a Roma inanti Natale, per molte giuste cause; benche m'importi lo andarvi. Non comprate cavallo, se non vi dico altro. State sano. Tutti stiamo bene. È morto il Savina, quel che andava di

continuo con mio suocero. Et qui ci sono di molte et gravi malatie. Di V.ª alli 8 di Nov.º 1550.

V.º fratello Paulo Man.º

Al Mag.co M. Manutio de i Manutij, fratello hon.do

Asola.

VII.

Fratel car.mo Da un mese in qua ho sentito un poco di dolor nel piè zanco, cioè nell'uno de i deti, il quale è andato crescendo in modo, che finalmente mi ha messo à letto due dì fa, e questa notte mi ha dato dolori insoliti. Tal che non so che serà. A voi dirò brevemente, che non ho potuto dare à M. Giovanni nostro cugino i danari per il pagamento del cavallo, perche mi bisognerà piu tosto pigliarne in prestito per me che darne ad altri. Ne so in che modo facciate conto che io possa haver danari ne per dar à lui, ne per mandare à voi, trovandomi senza un soldo di entrata, e con una famiglia alle spalle in Venetia, e solo con l'utile di 4 putti: che Giulio * mi è di spesa, non di utile. E

* Giulio Catone, figlio di sua sorella.

Dio voglia, che possa ancor attendere à questi quatro. Tanto mi sento difettoso della vita e bisognoso di riposo. E dove io doverei attendere à mettere insieme qualche △ per dubio di qualche malatia, e vedendo che mi è forza lassare queste fatiche, non dimeno non l'ho saputo fare, e solamente ho havuto l'animo indricciato à giovare à voi, pensando però, che doveste all'incontro giovar me di qualche poco. Ma vedendo, che havete difficultà à viver voi col vostro, e che havete speso di piu i 60 △ che vi mandai senza restarmene dieci à me, veggo che non mi bisogna aspettar niente da voi. Perche il dover porta che attendiate piu à voi, che à me. Cosa che non ho mai voluto fare io ne con voi, ne con M. Antonio: ne me ne pento, ne sono per fare altramente nell'avenire, sempre ch'io potrò. Ma hora voi non sapete come io mi attrovo. Che solo in formento mi bisogna trovar un mondo di danari. Perche vedendosi che ogni dì montano, non voglio far come l'anno passato, e vorrei pure almeno comprarmi un 40 stara, che ridotto in farina, e condotto à casa faccio conto mi costerà poco meno di 80 △. E se non fosse che aspetto la farina del beneficio, me ne anderebbe 20 stara di piu. Non vi dico delle spese ordinarie, ne di salarij, ne di altre circonstanze; ma vi dico, che io mi ritrovo solamente 80 △, i quali penso di spender tutti in formento, come mio suocero sia venuto di villa, e del resto Dio provederà. Un putto

da ca Moro penso venirà in casa, e venendo mi darà qualche △, inanti tratto. Si che io son à stretti termini. Voglio ancora avertirvi che il Papa mi ha messo due decime, e bisogna pagarle: che non so quanto serà: ma bisognerà ch'io le paghi qui: che non voglio darne à voi discommodo, ma farò conto di haver manco farina dal prete. Scriverei à Roma al Cardinale di Carpi : ma il Papa non fa gratia à nissuno in questo suo bisogno di guerra. Si che ancora qui potrebbe andarvi un dieci △ che mi serà di estremo disconcio. Ma il Cingiaro mi dirà fra due dì quanto è in decima il beneficio; e saprò apunto, quanto mi bisogna sborsare. Di mio cognato, vi ho scritto per un'altra mia, et hora vi replico, che non bisogna curarsi di chi non ha discretione. Aspetterò da voi presto aviso, se sapete che mandino di breve alcuna cosa. Che se intendete che non mandino, datemene aviso: che io subito scriverò à mio cognato, che non voglio piu Giulio in casa, e che lo mandi o venga à torre. Egli è guarito, ma è restato talmente stitico, e con trista ciera, che il medico dubita di opilatione. Perche nella malatia non ha mai voluto purgarsi. Come io sia sano, anderò à trovar il Conte Fortunato: che lui non comparisce troppo in queste bande, e va solo e lordo come un furfante: tal che è mezzo infame. Farò ogni opera per assettar la cosa col nostro maggior avantaggio. Ma non ha commissione per definirla: et havendogli

detto io che si faccia mandare una commissione, mi ha detto di haverne scritto al cavagliero, ne però si è mai veduto altro. Quanto alla massara, voi havete fatto tre errori, il primo à mandar via donna Maria, il 2.° à ripigliarla, stante quel che vi scrissi, il 3.° pensando di rimandarla via di nuovo; se però voi scrivete apunto come havete in animo. Mi avidi che la haveva il muso levato con meco, quando partiste. Che non so, se mai vi fosse uscito di bocca quel che vi scrissi di lei. Che non me ne curerei un bezzo, ne quanto à lei, ne quanto à quante massare si trovano. Ma mi curerei bene, che voi mostrereste di non stimarmi, massime in cosa scrittavi da me per puro e reale amore. Ma è honesto che ogniuno faccia à suo modo; voi sapete se sempre ve la lodai, e vi eshortai à tenerla, si come eshorto ancora per beneficio della vita vostra, et ancor della robba: ma havendo detto lei per contrario, ch'io non vedeva l'hora che si partisse da voi, che Dio e voi sapete che è tutto il contrario: et havendo di piu detto, che si allegrava, che à danno nostro vi fosse nato un figliolo, et havendolo non solo in molti luoghi, ma ancora à mia moglie: mi parve, che mi si convenisse il dolermene con voi fraternamente, e quel che à voi in tal caso si convenisse lascio che voi lo pensiate. Ne però me ne doglia anzi vi lodo ogni vostra contentezza e satisfatione. E certo à lei farei ogni piacere. Ma ho gran dispiacere di essere incolpato à

torto, massime quando ho buon animo verso una persona, che certo l'ho buono generalmente verso tutti, e vorrei che fosse ancora conosciuto. State sano. Del lino, non fate altro: perche ho dato ordine per via di Bressa, secondo che mi consigliaste. Alli 26 di Luglio, 1551.

V.° fratello PAULO MAN.°

Al Mag.co M. Manutio de i Manutij, fratello hon.do

ASOLA.

VIII.

FRATEL CAR.mo Ho havuto l'ultima vostra; la prima, che mi accusate, non l'ho ricevuta: però con corrieri de qui ne parlerò. A quel che mi scrivete, non rispondo altro, se non che se io perdo hora per star fuori di Vinegia, non mi pento di haver contentato il Car.le con danno mio, la gratia del quale spero che giover à in ogni tempo. Io assetterò le cose nostre piu presto che non credete. Et non mi curo che M. Lazaro habbi detto di bello, riprendendomi et biasimandomi dell'haver lassata la stampa; perche stimo M. Lazaro come si stimano i pedanti pari suoi, et farò veder al mondo presto, che tengo quella cura della stampa che debbo. Al resto non rispondo,

se non che ho à caro che mi habbiate posto inanzi alli occhi quel che io però havevo antiveduto. State sano. Di Firenze, alli 6 di Ott.°

PAOLO MAN.° F.llo

Al Mag.co M. Manutio de i Manutij, fratello car.mo

In Merzeria, all'Ancora, drieto S. Salvatore. Otto soldi

VINETIA.

IX.

FRATEL CAR.mo L'Ambasciadore di questa republica è venuto di Franza, et mi ha portato una cadenela di 20 Δ da parte di Monsignor di Meraviglia, che fu ultimamente qui Ambasciadore, per conto di presente à Maria. E per sorte non ha mai saputo ritrovar la lettera, che S. S. mi manda, ma mi ha promesso di cercarla con piu diligentia, et di mandarmela fino à casa. Se questa lettera si havesse ritrovata, forse con questa mia vi haverei dato qualche aviso dalla Cazzabella; perche è necessario che io ne habbi risposta in queste sue. Io mi tengo sicuro, per la promessa di quest'altro Ambasciatore che è qui: il quale mi dice, che, se Monsignor Boni-

vet gli fa la commissione à lui, non la darà ad altri che à me; et gli ha scritto certo con ogni caldezza. Si starà aspettando l'avviso. Del resto non ho che dirvi altro, salvo che Mons.r mio cugnato si ha scavezzo una gamba in villa, et è qui con pericolo della vita. Penso, che si risolveremo di far prete suo fratello, per non perdere quei beneficij. Et M. Carlo ne è contento. State sano. Di Venetia l'ultimo di Dec.e 1551.

V.o fratello Paolo.

Manca l'indirizzo.

X.

Fratel car.mo Venendo Zan Corso in là, ho voluto scrivervi due parole, benche n'abbi scritto à bastanza nelle mie passate. M. Antonio credo non vi scriverà, perche ha havuto una stretta di catarro per l'andare ogni sera à fare questi benedetti conti della bottega. M. Ferigo sta in letto, perche si purga per la rogna. Pigliassimo la bottega, con tener morti in mani del padrone 140 ducati dei quali ghe ne habbiam dati 100, et 40 se gli daranno fra un mese. M. Ferigo è entrato in tanta collera per la bottega che habbiam tolta, che si è cacciato al forte che la non si apra, acioche la perda l'aviamento, et la sua, che

leverà fra sei mesi, non habbi tanto contrasto. Vederemo di provedere à ogni cosa, et tandem credo si vincerà. Hora mi chiarirò, se ci è compagnia occulta fra M. Antonio et M. Ferigo, et se haverà tolti i 1000 Δ che mi scriveste; et, se serà il contrario, sero chiaro che voi haverete fatto questo officio per malignità. Di che non mi dolerò altramente di voi; perche so, non vi sete governato di mente vostra. Vorrei bene, che pensasti, che io non voglio viver piu alla balorda, et che voglio habbiate voi il vostro et io il mio, come è ragionevole; et dipoi vi governerete di mente di chi vorrete voi: et conoscerete me, quando non mi haverete. Carnovale è passato, et è tempo che veniate: perche non voglio essere in pensiero di stampare cosa alcuna, se prima non veggo quale è il mio et se io ne posso disponere, o no. Perche essendomi venuto in animo nuovamente di fare una vita diversa da quella che dissegnavo di fare, per vedere che le cose di qua anderebbono in fumo: mi bisogna pensare, et à me, et à quei che potrebbon venir dopo me. Però, essendo guarito, come credo, venite: salvo se non pensaste di burlarmi anche in questo, come faceste nelle possessioni. Della quale io terrò quella memoria che si conviene al poco conto, che faceste di me. Benche non vi mancherò mai in ogni risolutione che farete della vita nostra: ma io penserò piu al mio particulare, che non haverei fatto. State sano. Io son sanissimo,

cioè guarito del mio catarro, et ho pur questo obligo al Cardinale di Roma à contemplation del quale partì di Vinetia, dal qual viaggio riconosco la sanità. Da V.ª allì 26 di Febraro (*non v'è l'anno*).

Vedendo mad.ª Alda, salutatela, et prima che vi partite, chiaritevi della sicurtà del Turco: che alla venuta vostra vi si rimediarà.

PAOLO MAN.º F.llo

Al Mag.co M. Manutio de i Manutij, fratello car.mo

ASOLA.

XI.

FRATEL CAR.mo Hora sono in Pieve di Sacco, dove venni un mese fa per consolar mio cugnato M. Carlo, il quale molti mesi mi ha pregato per lettere à menare qui Cateruzza per stare qualche dì à solazzo. E talmente mi ha giovato alla complessione quest'aria, che penso di starvi tutto questo mese. Hoggi ho ricevuto le vostre lettere, et inteso, quanto al formento, che è meglio che qui mi fornisca, e così farò. E di quello del beneficio, voi disporrete come vi parerà. L'altro dì fui à Venetia per quattro dì, et mi disse M. Bernardo Torresani, che un

prete forestiero era stato à bottega per parlarmi. E non mi trovando, disse che voi havevi dato licentia al prete del beneficio, di che però non mi scrivete voi. Ne mi curo anche di saperne altro, dovendo esser questa cura vostra. Nel resto della vostra lettera è una lunga querela, nata non so da che, dolendovi che rosegarete quel pezzetto di pane, che havete, mercè à due fratelli ingeniosissimi, con molte altre parole, le quali non mi pare che dovevano esser scritte à me. Che ho fatto per voi due tanto, che hora ne sento: e nondimeno l'animo et il desiderio ogni dì mi cresce di giovarvi, non ostante che piu tosto doverei aspettare aiuto e sovvenimento da altri, che sperare di haverlo à dare. Et se quel pezzetto di pane vi par pizzolo, considerate che rispetto alle facultà nostre è stato assai grande, et è stato cosa certa; e quel che è rimanuto à gli altri, è stato cosa incerta, et in aiere, come l'effetto ha mostro. E se vostri fratelli sono caduti in basso stato, o per fortuna, o per imprudentia, il debito di un amorevole fratello era non di accrescerli dolore, e lamentarsi ingiustamente, ma di consolarli, et offerirvi con quel che essi volontieri vi hanno dato à sovvenirli, e participar della loro mala fortuna. Ma questo diminuir sempre le cose vostre, e lamentarvi che non havete, dà segno, che voi preocupate e chiudete le strade al domandarvi qualche cosa ne'bisogni loro. Perche pur havete 200 ducati di entrata, e sete solo, cioè

con quella compagnia, che volete voi medesimo. Et in quelle bande 200 ducati fanno per 400 in queste. Et nondimeno io so che con 200 ducati à l'anno vivo, con fitti grandi, con moglie, figlioli, neue, et altre spese; si che ad una persona moderata nelle voglie sue non solo può bastare quel che havete, ma può avanzare qualche cosa per aiutare i suoi. Ne pensiate che io vi dica questo per conto mio. Che io voglio haver appresso di me questa consolatione, di haver sempre giovato con ogni studio a' miei parenti, et non haver mai loro ricerchi in cosa alcuna. E sapete voi se il mio costume è questo. E quando io fossi à bisogno, per non incommodarvi di quel pezzetto di pane, farei come finora ho fatto, ricercherei gli amici, de i quali Dio mi ha fatto assai ricco, si come ogni dì mi aveggo che mi ha fatto poverissimo di amorevoli parenti. Si che, se io, essendo carico di famiglia, non vi ricerco aiuto nissuno, ne mi dolgo di voi, anzi vi amo quanto debbo, e, dove nasce occasione, vene mostro effetto: quanto meno dovete voi dolervi, e lamentar la vostra povertà, essendo tanto commodato, che à paragon mio sete ricchissimo. Di che prego Dio che vi prosperi ogni dì piu, e da me non dubitate di havere mai danno alcuno, ne disconcio; e serò sempre tanto riservato in dimandarvi cosa veruna, quanto sete stato sempre voi in offerirvi. Che non solo non havete mai fatto effetti corrispondenti all'infinito

amore che sempre vi ho portato, di che Dio e la mia conscientia mi sono testimonii; ma pur con parole, ne con una amorevole lettera havete dimostrato un'affetto cordiale pari al mio, anzi in ogni lettera, hora breve hora lunga, mi havete dato qualche puntura all'animo con parole piene di dolore, mostrando la poca contentezza dell'esser vostro e mordendomi come cagione del tutto. Et in questa ultima finalmente mi havete del tutto scoperto, che l'animo vostro è verso di me malissimo disposto, dicendo che dall'ingegno mio havete havuto un pezzetto di pane da rosegare. Al che non voglio risponder piu di quel che ho detto. Ne tanto vi haverei scritto, se non fosse, che mi è paruto troppo strana cosa esser accusato da voi, dal quale doveva esser piu tosto ringratiato. E conosco, che non è pazzia maggiore, che il credere di conoscer l'animo di nissuno, e sperare in altri, che in Dio. Quanto à M. Antonio, mi pare impossibile che non segua la ruina sua: tanto pare Dio per qualche suo peccato gli habbi tolto il cervello. L'ho servito in piu volte di parecchi A per trarlo di fastidio, e non ho fatto niente. Perche egli è in maggiori intrichi che mai. Tardi si avedrà, quanto era meglio che si lasciasse regger à me, piu tosto che creder tanto à se stesso, et à qualche altri, che l'hanno amato manco di me. Del suo bando non ci veggo piu rimedio, e serà forse la sua salute. Ma doverebbe pensar à bon hora

à rassettar le cose sue. E nondimeno so che non si saprà risolvere à darvi ordine alcuno, essendo tale la natura sua. E desidero per questo la venuta vostra, per ammonirlo di quel che in ciò gli fa bisogno. Io attendo piu che posso alla sanità, perche fra i molti fastidi, che ho, dubito di qualche grave malatia. Da la quale Dio per sua immensa bontà mi difenderà, per servizio de miei figlioli, à i quali spero ancora di provedere secondo il loro bisogno, non essendo morta in tutto la mia fortuna. State sano. Noi tutti stiamo benissimo. Di Pieve di Sacco il primo di Settembre 1552.

V.° fratello PAOLO MAN.°

Al Mag.co M. Manutio de i Manutij, fratello hon.do

ASOLA.

XII.

FRATEL CAR.mo Dio mostra chiari segni di voler sollevare la mia afflitta fortuna, Perche, oltra al miglioramento della sanità, mi sono stati offerti da pochi giorni in qua utilissimi partiti. I quali tutti ho rifiutati e rifiuto. Perche ho fisso il chiodo di voler vivere e morire in Roma, se voi mi aiutate. Non ho ancora vostre lettere, e temo non habbiate

fatto alcun effetto circa il vendere. Il che mi fa star con l'animo travagliato. E pregovi, prima ch'io vadi à Bologna, che serà à 17 di questo al piu tardi, scrivetemi almeno una volta, et assicuratemi, se per caso non si potesse vendere, se voi potete aiutarmi dell'entrate, e di quanto à ragion di mese: acciò che io sappi che fondamento posso fare in me stesso. Perche vorrei per qualche tempo poter trattenermi, senza essere costretto à darmi à particolar servitù di nissuno, per attendere à maggior cose. Ho potuto andare in Spagna con 600 △, e spese per 4 bocche, e tre cavalcature; e non ho voluto. Voglio provar Roma per un paro di anno: e credo, se vi sto questo verno, di starvi sempre. Di gratia consolatemi con una vostra lettera, prima che vadi à Bologna donde tornerò al principio di Agosto. Io vi vo per riscuotere danari, e per chiarirmi bene di quel partito, et anche per sanità. A Asola è impossibile che io venga, tanto il tempo mi stringe. E settembre è qui, et io meno le mani per ispedire tutte le facende: e Dio mi dona tante forze, che non so come basti à fare quel che fo, massime essendo M. Matteo à Genoa. Ho scritto à M. Antonio che si truovi à 16 o 18 del mese à Ferrara, o à Bologna; e credo di mandarlo avanti à Roma, fin che io mi spedisca di Venetia, che serà per il principio di Settembre. Sollicitatelo à riscuotere alcun danaro à Mantoa, et à Caneto; e meni là chinea et il garzone. Voi po-

trete, fatti i racolti, venire al beneficio, et affittarlo per i 36 Δ, o piu, o meno, che vi parrà; o anche non lo affittare, e servirvi dell'entrate. Fatevi dar danari del passato, e presente, e futuro: e quei 22 stara di formento che da, conduceteli à Venetia. Ma credo serà meglio ciò fare al Settembre che non serà così caldo, e potrete condurli in farina: che à quel tempo ci serà manco pericolo di soboirsi. Et intanto attendete all'effetto nostro importante à questo mio glorioso fine, cioè attendete al vendere, overo (per non gittar via la robba, che non ve ne consiglio mai) calculate bene sopra le entrate, di quanto potrete aiutarmi fin che venga miglior occasione di vendere. State sano. Di Venetia alli 3 di Luglio, 1555.

V.° fratello Paulo Manutio.

*Al Mag.*co *Manutio de i Manutij,*
*fratello hon.*do

Asola.

XIII.

Fratel car.mo Quella mala fortuna, che da Roma mi rimosse, la medesima hora fa ogni sforzo perche io non vi torni. E dubito che ella vincerà. Perche il mio principal fondamento, che era nell'aiuto vostro, incomincio à temere che mi mancherà. Io haveva disegnato di partire à 20 di Agosto

solamente con danari che voi mi deste, e con la speranza di Dio, la quale mai non mi abandona: ma non solamente fin à quest'hora non havete venduto, ma non ne vedo pur segno. La qual cosa io antivedendo, vi scrissi, che, non riuscendovi il poter vendere, mi scriveste almeno, se dell'entrate potevi commodarmi di un tanto al mese, fin che venisse l'occasione di vendere con piu avantaggio. Alla qual parte non mi havete risposto; et io non ve ne voglio astringere piu di quello, che vogliate voi medesimo. Solo vi prego à rispondermi presto e risolutamente. Io è impossibile che venga à Asola: perche mi vo mettendo in ordine come se dovessi partire per Roma fra un mese; il che se occorresse, voglio haver espedito qui à tempo tutte le facende. Se anche à Dio piacerà che non vada à questa volta, mi rivolgerò in altri pensieri, et acqueterò l'animo in una sorte di vita, che darà meraviglia à molti. M. Matteo nostro mi scrive di Genoa, che suo padre non vole dargli denari per comprargli officij in Roma, co i quali prometteva di mantenermi di un 100 Δ all'anno. Tanto che mi manca ancor questo fondamento; et io del mio non bisogna che pensi pur di poter andare à Roma, non che di potervi stare, essendovi care le case et il vivere piu che qui. M. Andrea mi ha risoluto, che non vuole darmi la istrutione delle cose di Carpi, perche sa che è per voi, che volete vender, et lui non vorrebbe.

Quando M. Antonio serà venuto à Ferrara, io anderò à parlarli. Ma di gratia, che riscuoti quanti danari che può. Et se farà à modo mio, bon per tutti. Se nol farà, forse penserò à me stesso piu che a lui. Che non mi mancano chi mi offerisce compagnie da piu bande; ma non voglio dar orecchie à nissuno se prima non son chiaro di questa cosa di Roma. La quale se non ha principio da voi, la metto per niente, non essendo possibile ch'io vada. Della sanità, fra mille fatiche, come sapete, hora che non è qui M. Matteo, e con questo pensiero di Roma, che non mi lassa dormire, mi sento, Dio gratia, assai bene. Pur alle volte mi dolgono un poco gli occhi. Ma, come io esco di qui, et che cavalchi ogni dì, spero certo di tornare nel mio pristino stato. Aspetto da voi risposta fra 12 giorni al piu lungo per via di Bressa; non ho havuto altramente vostre lettere. State sano. Noi tutti siamo sani. Di Venetia alli 20 di Luglio, 1555.

V.° fratello Paolo Manutio.

Al Mag.° *M. Manutio de i Manutij,*
*fratello hon.*do

Asola.

XIV.

Fratel car.[mo] Non vi maravigliate se questa non è di mia mano: perche nel ritorno mio di Bologna la fatica del viaggio mi ha rinovato un poco di doglia degli occhi. Son venuto in fretta pensando di trovarvi qui, secondo le parole che voi diceste à M. Antonio, per consigliarmi con voi se io debbo accettar il partito di Bologna, che non è ancora conchiuso, o quello di Ferrara che mi viene offerto dal Duca, o pure non accettare ne l'un ne l'altro, ma gire à Roma secondo il desiderio mio et ancora il vostro. Non vi ho trovato qui, onde mi trovo confuso, ne so in che risolvermi. I Bolognesi et il Duca mi stringono ad accettar presto il partito, o lasciarlo, si che Dio m'aiuti. Che non fui mai in così dubioso partito, ne in materia tanto importante. Voi mi havete lodato il pensiero di Roma, e mi ci havete confortato: et io sempre vi ho detto, che senza l'aiuto vostro non posso andarvi. L'aiuto non apparisce, voi non vendete, dell'intrate ch'havete non scrivete di volermi aiutare: et io resto dubioso, et l'occasione de i predetti due partiti non ci sarà sempre. Qui voi mi direte, che l'accettare o l'un o l'altro non mi vieta, in qualunque tempo mi torni bene l'andare à Roma: avertite che non è così, perche e Bolognesi

et il Duca mi dimandano per la prima conditione, che io stia et habiti con la famiglia nella loro città, e che si stampi sotto il nome mio per maggior riputation. Si che se io accetto l'un de due partiti, Roma è tratta, ne bisogna piu pensarvi. Direte: Vuoi tu donque ch'io venda con disaggio e ruina? io no, che non voglio, ne ve lo consiglio, e tal è sempre stata la mente mia, se ve ne ricordate; ma qualche volta la si tira fin dove ella non può arrivare. Intendo che havete havuto bon ricolto, e le biave vagliono assai. Che se pur mi haveste scritto di sovvenirmi di parte dell'entrate, come dire un dieci scudi al mese, havrei potuto e con questo, e parte col mio assicurarmi di andare à Roma, e starvi per qualche tempo sull'honorevole, senza servire nissuno, come ricerca la natura nella corte. Veggio che non piace à Dio, ch'il desiderio mio segua l'effetto: e ciò che viene da sua divina Maestà, tutto accetto per bene. Questa lettera, non havendovi io ritrovato qui, ho voluto scrivervi per mia giustificatione, afine che voi sappiate che à l'uno di quei due partiti non voluntà mi vi ha condotto, ma necessità mi vi ha tirato.

Il mio putino picciolo è stato alla morte, e disperato da medici. Hora non ha febre, e speriamo di vita. Ma è tanto magro, che mi spaventa. Ho lasciato M. Antonio à Bologna con una mia procura, che possa conchiudere con quei signori intorno alla mia condutta: ma li ho dato commissione, che con bel

modo vada trattenendo la cosa per qualche dì, fin ch'io mi risolva se ho d'accettare piu presto Ferrara o Bologna. Bologna è meglio perche vi è il studio frequentissimo; e vi si vive à bon mercato, et in un certo modo chi serve Bologna serve il Papa. Che se bene io non potessi habitare in Roma, non sarei però in tutto privo di speranza di poterne trarre qualche utile, per essere Bologna la prima terra della Chiesa, et à lei carissima. Ferrara all'incontro ha altre conditioni che Bologna non ha; di prima ha miglior aria: e questo è un passo importante, rispetto alla mia complessione. Di poi è posta in sul Po, unde si può barcheggiare in un tratto et à Venetia, et in mile altri luoghi commodamente, per smaltire i libri: et ancora è piu di Bologna secura dalle guerre. Il Duca fa il medesimo partito che mi fanno i Bolognesi, e qualche cosetta de piu: ma in Ferrara è alquanto piu caro il vivere, che in Bologna, come di carne e vino: ma delle cose di Levante, come zuccari e tutte spetiarie, et altro, ve n'è miglior mercato, per la vicinanza di Venetia. Io veramente nissuna cosa piu metto in consideratione, che la qualità dell'aria; perche pur vorrei vivere, e vivere sano, per contentezza vostra et honor della casa. Prego Dio che con suo santo lume in questo mio dubio et oscuro pensiero mi scopra quella via, che à mio maggior bene mi conduca; et in ogni mia risolutione desidero di presto vedervi, e prego Dio

che vi veggia sano. Salutate M. Annibale de Datis, se è in Asola, e diteli ch'io non posso sapere, se il sig. suo padre è presto per partirsi. State sano. Di Venetia alli 28 di Ottobre, 1555.

V.° fratello PAOLO MAN.°

Al Mag.co M. Manutio de i Manutij, fratello hon.do

ASOLA.

XV.

FRATEL CAR.mo Mandovi la lettera che ho scritta à M. Pompeo nella materia che sapete. Della quale, sapendo quanto sete disposto alla mia quiete, non accade ch'io vi dica altro. Circa il condurre colei à Bologna, veggo la vostra opinione, e forse la seguirò. La lite del prete schiavone sta così, ma credo si finirà presto. Quanto alla vostra venuta, sia con vostro commodo. M. Carlo mio cugnato ha preso un bandito, e si è liberato del bando, et è hora qui; che mi sarà molto commodo, se per caso io partirò, come credo, innanzi il vostro ritorno; perche credo di partire intorno alli 16 del mese presente. Il Cardinale di Ferrara mi ricerca con 200 A, e tre bocche di provisione. S'io vo, perdo l'amicitia di Carpi,

di Fernese, e quasi di tutti i miei Signori. Se non vo, non ho da trattenermi, e morrò inanzi il tempo. Dio mi dia consiglio. Vi ringratio dell'oratione contra la febre, benche Gerolamo è guarito, ma perche io non habbi riposo, Aldo hiersera cascò sopra un taglio di una lettiera, e si fece una gran ferita sulla fronte, et è hora in letto. Io voleva condurlo meco à Bologna, overo dove io andassi, ma mi sarà bisogno lassarlo. Sia lodato Iddio, starò saldo fin che potrò. Come non potrò piu, mi rivolgerò dove à Dio piacerà. State sano. Di Venetia alli 5 di aprile, 1556.

V.° fratello, PAOLO MAN.°

Al mio molto hon.do fratello,
Manutio de i Manutij.

In man propria.

ASOLA.

XVI.

FRATEL CAR.MO Aspettava vostre lettere con desiderio. Che le vostre pratiche con quei frati non habbino havuto effetto, Dio sa quanto mi duole.

Da M. Ferigo vedo che non potrò andar questi otto dì; perche non guarisco della testa, per tanti diavoli che mi tormentano. E pur mi bisognerà andar à

Bologna fra 15 dì o sano, o amalato; perche colui mi stringe con preghi e lagrime. Dio, che vede la mia bona mente verso i miei, governi la mia vita, et habbi miei figlioli per raccomandati, che di me poco hormai mi curo. Io non voglio abandonarlo, se dovessi morire; e, s'io sto sano, ogni cosa anderà bene. Se non mi risano, vengo o à morire o à risanarmi nella vostra villa. Che vedo certo mi bisognerebbe un due anni intieri di quiete à voler stabilirmi, e ricrearmi il cervello. Vi prego à star sano almanco voi, nel qual solo spero dopo Dio, e per fondamento della casa, e per aiuto di chi rimanerà dopo me. S'io mi risano, è forza che un dì sia qualche segnalato effetto nella casa nostra; ma di risanarmi, per i molti contrarij, ci veggo mal il modo. Pur, come già ho detto, forse Dio mi aiuterà. La bottega vedo che si haverà, perche le cose di colui vanno di male in peggio. Non mancate di esser qui alla piu lunga alli 4 di Maggio: acciò possa vedervi prima ch'io parta.

Credo certo che fra quattro dì sarò chiaro se sarà concluso il partito per nome mio à Bologna, o di M. Antonio, benche à ogni via bisognerà ch'io gli stia appresso, perche non ruini. Si che sarà forse meglio, per ogni rispetto, che si concluda in nome mio. State sano. Io ho che far piu che non vorrei, secondo il solito. Di Venetia alli XVII di Aprile 1556.

Manderò la vostra à M. Antonio il qual non ha la carta della dote.

V.° fratello PAULO MAN.°

Al Mag.co M. Manutio de i Manutij, fratello hon.do

ASOLA.

XVII.

FRATEL CAR.mo Ho mandato à dir al dottor Ravano che venga à parlarmi non potendo io uscir di casa; perche, oltra l'ordinario male, ho havuto due termini di febre; pur ne son liberato. Io starò à Venetia in sino alli 10 di Maggio: perche non mi basta l'animo da mettermi in viaggio prima. Benche ad ogni via, so che giunto à Bologna mi bisognerà star amalato un mese, perche sento come sto. Ne posso far di manco ch'io non vada, per non abandonar quell'altro, se bene io non son stato mai conosciuto ne aiutato in alcun tempo ne da lui ne da voi. E quel ch'io habbi in ogni tempo fatto, e cercato di fare per la casa, se nol sapete voi, o non volete saperlo, lo sa il mondo. Però non accade che in ogni vostra lettera stiate à dolervi in luogo di ringratiarmi, o di consolarmi almeno nel stato dove io mi trovo. Voi

non mi havete ancora fatto servitio, e già mel buttate in occhio, con lamentarvi di me. Si che vi prego à non farmi alcun servitio. Che, dovendo voi ogni dì usar meco questi termini, piu presto nol voglio; e Dio mi aiuterà, come ha fatto in fin hora. So troppo, et ogni dì piu il conosco, che *maledictus homo qui confidit in homine*. L'ho provato ne'parenti lontani, e provolo ne'prossimi. Ne però io ho voluto mancare del debito mio. E se mi rivolgerò alla fine à qualche sorte di vita, che non piacerà ne à voi ne ad altri, non ve ne maraviglierete. Voi vedete come io sto, e con parole aggravate il mio male. E so che in ogni vostra lettera farete il medesimo: che così havete ancor fatto per il passato. Si che non voglio che per mia salute v'incommodiate ne del vendere, ne del venire in quà. Fate quel che vi torna bene à voi. Credeva che voi foste mutato: ma vedo che havete poco riguardo alla mia vita. Solo prego Dio, che mi dia la sanità, o il fine della vita, acciò che io vi dia poca molestia. State sano. Di Venetia alli 29 di Aprile, 1556.

V.° fratello Paulo Manutio.

Al Mag.co M. Manutio de'Manutij, fratello hon.do

Asola.

XVIII.

Fratel car.mo M'incresce esser cagione di darvi incommodo nel scriver, ma non posso far altro. Circa l'effetto di M. Pompeo so che non mancarete di diligentia. Se voi foste qui io non prenderei partito circa le cose mie senza la volontà e consiglio vostro. Hora son costretto à risolvermi, da quatro bande dalle quali mi vien fatti ragionevoli partiti; ma essendo solo, et essendomi fatta instanza, farò quel che Dio mi consigliarà, et so che voi di tutto sarete contento. Ho solamente un contrario il qual'è molto grande, che non posso risanarmi compitamente. Et nondimeno mi bisogna risolvere in uno di questi partiti, perche non mi vien dato tempo di prolungare. Si che prego Dio di tre cose, la prima, che mi doni sanità ragionevole, la seconda, che m'inspiri à far quel che sia con salute dell'anima mia, la terza, che sia con vostra contentezza, et utile de'miei figlioli. Io vi lodo del non voler abbracciar quel che non potete stringere; et benche l'animo mi tiri, come voi scrivete, à cose maggiori, nondimeno non crediate ch'io 'l faccia per vanità, o per ambi-

tione, ma perche mi pare di esser nato ad operare qualche nobil effetto prima ch'io esca di vita, sicome spero di dover operare anchora un giorno con aiuto di Dio e vostro. Vedo c'havete disiderio ch'io mandi la famiglia di là, di che voglio contentarvi se non in tutto, in parte; et per il burchio del Braga, che partirà sabbato, manderò Margherità, e Maria, et Girolamo, et forse Aldo. Raccomandando Girolamo à Donna Maria, del quale vorrei ch'ella pigliasse cura, quando poi Margherita tornerà in qua con Maria, di governarlo come cosa sua. Come spero che farà per amor vostro, et per l'affettione che porta à casa nostra; essendo ella hora mai come una nostra ben stretta, et ben'amorevole parente. Potrebbe esser anchora che venisse Cateruzza accompagnata da Mons.[r] suo fratello, ma non sentendomi bene, non so quel che farò. Forse da qui à sabbato migliorerò tanto che m'assicurerò star senza lei; o forse io poi la condurrò. Mandando Aldo pregovi ad haver cura che vada à scuola, ma che fuor di scuola non conversi con niuno, perche so i costumi di questa terra, i quali sono quasi stato la distruttione dell'anima mia et dell'honore, ma Dio per sua bontà infinita mi ha salvato, et condotto à questo termine dove sono con tanta riputatione della casa, quanto mi contentarei che conservassero, non che accrescessero miei figliuoli. Si che sopra tutto vi ricordo i costumi, et che stia in casa con

Margarita e suoi fratelli giocando, che so gli starà volontieri, perch'è uso così. Avertite anchora che non si accosti al gambino dove al mio tempo si annegavano molti putti, e M. Andrea nostro Avo mi diede gia per tal causa con la sua cintura c'haveva i passotti d'argento, di brusche scoreggiate. Quanto ai dieci scudi c'havete detto di dare à M. Andrea, ho veduto questa mattina il suo scritto, et ho fatto conto che mi resta l. 78 15.s di queste, et vi piacerà dirglielo. Io starò qui in Venetia per compir di guarire infino à 24 del mese presente, e forse infino alla fine; perche M. Antonio mi scrive anco lui che non haverà in ordine le lettere per stampare prima che à 20 di Giugno; et io so che dicendo 20, vuol dir ancho 25, e 30, conoscendo la natura della stampa. Dite adunque à M. Andrea che veda per ogni modo di farmi rispondere per tal via, che i denari mi vengano in mano, le sopradette l. 78 15.s; e potrà farmele rispondere per tutto questo mese alla piu longa, che penso di star qui, ma se può faccia ogni sforzo perch'io gli habbia alli 20 del mese. Se per aventura io partissi e lasciassi qui Cateruzza, dico ch'ella non fosse venuta ad Asola, di che sto in dubbio, le lascierò la nota de' mobili, et così l'assicuratione delle tine, et stamparia. Non so se vi abbia scritto, ma vel dico hora, che 'l prete Schiavone ha havuta la sententia contra, ma si è appellato alla Quarantia, et spera di vincerla. Io

non ne spero molto; et però ho detto che non voglio aspettar piu lunghezze di anni, et che mandarò un huomo à posta in Schiavonia per procedere contra suoi beneficij. Onde lui per paura ch'io non lo metta in maggior disordine di quello che è, sapendo che M. Matteo Pizzamano è tutto mio, il qual hora governator di Liesena che è la terra di esso prè Piero, si è convenuto con meco di darmi per tutto mezzo Settembre alquante botti di vino à buon conto, à prezzo ragionevole; il che presto farà, altramente so chel Pizzamano mi servirà; et andarà pagando di anno in anno tanto che si salderà perche ha buona entrata. Si che con lui non vi accaderà far altro, perche la sua lite con gli Hebrei credo andarà in longo parecchi mesi, et i libri staranno pur'in sequestro. Circa il partito della Cancellaria avertite che quest'aria mi è troppo contraria, non solamente per l'humido, ma anchora per il salso, onde mi è forza partire; altramente forse farei quel che mi consigliate. Mio cognato al solito si porta male. Che non mi ha mai renduto quel che prestai à suo figliuolo, ne ha mandato dieci scudi in Cipro à M. Jason, i quali prestò ad Alissandro suo figliuolo per amor mio, che doverebbe vergognarsi; ma un giorno conoscerà ch'io ne tengo memoria. Andate po voi à tirarvelo in casa, 4 o 5 di loro, e tenerli in casa 4 o 5 mesi per volta, che se ne ridon poi, e ci tengono per balordi. Ho mandato à Traiano la

vostra lettera, e così à M. Antonio. State sano. Di Vinetia il primo di Giugno 1556.

V.° fratello Paolo Man.°

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij, fratello maggiore hon.do

Asola.

XIX.

Fratel car.mo Poich'io ne Cateruzza non possiamo venire, per la mia indispositione, della quale però, Dio gratia, sto alquanto meglio, mandovi due miei figliuoli insieme con Margarita, accioche siate contento di trattenerli infino attanto che passino questi pericolosi tempi della peste, et insieme della carestia, la quale è qui grandissima, massime di farina, e la pago 15 lire il staio assai cattiva. Mastro Nicolò hoggi parte della stamperia, e per giunta de'fastidi mi cresce questo nuovo impaccio di fittarla. Con M. Pompeo, di gratia, se non si può di quanto vi ho scritto, cioè di dugento, veggasi di cento. Che à questo non doverà essere difficoltà; ma ogni cosa consiste nella prestezza. Aspetto da M. Andrea quel resto che mi deve. Il scrittore della presente è il nostro Matteo; è tornato finalmente

da Genova, secondo che mi ricordo che voi desideravate. Vi saluta, riverisce, et ama. State sano. Di Venetia, alli 14 di Giugno, 1556.

V.° fratello, PAOLO MANUTIO.

Manca l'indirizzo.

XX.

FRATEL CAR.^{mo} Non posso far che non habbi fastidio, non sapendo come state della vostra malatia, e pregovi à darmene aviso. Mio suocero è morto venerdì passato di una febre pestilentiale che l'ha atterato in sei giorni, togliendoli il polso in quattro dì : e era come sapete un gigante. Si che, fratello, vedete che vita è questa nostra. Beato chi sta ben con Dio, e si ricorda che l'ultimo passo è vicino piu che non pensiamo. Io vi ricordo per ben vostro, e vi prego e scongiuro per mio conforto à governarvi con ogni diligenza, e sopra tutto nel mangiare e nel fare esercitio. Lasciate quelle tante salate crude, e tenetevi alla carne che fa sangue, ma mangiatene poca, et aiutatela con esercitio o in casa, o fuor di casa. Darete questa mala nuova à Margherita della morte di mio socero. Ho fastidio che Maria, e Girolamo non hanno le sue veste da inverno, e dubito

patiranno. Ma ditele che la non lasci andare à l'aria fredda niun di loro, massimamente il puto che è magro e di complession debile, e del quale io spero molto, perche veggo che mi somiglia in queste tre cose, nella complessione, nell'ingegno, e nella colera. Si che vel raccommando, e così anco Maria, e Margherita. La peste qui va cessando, pur ce n'è ancora, e spero che doveranno presto venir de burchi in qua da Caneto, e voi potrete sovenirmi almeno di farina, non essendovi commodo di vino, il quale vederò di comprare qui. Finalmente sono uscito di letto, e sto assai meglio di miei occhi. Morì la moglie di M. Fedrigo, e di poi è morta Laura sua seconda figliola, la piu bella, e credo che lui ancora sopraviverà poco. M. Antonio è in Bologna, secondo il suo costume, povero e fallito, e non ho altro fastidio al mondo che lui. Ho deliberato di non vi pensare piu punto per non morire: che conosco che la mia troppo amorevolezza mi ha rovinato della robba e della vita, e che voi sete savio, e basta. State sano e datemi ad ogni modo aviso come state. Di Venetia, alli 20 di Ottobre, 1556.

V.° fratello, PAOLO MANUTIO.

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij,
fratello hon.do

ASOLA.

XXI.

Fratel car.[mo] Da molti dì in qua non ho vostre lettere, e pur vi scrissi e pregaivi à scrivermi della vostra malattia, della quale ancora sto con fastidio, essendomi informato da questi medici di qua che non è cosa da farne poca stima. Perche in così fatte malatie dicono che molte volte gli huomini diventano hidropici, e la hidropisia sapete che è mortale con longhezza di tempo, massimamente à chi non è giovine. Si che vi bisogna havervi bona cura infino à tanto che siate compiutamente liberato di così fatto male. E sarete contento di darmene aviso. Qui la peste par che vadi mancando, e credo con l'agiuto di Dio sarà finita, e potrete per i burchi di Caneto sovenirmi di quel che vi piacerà o che vi tornerà commodo. Perche non havendo utilità nissuna, e la spesa continua, et havendo anche havuto quest'anno molte ruine, e molte spese estraordinarie per conto de M. Antonio, il qual però mi vien riferito, che si lamenta anco di me sopra mercato, essendo, dico io, à tal partito, son constretto à riccorrere à voi, l'animo del quale conosco verso di me. Della mia malatia non son mai guarito, ma sto pure alquanto meglio. Non uscirò di Venetia se non sarò

ben sano secondo il vostro consiglio. Le cose di Roma sono in ruina se Dio non vi mette la mano. Sto con fastidio perche Maria e Girolamo non habbi i suoi drappi da inverno, ne vorrei che voi haveste spesa per vestirli; pure Girolamo che è magretto, pregovi à non lasciar che patisca freddo. Fate che stiano in la sua camera con del foco, che legne so non vi mancano. Et così vi raccomando ancora Malgarita alla quale direte che mio socero è morto. Sto pur con speranza di venir à godervi un'anno prima che alcuno di noi esca di vita, trovandomi in questo cattivo stato di complessione, per il quale mi pare di havere settanta anni. Prego Dio che mi dia maggior riposo nell'altra vita che non m'ha dato in questa. A voi ricordo il conservarvi con molta cura, e per amor di voi stesso, e per rispetto mio. State sano. Di Venetia, alli 6 di Novembre 1556.

V.° fratello, PAOLO MANUTIO.

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij,
fratello hon.do

ASOLA.

XXII.

Fratel car.[mo] La mala nuova scritami da Bologna, darà à voi quel cordoglio, che ha dato à me. M. Antonio non è piu sano della mente, et è in principio di pazzia, fallito, e ruinato del tutto. Sarebbe necessario che voi andaste à Bologna per menarlo via, e condurlo à Caneto. Perche il meschino è perso, e non sa che si faccia, per quanto mi vien scritto. Fratello, non è questa occasione da mancare: dove si tratta dell'honore di tutti noi, e della vita di nostro fratello, il quale finalmente morirà di questo male. Io non esco di camera, per la cura delle mie piaghe; et ogni dì sto meglio, tanto che coll'aiuto di Dio potrei fra un due mesi esser in stato migliore, che sia stato da qualche anno in qua. Adesso piglio l'acqua del legno, e continuerò per tutto Aprile almeno. Si che è impossibile che io esca di camera, non che pensi di poter uscir di Venetia. Vel raccommando per amor di Dio; e per l'honor di tutti noi, e per quell'amore, che dovete portar à un vostro fratello, e che so gli portate. E, se per aventura voi non vi sentiste bene, vedete che vada nostro cugnato in una così importante occasione: e, se anche lui o non potesse, o non volesse andarvi, non ci sarebbe meglio di Zan Corso. Tutte le sue robbe,

e di casa, e di stamperia,* si venderanno all'incanto per pagar chi è creditore, o si getteranno via. E forse la maggior parte gli sarà rubbata, essendo lui nel termine, che mi vien scritto. Questo fine, o simile, come piu volte vi ho detto, ho sempre io aspettato dal suo pazzo cervello. Prego Dio che gli habbia compassione. Hora è in miseria, abandonato da tutti, in principio di frenesia; e, se non andate presto à levarlo e condurlo via, potrebbe seguir peggio. Ho scritto à M. Cesare Fasanino, gentilhuomo Bolognese, amico mio, che lo habbi per raccomandato e tengalo in casa, infin che se gli faccia provisione: e, se si può salvar qualche cosa delle sue robbe, lo faccia per amor mio. Di che non so che sperarmi, perche il medesimo gentilhuomo per questo corriero mi scrive, che io gli faccia risponder 30 Δ, che spese già per M. Antonio il quale io gli havea raccomandato al partir mio di Bologna. Hor pensate come sto. Che certo tra tanti travagli di mente, e bisogni che ho di molte cose necessarie, dubito che anche à me non dia volta il cervello. E se sapeste quante notti vigili, e quante fatiche sostengo con tutta questa malatia, per non incorrere in qualche vergogna, e per nutrir la casa, ve ne maravigliareste. Mi scrivete, che non potete mandarmi farina, e che vi sete servito di quelli 20 Δ del bene-

* Questo passo prova che Antonio ebbe Stamperia in Bologna.

ficio: sia col nome di Dio. Vi ho detto il mio bisogno, e vedete in che stato ancor io mi trovo e della vita e della robba. Con poca cosa potete aiutarmi, e nol fate; e vi maravigliate poi, se mi vengono delle malatie, e mi esortate à lasciar i pensieri. Come posso io farlo tra tante sciagure! sia come piace à Dio, et à voi. Cercherò di aiutarmi in quel modo che potrò, poi che voi non potete. Vi raccomando di nuovo quel meschino. State sano. Di Venetia à 4 di Marzo, 1558.

V.° fratello, PAOLO MAN.°

Al mio car.^{mo} fratello,
M. Manutio de' Manutij.

ASOLA.

XXIII.

FRATEL CAR.^{mo} Di M. Gian Sisto non mi scrivete cosa nuova. Ma certo è stato grand'errore (e Dio perdoni à chi n'è stato causa) che M. Antonio sia ritornato à Bologna, dove Dio sa quel che sarà di lui; perche il Paleotto non havendo havuto da voi risposta, riputerà di essere tenuto in poca stima. E veggo che bisognerà un altra volta ricondurlo à Caneto; altramente ne seguirà, come sempre ho pronosticato, una miserabil morte. E se già molti

mesi, ch'io vi scrissi del caso suo, voi foste andato à Bologna, non credo ch'egli fosse trascorso in questa malattia, della quale non aspetto se non tristo fine. Ma tutte le cose avengono per volontà di Dio, con la quale bisogna conformarsi, si come mi sforzo di fare io, che sostengo questa mia indispositione patientemente, standomi del continovo serrato in camera, e facendo fatiche maggiori assai della mia complessione, per mantenere la famiglia, datami da Dio, et abandonata da tutti i parenti. E fra le mie maggiori consolationi ho questa, che senza haver havuto un minimo sussidio da' miei, anzi con haver havuto de i danni da qualcuno, non havendo io alcuna intrata, vivo, e viverò, piacendo à Dio, honoratamente in questa città, non solamente conservando, ma ancora, piacendo à Dio, accrescendo la riputatione di questa casa, la quale altramente era sepulta. Quanto al sostentar M. Antonio, voi sapete che non ho intrata; et ho famiglia grave, et ogni anno ho dato, e do tuttavia à sua moglie trentasei ducati all'anno; che mi è pur troppo peso, ne piu potrei sostenerne. E sapete che havendo io bisogno di aiuto, vi scrissi alle raccolte che voleste sovvenirmi di qualcosa. E sapete ancora che non solamente non mi havete voluto sovvenire, ma ne pur mi havete mai dato risposta, acciò ch'io havessi cagione tanto piu di ricorrer à Dio, e da lui solo aspettar aiuto, e non dagli uomini del mondo.

E finalmente vederete che la sua divina Maestà non mi lasciarà mancare almeno le cose necessarie, mentre viverò. Piu di ogni altra cosa mi pesa la vostra melanconia, la quale, senza dubio, vi causò quell'accidente. E ricordovi à voler finalmente haver cura alla vita vostra piu che ad altro, non essendo voi usato à travagliar la mente vostra con così fatti pensieri. State sano. Di Venetia, il secondo di Decembre, 1558.

V.° fratello, Paolo Manutio.

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij,
fratello hon.do

Asola.

XXIV.

Fratel car.mo Sono alcuni giorni ch'io mi trovo fuor di casa appresso alcuni amici segreti et amorevoli, per alcuni accidenti causati da quella condotta del pesce della quale già vi ragionai, essendo in essa un capitolo che è interpretato quasi *crimen læsæ Maiestatis*, perche essendo il patto fra noi et il Duca che egli non dia pesce ad altri che à noi per poco piu d'un mese, dicono che questo è un voler assediar la terra. All'incontro le nostre diffese sono queste, che questo capitolo è ordinario

in tutte le condotte fatte col Duca per il passato, ne però alcuno conduttore è stato mai condennato ò querellato secondo la legge la quale vien prodotta hora contra noi, che fu fatta già ottanta anni, ne mai si è saputo ch'ella fusse al mondo: ma un tristo nemico di Thedoldo mio collega hora l'ha fatta rittrovare per vendicarsi di certa mia ingiuria, et lo ha querellato; per la qual querella fu presa la rittentione di Thedoldo in quarantia con tutte le pallotte, et di Venturino Mandoleri come partecipe della condotta. Io non fui nominato perche il nemico di Thedoldo non mi nominò, non essendo io conosciuto ne dá lui ne da altro in Realto per tal conto, havendo sempre havuto il maneggio de pesci Thedoldo et Venturino. Essi adunque si presentarono, non volendosi absentare perche hanno troppo da perdere. Io non volsi per rispetto della mia mala complessione, et perche si crede che saranno condennati parte come colpevoli, et parte perche essendo ricchi sono odiosi à molti. Io fui scoperto per l'instrumento della condotta, il quale Thedoldo fu constretto à produrre. Io dunque non havendo voluto comparire fui proclamato; et essendo spirato il tempo del proclama, dovea seguir contra me subito la sentenza contenuta nella legge, la quale è, dieci anni di bando di Venetia, ma prima sei mesi di prigione, et 500 ducati pagati. Ne comincia il bando se non dopo pagato i danari et satisfatto alla prigione. Non di meno

gli amici miei hanno tanto operato, che non è seguita la sentenza in fin hora, et spero che non sarò spedito se non con gli altri, udite prima le ragioni della causa nostra; le quali per aventura potrebbero fare assolvere tutti noi, benche alcuni dicono che i giudici non possono fare di manco di non condennare me per rispetto della contumacia, benche gli altri fussero assolti. Sia quello che piaccia à Dio. Io non ho voluto mettermi à quel rischio di star sei mesi in prigione, che sarebbe stata la mia morte, ne di pagar 500 ducati, che non gli ho. Se dunque seguirà la sentenza contra me, allhora pigliarò partito, et mi risolverò dove io abbia à stare. In Bologna et in Roma potrei trattenermi, et già me n'è stato scritto, ma troppo sconcio sarebbe il condurvi la famiglia et le robbe. Et però potrebbe essere ch'io mi ritirassi in Padoa in quell'aria perfetta, dove forsi non havendo tanti travagli come in Venetia, et havendo la cura de medici eccellenti, potrei una volta rissanarmi, come spero in Dio. Perche mi sento benissimo del corpo, eccetto che una fontanella fatta sopra l'occhio destro è diventata una piaga, e piu tosto va piggiorando che migliorando ogni dì, credo per la malinconia et collera continua causate da diversi accidenti. Tra quali nimo piu mi preme che il caso di M. Antonio, nostro fratello, del quale vederete quello che mi scrive in due lettere il Paleotto; et io sono in stato che non posso rimediarvi, havendo

bisogno di aiuto per me stesso et per i miei. Ma pur ch'io mi rissani non mi perdo punto di animo, et forse da questa ruina potrebbe nascer la mia salute. A voi non dico altro ne di M. Antonio, ne di me, ne vi metto avanti qual sia il debito vostro. Perche infin'hora havete mostrato di curarvi poco et del bisogno suo, onde poi è nato il suo caso, et anche del mio, quando sete stato da me ricchiesto di picciolissime cose. N. S. Dio vi conservi lontano da simili travagli, e vi mantenga nella vostra ordinaria quiete et tranquilità. Non ho mai potuto affittare il beneficio perche nissuno vuol dare piu di quel che dava il Prete morto, che era 40 corone l'anno, et che lui pagasse le decime, ma che io stessi sottoposto alle tempeste; il che per l'avenire non vorrei, che potrebbe tal anno importare troppo. A questo non posso io hora provedere per i presenti travagli i quali vedete quanto m'importino. Voi mi scriveste se io havevo in mano le madre grece et altre che furono gia prestate à M. Antonio; dico di no, perche furono vendute. Quanto alla casa, se io sarò bandito, penso di lasciarla. Perche M. Polo è diventato tanto terribile, che ogni dì minaccia di crescer il fitto; e solamente per rispetto de suoi figliuoli che si dilettano hora tutti di lettere e mostrano havermi in qualche stima, pur mi ha un poco di rispetto; ma s'io parto, vorrà subito dispouerne à modo suo, et con quello maggior utile che potrà cavarne. Il mio

fitto dura per tutto Giugno. E veramente la casa è assai commoda, ma il pericolo è che trema tutta per la vecchiezza, et dubito che un giorno sepellirà chi vi si troverà dentro. Per tornare al caso mio, si spera che saremo spediti tutti fra otto à dieci dì, et del successo vi darò subito aviso. Ho lettere da Ragusi che Hieronimo impara miracolosamente, et il suo maestro se n'è invaghito di sorte, che mi scrive pazzie, et che pensa di lassarvi tutto quello che haverà. Aldo impara benissimo, ma è un poco impatiente alla lunga fatica, et quello che ha da fare lo fa presto. Maria impara benissimo latino et greco, et non è inferiore punto d'ingegno a'maschi; più presto gli avanza. S'io avessi maggior quiete di animo et commodità di quel che bisognerebbe, sperarei di fare che tutti facessero una maravigliosa riuscita; ma il Diavolo mi si traversa per tante vie, che non so chi non perdesse la scrima. Pur in fin qua sto saldo al resto; ma due cose sole mi danno affanno et malinconia, il caso di M. Antonio, et la mia complessione, alla quale però spero di rimediare questa estate, se dovessi per sei mesi lasciar tutte le faccende, et patire ogni danno. Et state sano.

In Vinetia alli XXII Febraro 1558.

V.° fratello, Paolo Man.°

XXV.

Fratello hon.[mo] È paruto à N. S.[re] di chiamarmi à Roma per sopraintendente e governatore della nuova stampa, la quale S. S.[tà] apparecchia per rinuovare li sacri libri, e metter mano ancora ad ogni altra sorta di libri, che S. S.[tà] vorrà, overo io consiglierò. La provisione è di 500 Δ d'oro, e la casa pagata: e mi dona 300 Δ per condurre la famiglia, e le robbe: e fa tutta la spesa della stampa, la qual si rimborserà con la vendita de'libri, poi partirò il rimanente del guadagno con la Camera Apostolica. Et in questo principio dona à mio figliuolo 150 Δ di entrata in un Cavalierato Pio, che ha molti privilegi, e tra gli altri questo, che con morte non si perde, ma passa ne'piu prossimi parenti. E finalmente quanto ho dimandato io, tanto il Papa mi ha concesso, e cento Δ di piu per il viaggio, perche io mi contentava di 200. Et Morone, che si aspetta Papa dopo questo, non molto amico à Carpi nostro, disse, Diamogli 300. E così, con lo aiuto di Dio, se qualche accidente non impedisce, mi apparecchio all'andata fra quattro dì: la condotta è di 12 anni, come ho dimandato io. Ma, se le cose riescono come spero, l'animo mio è di vivere e morire in Roma: dove non sarei andato, se io vedessi che mio figliuolo

havesse pur 50 ₳ di entrata ferma. Oltra che non ho mai potuto desempegnar le robbe di mia moglie, che sono obligate per 520 ₳ d'oro. E vedendomi venir vecchio, e viver povero, e dubitando di quel che può nascere, ho accettato questo partito contra i prieghi e le lagrime di mia moglie, la quale resta qui sconsolata; ma bisognerà, come le cose mi parano ben stabilite, ch'ella venga à Roma, come si contenta, ma con gran dolore. Io vo con buona speranza, quando la vita mi duri. Se altro di me avvenisse, vi raccomando Aldo, e sua madre, e la putta: poi che altri non ci è di casa nostra, et havendomi privato Dio delli due miei carissimi figliuolini, per cagion de quali non sarò mai pienamente contento in questa vita, massimamente per la speranza che Girolamo mi dava. Benche Aldo impara, ma non mi satisfa come Girolamo: benche, come figliuolo, mi sia egualmente caro. Ottavio era il piu vago puttino ch'io vedessi mai. Egli ancora di 10 mesi se ne andò in Cielo, pochi mesi dopo l'altro. Aldo non ha complessione da moglie, benche à lui pare che non piaccia molto farsi prete. Vederò di fargli havere un poco di entrata, acciò non gli manchi almeno il viver necessario. Del resto si affatichi, come ho fatto io, et fo tuttavia piu che mai. Mi son servito di alcuni danari dal Mag.co M. Vincentio Stella, gentilhuomo Bresciano, sopra il livello che voi mi pagate: et à lui sarete contento di pagar il

predetto mio livello e passato, e futuro. L'ho ancora pregato ad alienarlo, acciò possa servirmi di quelli 320 Δ per comprar à Aldo un'altro officio, et assicurarlo di un entrata di 100 Δ che basta per lui, et io non l'ho mai havuta. M. Vincentio mi ha promesso, e so che farà per me quanto potrà. Ma dice, quel ch'io già ho provato, che non si troverà à chi darlo, se non sono sicuro di tenerlo almen tre anni. Al che ripugna l'instrumento fatto tra noi e M. Pace Scala, e però vi prego ad acconsentire di quel tempo che serà bisogno. Perche ad ogni modo so che non vi francarete, tornandovi meglio à pagar cinque per cento, che sborsar 320 Δ. Di questo poi vi scriverà esso M. Vincentio. Se anche non volete, penserò in altro anche di questo, come ho fatto del resto: e spero che Dio, e S. S.[tà] e gli amici non mi mancheranno, et in tutti i modi vi amerò come fratello, e spererò che voi amiate egualmente la mia posterità. Che, quanto à me, di ogni gran travaglio traggo i piedi felicemente con quella industria, che Dio mi dona. Godasi hora chi vuole i ponzoni di Aldo. Che si vede, che la virtù mia, la qual da Dio solo riconosco, per se stessa basta à mantenermi, pur che stia sano. E sto hora assai bene, ma con quattro fontanelle, le quali mi hanno dato la vita. Attendete à conservarvi: e se le cose mi saranno prospere, vi darò aviso, et alhora à Roma vi inviterò: dove certamente stareste meglio con 500 Δ di entrata senza

fastidio, che in un'Asola con 200 tra mille brighe. Di quello fate voi: sete savio: et ogniun sa meglio il fatto suo. Salutate donna Maria, alla qual desidero lunga e commoda vita. Di Venetia à 17 di Maggio, 1561.

V.° fratello, Paolo Man.°

Io voleva differir l'andata à Settembre per fuggir il caldo, ma il Papa vuole che vada à tutti i modi. Mi raccomando à Dio.

XXVI.

Fratello car.^{mo} Hoggi apunto ho ricevuto una vostra, indirizzatami da Venetia da M. Andrea, nostro cugino, per quanto ho potuto comprendere dal carattere, fatto da lui sotto la vostra mansione. Infin hora per gratia di Dio mi trovo sanissimo; è già passata la furia del caldo. A questo Ottobre penso di far venir Aldo à Roma, acciochè non perda tempo. Perche ha ingegno e sa assai per l'età sua, ma non è studioso à modo mio. Cateruzza restarà à Venetia questo inverno per molte cagioni, ma principalmente perche voglio veder le cose ben stabilite qui, e poi che venga.

Io diedi comissione à M. Vincenzo Stella, che mettesse ogni studio per farmi vendere quel li-

vello di Asola, che sono 320 △ d'oro. A me importa molto l'haver quel danaro in mano, col quale, e con quelli che mi trovo, e quelli, che fra 3 mesi haverò toccato dal Papa, e con quelli, che disegno di cavar delle tine da oglio, che sono nei due magazzeni à Venetia, potrei trovarmi un mile △ con li quali vorrei comprar uno ufficio ad Aldo, et uno à Maria, che renderanno circa dodici per cento l'anno. E starò poi con l'animo quieto. Perche se morissero non n'haverei poi piu fastidio, et à me, et à Cateruzza poca robba bastarebbe. Benche, se Dio mi darà vita tre anni, provederò ancora à lei di certo sostegno, per ogni caso che potesse intravenire alla persona mia, benche so la speranza, che posso haver da voi in tal caso. E però vi prego à non mancarmi nel predetto livello per aiuto della vendita, et ancora andando voi à Venetia circa il vender delle tine delle quali mi prometteva un ducento scudi. Che niente meno saranno stimate. Percioche tra tutte undici tengono cento, e vinti otto miliara e mezzo di oglio, e si vendeno à ragione di dieci lire venetiane il migliaro, e qualche volta piu. Perche già due anni che steti in Padoa per cagione di quelle benedette anguille, le quali però furno caussa della mia sanità recuperata si venderono le tine in Venetia à ragion di tre ducati al migliaro. Ma patientia.

Cateruzza partirà per Roma il primo di Maggio per fuggir li caldi. Che di estate è cosa pericolosa di venir

à Roma, se ben ci son venuto io contra le minacie de tutti li medici, sforciato dall'importanza del negotio, et dal desiderio del Papa. Quanto à mio figliuolo, il dargli moglie sarebbe il dargli la morte, se però non muta complessione, che Dio il voglia. Non vi consiglio all'affittare le possessioni, perche vi saranno ruinate in tre anni, ma si bene al vendere, e mettere li danari qui in Roma in certi uffici sicuri, che danno otto per cento, et in caso di morte passano negli heredi. Che mi pare una gran ventura. Ne credo, che voi caviate otto per cento delle possessioni. Pur di questo mi rimetto à voi. Quanto al voler stampar voi li libri con le mie fatiche, il Papa mi disse, la seconda volta che io gli parlai, che sapeva che valeva molto nelle cose di humanità, e che mi haveva chiamato, acciochè honorassi Roma, et giovassi il mondo non solamente con li sacri libri, ma ancora con quelli della mia professione. Et io risposi, che questo mi sarebbe carissimo per non lasciar perire quella reputatione, e passare in mano de Barbari, che mio padre haveva acquistato all'Italia, et io da poi ho cercato di conservar, et accrescere. Si che bisognerà stampar qui ogni cosa. E perche il Papa farà tutta la spesa, vole ancora, che li libri si vendino à bonissimo mercato. E per quel che vedo, sarà di gran danno alli librari di Venetia, stampandosi qui li libri correttissimi, in ottima carta, col mio nome, con li privilegi del Papa, e vendendosi poi a

bassissimo pretio, per maggior utile del mondo, e gloria di Roma. Si che li librari di Venetia indarno se saranno allegrati della mia partita, sperando, ch'io debba lasciar le cose di humanità, et essi insignorirsene, e stampar chi un libro, e chi un altro. Ma essi hanno fatto un pensiero, et io un altro. Anzi vi dirò piu, che per questa causa ho lasciato Aldo à Venetia per trattener questi pochi mesi la stampa, infin che qui si dia principio. E se Dio mi da vita, spero di condur tanto innanzi le cose mie et il nome della casa, che haverete la vostra suprema contentezza. Ben m'incresce che Aldo sia solo, e che morte immatura ne habbia tolto in diece mesi quei due carissimi figliuolini, de'quali spesso mi ricordo con estremo dolore, benche so certo, che sono in Paradiso, dove prego Dio che ci conduca ancor noi. Quanto al voler far conto delli nostri Signori, e stampare in Venetia, non so come poterlo fare, essendo io hora al servigio del Papa, dal qual ho ottenuto tutto quello, che ho saputo dimandare; e dicono alcuni Cardinali che il Papa havea deliberato di condurmi à tutte le vie, e mi haverebbe dato anche molto piu. Ma la mia troppo discreta natura mi ha fatto dimandare solamente quello che mi è parso ragionevole et honesto. E me ne contento: perche niuno litterato venne mai à Roma con un simil partito, ne con tanta buona opinione di questa Corte. Carpi nostro fa miracoli per me, e mi ha dimandato

di voi. Ma ci sono degli altri Cardinali, dico delli grandi, che non mi amano manco di lui. Sia ringratiato il Signor Dio, che sopra li miei meriti, anzi contra li miei demeriti mi da tanto bene. Mio padre già lungamente cercò un simil partito, e non l'hebbe mai; et io l'ho havuto essendone pregato. La stanza di Venetia non fa per persone. Che non sia gentilhuomo, e tutti li suoi posteri saranno sempre plebei. Ma qui ogni uno può sperar di esser Papa, massimamente con la virtù. Si che non penso piu punto alle cose di Venetia, dove son stato in tante miserie, e cosi malconosciuto da quelli Signori, e tanto poco aiutato dalli parenti. Alli conviti vo mal volentieri, ma son sforciato, per non esser tenuto superbo. Però avvertirò à quanto mi scrivete. Salutate donna Maria, la qual desidero, che viva molti anni per governi della vita vostra; ma non dovete à faticarla molto per esser hormai vecchia. Margherita non è molto sana, e senza lei non haverei havuto ardire di fare questo viaggio, per esser usa à medicarmi, e cucinarmi à modo mio; e bisogna che io stia saldo al quia per rispetto della mia complessione. Se voi andaste à Venetia, pregate M. Andrea, nostro cugino, che mi dia uno impronto del corsivo di nostro padre, acciochè possa qui farmi tanto piu honore. Gli ne parlai in Venetia, ma me lo negò, e non so con che ragione, poiche non può haver speranza che io debba far compagnia ne con lui, ne con

altri, ne stampar piu in Venetia. Li generi di M. Federico, che sono gentilissimi, mi haverebbon contentato, ma M. Andrea è la durezza del mondo. Siche andando à Venetia pregatelo in nome mio, e vostro: e non volendo, cominciate la lite, dimandando in nome vostro; perche in nome mio non riuscirebbe, non essendo piaciuto à quelli Signori la mia partita. Ma dovevano trattarmi in modo che potessi vivere in Venetia con quei commodi, che ad un par mio si convengono, e non tansarmi per la industria sola, comme hanno fatto. Ch'è pur strana cosa che habbi voluto la mia patria tansarmi per quella industria per la quale gli altri principi mi chiamano con grandissimi premi. Ma cosi aviene, *nemo acceptus in patria.* Voglio che sapiate ancor questo, che M. Thomaso Giunta mi ha mostrato infinito amore, e consigliatomi sempre da padre nella prattica di questo partito, et hora mi aiuta, imprestandomi tutti li suoi caratteri. Che ne ha molti, e bellissimi, e mio cugino all'incontro mi niega quelli di mio padre. Alcuni librari han detto, che il Giunta mi favorisce con disegno, giudicando con la loro natura quella degli altri, et si menton per la gola. Perche hanno à male che io sia suo amico, et egli mio. Certo che hora senza li suoi caratteri la farei male; perche il Papa vuole ogni sorte di caratteri in questa magnifica stampa, et io non gli ho, e bisogna che dica di haverli per honor mio. Ma

frattanto il Giunta mi serve delli suoi, et ha scritto in Franza che mi sia mandato un impronto di madre delle piu belle; perche il Papa pagarà ogni cosa. Hor vedete se io gli son nelle mani, e se uno amico, et un parente può far piu per uno altro. Ma non vi dico la decima parte delle sue cortesie. Desidero presto la ressolutione da voi circa la casa. Perche per tutto Aprile ho deliberato lasciarla, e valermi di quei danari delle tine, conducendo Cateruzza à Roma. Perche il governo della casa ha bisogno di lei.

Ho riservato questa partita in ultimo, per scriver di mia mano. Tenete per certo, che quanto io potrò, sarà à beneficio vostro, come io abbia assicurata la casa di un poco di entrata ferma, per poter dormir sonni quieti piu che non ho fatto finora. Ma non bisogna che entriate in ballo per cosa piccola. Bastami saper l'animo vostro. Che io so molto bene il debito mio, e starò avvertito. Attendete à conservarvi, e salutate il Marescotto, il Pavano, e sopra tutto l'eccellente medico Boccalini, al qual son obligato molto. Di Roma, à 15 di Agosto 1561.

V.° fratello, Paolo Manutio,

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij, fratello hon.do

Asola.

XXVII.

Fratel car.[mo] Già vi ho scritto per la via di Venetia, nondimeno hora havendo commodità di messo fidato, che viene diritto ad Asola, non ho voluto mancar di dirvi quel che ho detto nell'altra, che per gratia di Dio comincio haver speranza di dover presto proveder alla mia famiglia di quel che fin à questa hora non ha havuto, e poter hormai dormir qualche sonno quieto, che n'è ben tempo. E quelle facende gagliarde, et honorate, che non ho potuto far in Venetia, per non haver il modo, spero di farle qui, con l'aiuto del Papa, il quale m'è benignissimo, ed inclinato assai à questa impresa; oltra che tutta la corte mi ama. Si che dovete insieme ancor voi ringratiar Dio di questo poco di anima che riceve la casa nostra, poco meno che estinta. Benche voi sapete, che io non ghiribizzava in altro, che per arrivar à qualche simil maneggio. E benche il troppo pensare mi habbia nociuto assai alla mia testa, et à tutta la complessione, tanto che voi alcuna volta mi reprendevate: nondimeno Dio mi ha preservato, et hora son sanissimo, ne mi duole piu ne testa, ne stomaco, ne gambe. Et ho pur tanto seminato col cervello, che ne nasce qualche frutto.

Di qua non posso piu partirmi per tutto il tempo della condotta, perche ogni dì crescono le faccende, et à Venetia ho poco piu che fare. Aldo venirà questo Ottobre, e Cateruzza credo tarderà in fino à Maggio, e forse piu, secondo che io giudicherò esser meglio. Della casa vi scrissi nell'altra mia, che innanzi la mia partita io haveva contrattato, e promesso à M. Giovan da Roma Vicentino, il quale già vi fu con suoi fratelli, che à lui la cederei alla partita di mia moglie, con patto che mi pagasse le tine secondo l'estimo, et alcune altre cose di casa, necessarie al governo.

Attendete à star sano. Racc.^{mi} all'eccellente Cavalier Datis, et à M. Annibale suo figliuolo, et à M. Carlo Turco, al Marescotto nostro, et alli due fratelli Gavardi, e salutate donna Maria. Di Roma, à 30 di Agosto, 1561.

V.^{o} fratello, PAOLO MANUTIO.

Al Mag.^{co} M. Manutio de' Manutij, fratello hon.^{do}

ASOLA.

XXVIII.

Fratel car.[mo] Il messo che dovea portarvi le mie lettere ha differito infin hora, e partirà domani. Onde ho voluto aggionger queste poche righe, con dirvi che oggi appunto io entro nella casa che il Papa mi da per la stampa, la quale ha due giardini amenissimi, e tre fontane di acqua viva, che non ha casa di Roma tanta amenità. Si che ringratio Dio, che le cose mie caminano così bene, dopo tanti affanni, i quali alcuna volta mi hanno messo in disperatione, e voglia di morire, vedendomi con la famiglia in gran bisogno, abandonato da tutti. Ma Dio per sua pietà mi ha sovvenuto, ne so che piu desiderarmi, salvo di viver sano. Che di robba il Papa non lascerà mancarmene. Et ultimamente in concistoro, alla presenza di 30 Cardinali, disse: «Vogliamo che si spenda e straspenda per dar correttori in aiuto del Manutio, acciò che la sua debil complessione non patisca.» Hor vedete, se mio padre potrebbe dir parole piu amorevoli verso di me. Da poi chiamò tre Cardinali, Morone, il Mula, e Trani, che sono tra li miei maggiori amici, e disse: «Habiate cura, che al Manutio, et alla stampa non manchi, perche vogliamo far una impresa honoratissima.» Questo ho voluto scrivervi per vostra consolatione,

e per dirvi, che casa nostra non fu mai in tanta riputatione quanto è hora; e sarà, se io vivo, molto piu. Et à questo fine il Signor Dio fra tante malatie, e tanti travagli mi ha conservato. Che sempre ho sperato, e fantasticato con la mente intorno à simil partito: e finalmente mi è riuscito. Vi confortarei à venir à Roma, et investir il vostro in questi officij: ma non posso credere che partiste di quelle bande; e se ben non havete littere, non importa, basta esser huomini da bene. E qui sono molti Vescovi e Cardinali che non sono litterati, ma sono di ottima vita: e sono riputati, et adoperati da S. Santità. Di questo fate voi, io dico quel che reputo vostro meglio. In Venetia Dio sa se tornerò mai piu. *Nemo acceptus in patria.* Ma si pentiranno ancora di non havermi dato il carico di scriver le historie. Pur è stata la mia ventura, che non mi habbino dato trattenimento; perche non haverei procurato il partito di Roma. Qui si farà la stampa con tutte le solennità, e con danno di Venetia. Perche il Papa vuole, che i libri si vendano quasi per niente; e così voglio ancor io, perche il Papa mi ristorerà con altre vie. Et ho una dozzena di Cardinali che bisognando faranno per me ogni officio col Papa. E non è ancora tre mesi che son qui. Onde spero che in tre altri mesi m'impatronirò del resto della Corte. Benche vedo che già tutti mi amano, ma non posso corteggiarli tutti, come vorrebbono, et intendo che alcuni se ne la-

mentano. Attendete à conservarvi, e datemi aviso presto, e risoluto, se volete andar à star à Venetia nella casa, come vi ho scritto nell'altra mia. Ma vi predico, che è casa di gran fastidio: et io il so, che l'ho provato.

Il Papa so che mi darà una pensione per Aldo di un 100 Δ in luogo del Cavalierato, che mi ha promesso nell'instrumento fatto con la Camera Apostolica. E poi potrò dormir li miei sonni quieti, il che non ho fatto già molti anni. Prego Dio, che vi conservi lungamente. Salutate donna Maria, la qual potria venir alla Madonna di Loreto, e star un mese qui con noi. Di Roma, à gli 8 di Settembre 1561.

V.° fratello, Paolo Manutio.

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij,
fratello hon.do

Asola.

XXIX.

Fratel car.mo Da M. Andrea Turco schermitore ho ricevuto una vostra, la qual mi è stata carissima per intendere che stiate hora bene, si come mi è doluto molto del male che havete havuto. Vi ricordo à viver con quiete, e stimar piu la vita che

la robba; poi che Dio ve ne ha dato assai per li commodi vostri. Riducetevi à Venetia à viver tra gli huomini, et uscite di quella mala aria di Asola. E piu spesso intenderete voi di me, et io di voi, poiche à Dio piace che viviamo separati. Pregovi à mandare al Mag.co Stella quelli 32 Δ, e fare ogni opera che io possa servirmi delli 320 Δ. Non resterò di ricordarvi che nel Concilio si ha da fare un decreto, che chi ha beneficio con cura, vada à far la residentia, e vesta da prete. Onde vi consiglio à dar via il vostro beneficio, alienandolo à pensione, e poi estinguendo la pensione: overo in altro modo, come potrete dal Cingiaro o da altri informarvi à Venetia. E credo, che si farà un decreto, che non si possa tener piu di un beneficio curato; di che qui molti temono. Aldo studia con mia gran satisfattione, et à quest'hora sa molto piu che non sapeva io de gli anni suoi. È sano, ma debole, piu grosso di osse assai di me; il che mi da speranza di vita. Ma non è vivo *in agibilibus*, ne molto desideroso di quella gloria, che non lascia dormir il sonno intero. Non ha vitio alcuno, eccetto ch'è superbo, e collerico. Basta, che non me ne discontento. Voleva che Cateruzza venisse à primavera; ma questi moti di Franza vanno tanto inanzi che mi fanno alle volte dubitar di qualche accidente fastidioso. Certo è, che di lei ho bisogno. Oltra che ho maraviglioso desiderio, vedendomi invecchiare, di aver un altro figliolino maschio.

Ma mi rimetto al voler di Dio; che noi non sappiamo il nostro bene. Salutate l'eccellente M. Gio. Francesco Boccalini, il Marescotto, M. Annibal de Datis, il dottor Turco, M. Francesco Gavardo, M. Gio. Battista suo fratello, il qual credeva che dovesse esser qui con M. Andrea Turco, prima che le strade si rompessero. Io sto della sanità molto bene per gratia di Dio. Credo che cominceremo à stampar fra otto dì. Vi prego à risolvermi presto della casa: e credo, volendo voi star in Venetia, non farete se non bene à pigliarla, perche restarete in poco fitto. Ma haverete gran fastidio di affittar, e desfittar; oltra che il patrone è strano cervello. State sano. Di Roma à 5 di Decembre, 1561.

V.° fratello, Paolo Man.°

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij, fratello hon.do

Asola.

XXX.

Fratello car.mo Per le passate vi ho scritto quanto mi occorreva. Hora non ho che dirvi altro, se non che sono infinitamente occupato nel rivedere questi libri che sono nella libraria del Papa: et fin hora ho trovato cose che sarebbero à chi le stam-

passe di utilità grandissima. Io non resto di far preparamento per beneficio nostro: che à me non mancano partiti di maggior utilità che la stampa. Però non ho cagione di attendere à altri che à voi. Et desiderarei di vedervi à far qualcosa utile et honorevole, cioè attendere à qualche sorte di mercantia dove io potessi aiutarvi; ne mi occorre cosa miglior della stampa, benche sia poco conosciuta, et non sia governata da quei, che la fanno, per quel verso che bisognerebbe; et, se vi pare di non haver modo da entrare à simile impresa, io troverò qui persone che vi aiuteranno in grosso, pur che siano participi della utilità che ne nascerà. Et così congiunte le forze de altri con le nostre, si farà senza dubio cosa di grande utilità et riputatione. Perche delle cose, che già mi trovo havere, et di quelle che tuttavia vo trovando, vi darò maggior aiuto che non farei stando in Venetia; et vi darò un indirizzo, che non stamperete se non cose vive et correnti, aciò che il danaro non resti morto lungo tempo. Non mancate di scrivermi la mente vostra: perche, o alla stampa o à altro, io vi darò quel maggior aiuto che potrà nascer da me. State sano.

Di Roma, alli 20 di Settembre.

PAULO MANUTIO, fratello.

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij,
fratello honorando.

VINETIA.

XXXI.

Fratello hon.do Essendomi stata offerta da Dio una ventura per mio figliuolo, la qual so dovervi esser carissima, non ho voluto lasciarla. Hieri adunque lo maritai, cioè lo promessi, et à me fu promessa una figliuola del eccellente M. Paolo Lombardini, la qual non ha piu che undici anni: ma per lei promette suo fratello e commissario, che è qui in Roma, et in casa mia. La dote non si consegnerà prima che al consumar del matrimonio, che sarà quando la putta sarà in età. La dote è tre millia ducati, da l. 6 4.s La putta è sana e bella, e stette in casa nostra parecchi dì prima che mia moglie venisse à Roma. Quel che ragionevolmente si può aspettar oltra la dote, è tanto, che ve ne maravigliareste: perche il fratello della putta non vuol maritarsi, e mi ha sempre tenuto in luoco di padre, e da questo amore si è messo à farmi questa amorevole offerta: e vuol viver meco in Roma, e farmi parte di ciò che ha. Ringratiato sia Dio di tante gratie che mi fa: e qui spero che haveranno fine i miei gravosi pensieri di tanti anni. Fatelo intender à nostra sorella; e voi attendete à viver sano, con speranza, che se io vivo dieci anni, vederete la casa nostra in miglior stato, che sia mai stata. Aldo, e mia

moglie, e Maria, e M. Marcantonio Lombardini vi si raccomandano. Di Roma à 17 di Novembre 156.*

V.° fratello, PAOLO MANUTIO.

Al Mag.co M. Manutio de' Manutij, fratello hon.do

ASOLA.

XXXII.

FRATEL CAR.mo Voi non sapevate ancora, quando scriveste la lettera, che fosse morto il Cardinale Navagiero: in luogo del quale sarà Vescovo suo nipote, mio amicissimo, huomo di bontà infinita, e tenuto vergine, e dottissimo, e con tempo sarà Cardinale. Io vorrei darvi un consiglio, che rinunciaste libero in man sua il beneficio: acciò che poi desse à voi, overo à Aldo qualche beneficio senza cura, o pensione equivalente. E perche S. S.a ama Aldo grandemente, lo farà volontieri: e piu presto gli darà piu, che meno. Et Aldo medesimo, dovendo accompagnar sua madre à Venetia al Settembre, anderà à Verona, bisognando, per tal negotio. Questo utile starà meglio in casa, che fuori, non essendo venuto à caso, ma procurato da me signanter per aiutar Aldo, il

* Non si capisce bene l'ultima cifra essendo quasi cancellata. A me parrebbe un 2.

qual adesso è huomo, e sa molto bene suo conto: e non mi costa manco di tre scudi al mese, fra vestirlo honoratamente, come bisogna, e comprarli de libri: de'quali è appetitoso piu che non vorrei; ma tolero, per lasciarlo sfogar piu tosto in questo che in altro. Quanto à maritarlo, poi che non si contenta che vada inanti il partito del Lombardini, non havendo trovato tante cose, quante gli erano state promesse, benche la dote non si può perdere, io non voglio sforzarlo à far cosa, che non piace ne à lui, ne à me; massime che da qua à cinque o sei anni non gli mancarà simile, e maggior dote, o qui, o a Venetia, e con piu honorata parentela. In questo mezzo, vorrei che havesse qualche cosa da spendere, per non venir sempre alla mia borsa. Però rimetto à voi il tutto: bastami haver detto quel che mi pare: poi che questa rinuncia del Pasini passa con tante difficultà, e senza pensione, o permuta, à beneficio della casa, e volendo ad ogni modo far la rinuncia al Pasini, mandate una fede, che sia stato approvato nella essamina. Altramente non seguirà l'effetto. State sano. Di Roma, à 2 di Giugno, 1565.

Ho ricevuto la procura.

V.° fratello, PAOLO MAN.°

Al Mag.co M. Manutio de'Manutij,
fratello hon.do

R.ta à dì 13 Giugno.

ASOLA.

LETTERE

DI

PAOLO MANUZIO

A SUO FIGLIUOLO

ALDO MANUZIO.

LETTERA PRIMA.

Figliuol car.[mo] Mi rallegro che mio fratello sia guarito, e tu tornato à Venetia, e che la Orthographia camini inanti: della quale ti ricordo à non creder al Bindoni circa il pagamento, se non hai sicurezza in mano: perche potrebbe chiederne un 200 da portar à Francfort, e dir che, come piglierà il resto, pagherà. Questo vuol dir niente se non ti attende quel che che ha promesso, cioè di assegnarti Domenego Basa per debitore: ne tu attendi à lui; et à chiarirti, non aspettar alla fine dell'opera, e che si parta per Allemagna con parte dell'opera, lasciandoti una promessa in aria, all'usanza di Giordano. Benche horamai la maggior parte de'librari è

divenuta Giordano. Ciò ti dico, perche il'Basa non gli è debitore; et il Bindone da se è debole. Quanto alla casa, io ne usci, per contentar il Populo*, il quale alla fine, vedendo ch'io non usciva, mi fece pregar da certi amici che volessi uscire, dubitando che trattanto fosse creato il Papa, e che io non uscissi poi. Cosi sarebbe seguito: ma mi parve di contentar il Populo. E cosi io usci il sabato, e la domenica mandai le chiavi in Campidoglio: et il lunedi fu fatto il Papa: al quale io non volsi far intender il seguito, ne alli Protettori della stampa: nondimeno la cosa si seppe, et Amulio, Sirletti, Borromeo, il mercordi mattina lo dissero al Papa: e quella mattina istessa i Conservatori, et i Magistrati del Populo andarono à baciargli il piede, e rallegrarsi della creatione. Alhora il Papa con gran collera se gli cacciò davanti; e non volse lasciarsi baciar il piede, dicendo piu volte: « Andate via, andate via, rimettete in casa subito M. Paolo Manutio: e poi tornate: se ne parerà di farvi delle gratie, ve le faremo. » Da indi tre o quattro hore, i Conservatori mi mandarono le chiavi à casa, con dire, che il Papa lo havea comandato, senza agionger altro. Dalla qual brieve ambasciata compresi che non haveano caro ch'io tornassi. Nondimeno accettai le chiavi, e dissi, che farei quel che da S. S.tà mi fusse imposto. Feci intendere alli S.ri Pro-

* Il Populo, vale à dire, i Magistrati della Comunità.

tettori, Moreni, Amulio, Sirletti, Borromeo, che nella casa non voleva piu tornare, come non voglio: e piacque à tutti. Pregai ancora, che chiedessero al Papa licenza in nome mio; che desiderava partir di Roma: e non volsero contentarmi. Hora son in un palazzo vicino alla Sapientia, di M. Angelo Paluzzo, amico mio di 30 anni, che mi ha fatto infiniti favori in questa occorrenza: e qualche altro amico nostro non si è mai mosso, anzi ha fatto officio contrario, come da gentilhuomini Romani ho inteso. Cerco casa in borgo, dove penso dover esser fra pochi dì: poi tornerò le chiavi al Populo, e ci sarà l'honor mio. Ti prego à non mostrar à niuno questa lettera: ma ti basti à dire, che io ho renduta la casa al Populo per contentarlo, e che il Papa mi vuole vicino à Palazzo, e che il Populo mi ha rimandato le chiavi due dì dapoi che io le diedi. Ti raccomando il Catullo. Fallo solo, cioè col suo principio separato dagli altri. Che cosi vuole il Statio, per far due dedicationi. Avertisci alla correttione; e non stampar la prefatione al Cataneo, perche il Statio è mutato di opinione, morto il Papa. Il Porcelaga è mezzo fallito. Saria buono rivolgerti al Prevosto, o non far dedicatione à le note antiche. Pur fa come ti pare. Tu non mi scrivi niente di donna Margarita; onde giudico sia partita. Ho mandato al tuo Casario, e non si è trovato in casa. In questa casa, tanto vicina alla sua, che possiam vederci dalla finestra, ogniun

mi visita eccetto lui: *de quo tamen minimum laboro.* Di suo padrone, dirò quel che disse il tuo Sallustio di Cartagine: *melius est tacere, quam pauca loqui.* Ti fo sapere, che il Papa mi ha mandato à dire, hora che sono amalato da molti dì in qua, che non vuole ch'io stampi altro che cose sacre. Onde vo pensando, di attender al traffico di Venetia in qualche miglior modo. Saluta Mons.r Troiano, M. Zanmarco, sua madre, da parte mia e di tua madre. Maria si raccomanda alle putte. Attendi alla sanità, e sta di buon animo: che vederai, che Dio ci aiuterà: et à te non sarà così laboriosa e travagliata vita, come ho havuto io. Di Roma, à dì 19 di Genaio 1566.

Tuo padre, PAOLO MAN.o

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

II.

FIGLIUOL CAR.mo Scrivo al Moronati l'allegata, dimandando la casa per tutto il presente mese, come già gli scrissi. Se la da, mettici le robbe con donna Lucia. Se si rende difficile, falli commodità infino à dieci, o quindici di Maggio; che ad ogni modo tua madre non può esser prima à Venetia; e fa

far questo officio à Domenico, acciò ci sia un testimonio, per ogni rispetto. Quanto à M. Giulio da Terni, se così vorrai come scrivi, mi contenterò: ne parleremo alla tua venuta. Lo star in Roma, non fa per te hora. Attendi à studiare, e vivi in modo, che tu dia buon odor di te in questi anni, ne'quali la maggior parte degli uomini fa cose, che generan pentimento. Io qui veggo tanta instabilità à tutte l'hore che voglio star espedito, per poter partire in ogni accidente. Ancora non son assettate le cose mie, ma si assetteranno ad ogni modo presto, overo haverò licenza. Perche il Papa non vuol spendere, ma la butta adosso al Populo, il quale non vorrebbe che la gabella se gli toccasse. E cosi la stampa et io patimo. Ti raccomando il Catullo. M. Achille ti scrive. Al qual ho dato una Orthografia, al Mureto, P. Ottavio, Onofrio, il Casario, M. Giulio, il Sirleti, il mio medico. Resta dar à Lelio, M. Massimo, M. Fulvio, M. Guido, M. Zerbino, D. Gabriel, che sta col Papa. Aspetto il fagotto delle altre dieci Orthografie; e poi basta. Dovendo venire, vien presto: e fatti dar danari al Senese per il viaggio; e non ti lasciar patire de le cose necessarie. Che alla fine le cose nostre, in qualunque modo, anderanno benissimo. Sta sano. Di Roma à 13 di Aprile 1566.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

III.

Figliuol car.[mo] Questi S.[ri] Deputati desiderano che presto sia fatta l'intimatione con la copia del Breve autentica che ti mandai, e ne pregano Mons.[r] Nuncio. Quanto al stampar il Breviario in Vinetia, acciò che l'arte non patisca, già ci habbiamo provisto, e datone commissione à Domenico Basa, con uno accordo seguito tra noi, del quale esso ti dirà; e questa mattina è partito, e senza dubio, piacendo à Dio, sarà in Vinetia quest'altra settimana. Gli ho dato commissione che spedisca i conti con Domenico (Guerra) teco insieme, e cosi delle robbe di madonna. Per l'altro corriere ti mandai una lettera del Morandi, nella quale mi scrisse che il Moronati partirebbe, ma con un puoco di tempo à commodo suo. Dammi aviso d'haverla ricevuta, e sarammi di gran contentezza quando intenderò che siate entrati in casa. Il che quando sia difficile, vegasi con qualche buon mezzo di farli comprare le tine à prezzo honesto, che credo lo farà piu che volontieri. Ma questo dico in caso che il padrone ci fussi contrario; perche piu mi piacerebbe l'haver la casa per molti rispetti. Starò avvertito per trovar qualche giovane à Mons.[r] Legato il qual amo et osservo già molti anni. Raccomandami sempre à S. S. R.[ma] e

visitalo spesso, perche dalla conversatione di simili huomini li giovani n'acquistano riputatione e prudentia. Ho mandato al Statio una poliza sollicitandolo della prefatione, et ho detto al Zabrera che gli lo ricordi vedendolo, perche io esco rare volte di casa. Vorrei sapere chi ha visitato tua madre, e se tu stai alla Zoeca, overo da Mons.r Traiano per commodità de negocij. Tutti li amici ti risalutano. Il fratello di M. Morgantino dice che tu compri quelle figure d'Ovidio, che le pagherà volontieri mezo scudo: et insieme vorrebbe un Dialogo di pittura di * Ludovico Dom.ci Non ho veduto ancora M. Gio. Maria, e li dirò delle Imprese del Ruscelli. Come io vega M. Giulio lo ringratierò delle accoglienze fattevi in Terni. A quel capitano farei volontieri servitio circa la cartera, ma qui si è ordinato di farne una. Dirò al Casario quel che mi scrivi. Maria e donna Margherita stanno bene e ti salutano. Antonio è quasi disperato da medici. Hoggi è l'undecimo, et gli è sopragionto un puoco di flusso che finirà la malatia o con la vita, o con la morte. A Fuligni si manda un huomo à posta, e sentirai l'effetto. Vorrei che tu mandasti Domenico Guerra à dire al Farris che mi duolgo di lui che m'habbi

* Il Dialogo della Pittura è di Lod. Dolce. *La Pittura*, opera di L. B. Alberti, trad. da Lod. Domenichi, *Vinegia*, 1547, in-8, non è un dialogo.

fatto questo torto, sapendo ch'io sono interessato nel Catechismo; perche al P. R. importa poco perder mille scudi, et à me importa molto. Quanto al Trissa, mi maraviglio di tanta mutatione, sapendo lui lo stato di Roma, il qual peggiora ogni dì piu. E son certo che in Vinetia à un par suo non può mancar modo di trattenir la casa. *Vereor ne quid eum hic delectet, quod scribi non liceat: quiddam enim inaudivi, quod tamen dissimulabis.* Circa le tanze* (tasse) io scrissi già à M. Anastasio che disiderava si dipennasse la mia partita, per mezo di suo padre: e penso ne scrivesse anco à Domenico Guerrà acciò che parlasse col Pizzamano. Hora vego che ne l'uno ne l'altro mi ha servito. Ma questo puoco mi perturba; perche non havendo io facultà in Vinetia, e quel puoco che ci è essendo tenuto alla dote di tua madre, non intendo di dare un quattrino. E questa fu già una delle cause, che mi fece pensar di partir da Vinetia, parendomi cosa strana che fusse tassata l'industria mia, alla quale altre città offerivano premio. Si che troverai un'avvocato che comparisca e dica ch'io non ho niente o poco in Vinetia, e su quel della S.[ria], e che mia moglie vuol esser sicurata per la sua dote come è honesto. Si che o dipennar la partita o non dipennarla, puoco m'importa, perche ho rissoluto di non tornarci piu. E s'io ne stavo in dubio, hora ditermino. Qui ho da star ancora sei anni intieri, da poi serà quel che piacerà à Dio: se

tra tanto à Vinetia si stampasse qualche cosa, voglio che corri il nome tuo. Si che di questo non voglio intendere cosa alcuna. Se vogliono niente da me, che vengano à Roma. Qui è hora il S.r Camillo Paleotto, e tuttavia tocca del partito. Ma ne gli ho levata la speranza. Ho fatto ristampar li cartesini del Sallustio. Ricordati di veder con destro modo se si può haver un impronto del corsivo nostro, o vero chiarisciti che non si può. So certo che tutta la difficultà batte in Andrea. Seguitiamo il Breviario piccolo à due torcoli, il grande à uno. Il quarto torcolo nuovo è fatto, e si metterà in opra come Nicolò esca dall'hospitale: onde sarebbe già uscito se io* havessi guardato al suo poco cervello, perche in otto dì è migliorato tanto e de i piedi e delle mani, che non voleva seguir piu con l'acqua del legno: et io gli ho fatto intendere che se parte non gli darò da lavorare, perche voglio che guarisca compiutamente se piacerà à Dio, acciò possa lavorar di continuo o qui o altrove, senza ricader ogni sei mesi et intrigar se et altri. E questa diligenza io la fo per causa di donna Franc.sca nostra, e donna Maddalena; perche quanto à lui, è come li altri stampatori che puoco si curano de padroni, e tutto il dì stanno sul far sette; alle quali M. Horatio et io rimediamo in modo che alcun se ne pente e pentirà. Mentre scrivo questa

* Sembra che si dee leggere: se io non havessi.

lettera è sopragionto M. Pirro, et è stato qui una meza hora. Gli ho letto quel che mi scrivi circa il Catechismo latino. Egli mi ha risposto che tu vega di pigliarne il privilegio da quei S.ri Ho detto che à Vinetia non si costuma dar privilegio per opera già stampata. Mi ha risposto che nella suplica si può dire che noi vogliamo farlo stampare in Vinetia acciò non ne manchino, e non sia ristampato da persone che faccino contro la mente di S. S.tà, la quale ha prohibito con la scommunica, e che noi, per esseguir la mente di S. S.tà, vogliamo stamparlo in Vinetia, e desideriamo di piu il privilegio delle lor S.rie Aggiugne poi M. Pirro, essendo instato da me, non havendosi il privilegio come dubito non s'haverà, se vuol che si ristampi in ogni modo: dice....* si che fallo stampar da Domenico Guerra à conto del credito, c'habbiamo con lui, come facesti l'Ortografia. Fra tanto intenderò nella Congregatione se si contentano che vadi à conto nostro, come credo si contentaranno: perche bisogna risolversi darlo à balla con patto che non si mandi ne'luoghi dove habbiamo il privilegio, ciò è Milano, Napoli, Stato della Chiesa. Vendendosi dunque à balla, e stampando il numero ordinario di 1100, non arrivara à dieci balle, e ci sarà manco di 20 scudi di guadagno: onde si riputaranno vergogna voler che vada à conto della

* Manca qualche lettera essendo tagliato via un pezzetto di foglio.

compagnia, massimamente havendo tu la fatica di correggerlo e rivederlo mentre si stamparà. Il Casario dice che non trova prezzo di quei tuoi libretti. Sta sano. Di Roma à 10 di Maggio 1567.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Vedi di trovarmi due volumi delle mie Philippice tradotte, o almeno uno per il Cardinale Castiglione, e mandale con le mie madre tutte, cioè il Silvio, e le greche, e le forme: che scrivo al Basa me le mandi subito con altre robbe per la stampa.

Al mio car.^mo^ *figliuolo Aldo Manutio.*

VENETIA.

IV.

FIGLIUOL CAR.^mo^ Li S.^ri^ Deputati hanno havuto una lettera dal R.^mo^ Nuncio di materia conforme à quello che tu mi scrivesti: ciò è che dubita dell'essecutione del Breve, salvo se non si restringe al solo Breviario e Messale, il che saria un diminuir l'auttorità e potestà del Papa, e mostraremmo diffidenza di cosa che deve esserci piu che certa. E però questi S.^ri^ Deputati hanno determinato che si proceda e faccia l'intimatione secondo la forma del Breve. E cosi replicarai al V.^mo^ Nuncio. Della casa mi rimetto à voi. Non ho mancato di scrivere al Morandi due

volte; et egli mi ha risposto haver scritto al Moronati, et havea havuto risposta che partirebbe, ma con un puoco di commodo. Quanto al Tressa, ti scrissi per l'altra. È in grande errore se pensa di tornar à Roma per negotij dove sono hormai puochissime persone, e lasciar Vinetia pienissima di gente e di varij traffici. Ma pure faccia come li pare, che noi habbiamo assai da pensar à casi nostri, et habbiamo bisogno d'aiuto non che possiamo aiutar altri. Il medesimo dirai al Guisberti, cio è che qui è gran carestia de partiti, e ci sono molti letterati di qualche nome, che stanno à camera già molti mesi, e non possono trovar le spese da alcun Cardinale. Chi non è à Roma, so che non lo crede: e chi vorrà chiarirsene spenderà del suo, et alla fine se ne pentirà. Non ho veduto il Statio. Non mancar di sollecitar il suo Tibullo, perche il far alla fine mezo foglio con la prefatione sarà puoco disturbo. Io ti mando una lettera del Falconio nostro. Ti mandava insieme l'epistola mia al Paleotto, la qual ho ritenuta per farne far qui una copia al Zabrera nostro. Da hieri in qua è venuto un aviso *de mente Pontificis* à nostri Deputati in materia della stampa, che ha generata molta alteratione ne gli animi loro, e non sarebbe gran cosa che seguisse mutatione. Tutta via queste tre feste mi chiarirò del tutto, e te ne darò aviso. In qualunque modo le cose mie se non miglioreranno, non peggioreranno. Certo è che que-

sta stanza mi piace per molte cause; benche la fatica di tante hore non mi piace, poiche mi svia in tutto da li studij e da qualche altra ricreatione. Tutta via fò ogni cosa per commodar la casa con speranza che tu debbi far il medesimo, importando alla fine piu à te che à me. Perche *nescimus neque diem neque horam*. Oltra che *ætas ad otium vergit*. Hora che il Basa è in Vinetia ti ricordo i conti. M. Giulio da Terni mi ha dato il sigillo senza quel puoco di fragmento che si è perduto; et anche il sigillo è stato à pericolo. Ha qualche pensiero di servir Mons.r R.mo Nuncio; ma si diffida del valor suo, e non sa anche bene se il partito poi li riuscisse, havendo già di certo quel che ha. Tutta via m'ha detto di voler mandarti una sua invettiva latina, accioche Mons.r vega lo stile, il quale à me non dispiace. Non so che provisione potesse havere; perche senza non verrebbe, ne lo consiglierei. M. Gio. Maria Giovio dice che non vuol comprar altramente l'Imprese del Ruscelli, e che non vuol spender i suoi danari, se non in libri necessarij: e mi par c'habbi raggione. Il fratello di M. Morgantino ti ricorda mandarli quelle sue carticelle, e raccomandasi assai. Ogni giovedi viene à trovarmi per intender qualche particolar da te, e mi par persona molto costumata. Il Casario m'ha portato quei tuoi libretti, che tu gli havei lasciato per vendere, e dice che non sa in che modo uscirne. Vederò io se potrò cavarne qualche cosa.

Il Casario si va rivolgendo ogni dì piu alla vita Cristiana, e credo che poco piu ti servirà nell'aiuto di studij profani. Saluta tua madre, e dilli che io stò benissimo della sanità per gratia di Dio. Da Mons.r Sacrato ho lettere che quel buon Conte è gravemente ammalato. E se questo pericolo non l'induce à restitutione de robbe nostre, dubito che *actum sit*. Dammi aviso se M. Andrea Silvio è in Vinetia, e con chi stà, e con che conditione. E sta sano. Di Roma, a 17 Maggio 1567.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

V.

FIGLIUOL CAR.MO Per questo corriero spettava da te aviso dell'haver fatto intimare il Breve come ti scrissi, e di haverne fatto ufficio col R.mo Nuncio: ma non me ne scrivi cosa alcuna. Circa le robbe di tua madre, si spettarà che andiate in casa, per la quale ho scritto al Morandi piu volte. Antonio* morì nel sexto decimo. E l'ho fatto governar in malatia con qualche mia spesa, essendoli venuto un flusso

* Quest' Antonio, forse fratello del cognato di Paolo, non dee confondersi con Antonio Manuzio, morto in Bologna nel 1558.

per il quale bisognava che fussi levato di letto, non potendo esso aiutarsi. Per questo ho tenuto in casa alquanti dì donna Marietta, essendo essa venuta à offrirsi, havendo inteso che io cercava una persona che vuolessi vegliar la notte con Antonio, il qual gridava assai e non dormiva, et andava del corpo in letto bene spesso. S'io scrissi che salutassi donna Margarita, vuolsi dir donna Caterina, la qual tua madre mi scrive che è morta. Hora che il Basa è in Vinetia, non differite à far i conti con Domenico. Hebbi il sigillo ma rotto nel piede, e non si è potuto trovar il fragmento. Parlerò à Pietro del Tramelino circa quel tuo libro. M. Antonio Casario, domenica passata, insieme con Ludovico, nipote di M. Pirro, si fecero Gesuiti, e M. Antonio il dì inanzi arse tutte le sue compositioni e scritti profani, e restituì à ciascuno i suoi libri, e dispensò à poveri tra robbe e danari intorno à 150 scudi, per quanto intendo. La madre di M. Pirro ha pianto questa partita di M. Antonio come se le fusse figliuolo. M. Pirro e M. Horatio se ne ridono. M. Camillo loda il fatto, con dire che tutto il resto è una baia. Credo haverti scritto per inanti che M. Camillo Severini esso ancora era in una compagnia che si chiamano quei che insegnano la dottrina Cristiana; li quali stanno in Spoleti. E ritennero M. Camillo che passava cercando solitudine, per attendere all'oratione. Fu conosciuto presto il suo valore. Gli diedero cura di

leger il Catechismo publicamente dove va il Vescovo con tutto il Clero, li dottori, e gran parte del populo.

Ti scrissi per l'altra che la stampa potrebbe haver impedimento, volendo il Papa che si stampi (*S. Thomaso*), e non havendo il Populo danari se non pochissimi, che potranno durar un tre mesi, havendo li Conservatori tolti tre mila scudi che si cavorno della vendita della casa, e li spendono intorno à ponte Sisto per commandamento del Papa. M. Pirro non ha saputo rimediarci, o forsi non ha voluto per non venir à contesa: di che con lui alla presenza mia si è doluto M.[ro] Hippolito e M. Horatio. E dicendo M. Pirro che ci sono ancora 2000 scudi, M. Horatio soggionse, dove sono? io tacqui, perche il parlar non giova, e perche poco mi curo, o che la stampa duri, o che non duri. Bastami far il debito mio, e qualcosa piu, hora che si lavora à quattro torcoli. Mandai, non so se per l'ultimo o per il penultimo corriero, la ricevuta fattami da quel speciale di Ponte per li 25 scudi che pagai per il debito di Mons.[r] tuo zio. Dammi aviso d'haverla havuta, o vero che tua madre l'habbi, la quale nella sua lettera nón me ne da aviso. Maria sta benissimo, e tanto contenta, che si è scordata di donna Margherita, cosa incredibile: perche quelle monache e quelle zitelle le fanno carezze infinite. Io sono sano per gratia d'Iddio. Ho riscosso da M. Lucio la paga di Pasqua. Sto aspettando l'altra di Luglio, e gover-

nerò il tutto con gran diligenza per ogni accidente che possa occorrere. Il che sia detto à noi altri ancora per instruttione. E sta sano. Di Roma, à 24 Maggio, 1567.

Tuo padre, Paolo Man.[b]

Il fratello di M. Morgantino è venuto à vedere se gli hai rimandato certe sue cartelle. Io vo trattenendo con dire, che le manderai: e che fin hora sei stato occupatissimo. Del Tibullo niente mi scrivi, e me ne solicita il Statio, et io lui della prefatione. Ho cominciato un trattato *de toga* per satisfare al Paleotto, che hora è qui. Non so se ne habbia scritto per inanti, e dove sia quella pittura, che non fu fatta.

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

Venetia.

VI.

Figliuol car.mo Io hebbi dal Falconio quella picola statua, cioè la testa e mezo il busto. M. Giulio Giacobonio inclina al venire, intendendo di quei quattro scudi; ma non è ancora ben rissoluto, spettando dalle tue lettere maggior lume. Farà l'epistola, et io la rivederò inanzi che la mandi. Con M. Gio.

Maria ti ho scusato. Il Casario si sta rinchiuso tra Giesuiti. Quanto al stampar il Catechismo in Vinetia, potendosi haver da questi S.ri Deputati espressa commissione *in scriptis*, te la mandarò: non havendola, è da lasciarlo stare, perche M. Pirro, dopo havermi data la commissione à bocca, mi ha detto che non sarà se non bene parlarne prima in Congregatione: dove credo niente si conchiuderà. Circa il Sallustio, si darà botta à quelli che si sono venduti al Basa, il qual li ha comprati *bona fide*. Per il Nuncio è poco presente le varie lettioni, le quali passano per appendice dell'opera, e stimo non gli sarebbono grate, non contenendo materia, ne dottrina. Circa il Breve, ti scriverò questa sera dopo la Congregatione, la quale è intimata per hoggi. Di à tua madre, che si ricordi d'informarsi come sta la moglie d'Isepo, se è sana, o amalata, e se sanabile, o no. Perchè, se è sanabile, e voglia venir à Roma, penso che Isepo la piglierà. Tu non mi scrivi di haver havuta la ricevuta che ti mandai di quel speciale di Ponte, al quale diedi li 25 ▵ che Mons.r tuo zio gli deveva: è la ricevuta di sua mano ti mandai: ne però me ne dai aviso. Ho trovata l'ancoretta nel tuo cancello. Aspetto aviso de li conti fatti con Domenico, e di quanto mi resta debitore. Credo che il Moronati vi rinuntiarà la casa per tutto Giugno: che sarà la fine del semestre: e mi sarà caro di vedervi assettati. Trattanto qui si vedrà che ha da

esser della stampa, alla quale sono due contrarij, l'uno, che i Conservatori hanno tolti i danari, l'altro, che il Papa, se non si stampa san Thomaso*, si alienarà dalla stampa: e stamparlo è impossibile: e già veggo M. Pirro stanco e raffreddato. La speranza sola del Breviario lo trattiene. Io sto contento à tutti i modi, e l'esser qui mi piace ogni dì piu, se non per altro, per la sanità. Domenico non mi rispose mai alla cosa delle Eleganze; e non mi è riuscito leale questa volta. Ti ricordo, che già gli mandai un scritto di Tovolo compositore; e non so, se lo habbi mai riscosso. Torno à dirti, che sarà errore à dedicare à un Nuncio del Papa Varie lettioni, et a questi punti di considerare al decoro e tuo, e di altri, vorrei tu pensassi un poco meglio. Se pur hai voglia di honorarlo, dedicagli le Inscrittioni antiche; perche da questi Cardinali non se ne può sperare un quattrino. Domenego già mi scrisse che Giovanni di Pachiugo voleva venire e lavorare, col salario che haveva: e gli risposi, che me ne contentava, per adoperarlo nel Breviario piccolo, à 26 centinara il dì, almeno. Domenego piu non rispose. E però volendo venire, mi contento che venga: et

* Tutte le Opere di S. Tommaso s'impressono in Roma dagli eredi del Blado, nel 1570, in 18 vol. in-fol. Di si voluminosa raccolta esistano due esemplari in Pergamene, uno nella Biblioteca del Re a Parigi, l'altro, trasportato dalla Biblioteca dell'Escuriale in Londra, fu pagato 162 L. 15 sh.] in 1824, (Cat. Mark-Sykes,) ed in 1827, 178 L. 10 sh. (Cat. Williams).

haverà dal Basa li due scudi ordinarij. Tu non mi scrivi del Tibullo, et il Statio lo aspetta, havendoti mandato la prefatione per l'ultimo corriero. Saluta tua madre, e sta sano. Di Roma, l'ultimo di Maggio, 1567.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

I S.ri Deputati lodano la opinione del R.mo Nuncio, che si prohibisca per hora solo il Breviario, e così eseguirai.

Quanto al Catechismo latino, il parere delli S.ri Deputati è che non si ristampi.

Poscritta. Il Statio ti prega à non dargli spesa. E però gli manderei all'ultimo tutti i fogli per il Basa. Gli ho mandata la nota del luogo da te corretto. Vorrebbe sapere à che termine sta il Tibullo: il che à me scriverai, per non tirar adosso tante lettere. E così osserverai con gli altri amici tuoi. Ti mando la lettera del Paleotto: ma non ti venga pensiero di ristamparle, se non le riveggo io. M. Fulvio Orsino vorria stampar Virgilio* con Servio e Probo corretti, e con le sue fatiche, e con un'indice bello. E delle sue fatiche piglierai privilegio, le quali ti manderò col primo corriero. E sarà libro da ogni letterato. Ma però non è da farne piu che 500. Di

* Tale edizione non fu eseguita da Aldo; e ciò che Plantino stampò in Anversa, nel 1567, non è il testo di Virgilio, ma la raccolta de'luoghi da esso imitati dal greco, coi passi greci, *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus, opera et studio Fulvii Vrsini*. 8°.

nuovo si ha da riveder il Breviario da persone deputate dal Papa; e Dio voglia non bisogni rifar la metà de'fogli. Si è fatta tre volte Congregatione in questa settimana da Morone, presente il M.[ro] del Sacro Palazzo, con tanti travagli, che non so dove io habbia il cervello, e non so che fine seguirà: tanti contrarij da tutte le parti veggo. Voi non vi movete, se non vi scrivo. Che voglio prima veder le cose o acconcie, o in tutto guaste.

Al mio car.[mo] figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

VII.

FIGLIUOL CAR.[mo] M. Giulio col quale ho parlato, par che si risolva di non partir di qua per molte cause, massime c'hora il padrone lo tratá assai bene. Aspettaro i libri del fratello di M. Morgantino, e li dirò il prezzo, e mi farò dar il porto. Il Statio non vego; ma come il Basa sia venuto, egli lo vedrà piu facilmente. Ho ricevuto il Dionisio Areop.[o] greco. Se poi haver le traduttioni à buon mercato, pigliale. M. Gio. Maria Giovio andò fuor di Roma, ne è ancor tornato. Come ci sia, havrà quel raggionamento d'historia. A Maria si daranno le cistelline, a donna Margarita la gazina; et io terrò il coltello. Aspettavo aviso del

Trentino. Quanto al *bene eveniat*, mi par di ricordar che l'openione mia stampata sia dipennata, e fatto il contrasegno in margine, che chiama la rimessa, la quale ho fatta, ma desiderava di communicarla col Ferrario di Milano; e credo sarò à tempo, e però non te la mando. Mi contento che si stampi la mia Epistola à Pio quarto, e quella al Tunitiano in nome del S.r Bonifacio: ma bisogna metterci inanti qualche cosa per mostrar che è fatta à nome d'un Principe. Ho trovato il luogo di Plinio, sopra il quale havevo posto l'incontro di Giovenale e di Livio, ma non di Silvio, ne di Tacito. Sopra che ti avertisco à non fidarti di Vegetio che è in tutto diverso dall'ordine militare de buon tempi, e massime da Polibio che ne parla divinamente; e dei sapere ch'il Centurione *non habebat summum in castris imperium*, ma *exequebatur imperium cos.* E dopo il Consule, il primo era il Legato; dopo il Legato il Tribuno de soldati; dopo il Tribuno il Centurione, e tra i Centurioni era il piu honorato quello dell'ordine de i Triarij, che si chiamavano primi pili; e credo haverne scritto. Quanto al Commentario delle ad Att. aspettarò la venuta del Basa, e cosi circa le mie Epistole. Intanto vorrei sapere, se Domenico si contentasse stamparne il numero di 500, al prezzo che si suol dare, cio è sette ducati la balla. Che essendo intorno à 60 foglj con le gionte e la tavola, verrebbe intorno à 70 scuti di spesa. Non li dar certezza, ma intendi

l'animo suo, se ti pare. Se anche giudichi meglio soprasedere che il Basa gionghi à Roma, o il Trentino à Venetia per scoprir paese, fa tu. M. Carlo Malatesta ti saluta; partirà fra dieci dì per Siena mal sodisfatto della corte. M. Alessandro Taddei è con Monte*, come ti scrissi per altre. Il cingiale fa la guardia alla mia camera, e mi è molto caro. Quel busto del Falconio si conserva. Circa il debitò di Nicolò, vedi quel che scrissi à tua madre quando egli partì di qua, perche le scrissi il conto intero; e dami aviso se tua madre ebbe la lettera e l'ha servita; se non, ti mandarò io il conto di qui. Non mi occorre dirti altro salvo che Gio. Maria di donna Eusebia si è partito per non voler un lavorò honesto, havendo fatto mille errori nelle signature; numeri; et altro, come è suo costume. E nel partir non mi ha detto una parola: anzi ha lasciato Ercole à mad.ª Paola con uno scudo al mese, e le spese: et al mio Proto, che glielo havea dimandato da parte mia, con miglior partito, havea detto, che voleva menarlo à Venetia seco. Non parlo di altre sue malignità, e dell'odio scoperto contra la famiglia del q.(*quondam*) Nicolò Girolamo, la quale ho raccolta perche ne havea bisogno, e perche me ne servo piu che de lavoranti ch'io habbia: e lui all'incontro ha fatto le sette per far poco lavoro: e l'haveria ottenuta, se non era

* Il Cardinal del Monte che poscia fu Giulio III.

Jacometto e Menego suo fratello, il quale ho levato dal torcolo, e posto alle casse per necessità; vedendo che Gio. Maria non solo esso mi lasciava, ma non voleva lasciarmi Ercole, per privarmi di due compositori in un tempo: et un altro mi havea corrotto, il quale stava per partire, se io non rimediava. Vedi che tradimento è stato questo. Ma sia pur certo di non mettervi piu piede in stamparia. Di à tua madre, che non gli presti un quatrino: e tu, se ti dice cosa alcuna, digli che di tutto sei informato, e che parli di altro. M. Oratio già tre mesi volea mandarlo via con Ercole, perche si era collegato con M.° Francesco, e menavano le cose à suo modo: et io di M.° Francesco contentai che si mandasse via: di Gio. Maria non volsi, e feci tanto con molte parole che M. Oratio lo lasciò, però con disegno di non tenerlo lungamente. Ma lo haverei ad ogni modo difeso, se non mi dava questa occasione, oltra le altre, di non voler far quatro formette di antighetto*, e cavar il rosso: e Jacometto ne fa cinque e mezzo, e ne farà sei quando mi tornerà bene. Son certo che farà ogni mal officio con quei stampatori, perche non vengano in qua: et all'arrivo di questa doverà esser giunto à Venetia. Non ha voluto aspettar Giulio Bolani, che ha da venir à Venetia, per cosa, che

* *Antighetto* era probabilmente il nome che davano a qualche sorta di piccolo carattere.

saperai. Si farà hoggi Congregatione: se cosa seguirà d'importanza, te ne darò aviso. Saluta tua madre, e sta sano. Di Roma à 19 Settembre 1567.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Poscritta. Ti mando una lettera del nostro Proto M.° Bartolomeo, indirizzata à Francesco Maruco: il qual venendo à parlarti, e che voglia venir à Roma con un battitore, di à tua madre, che gli dia quattro scudi d'oro, poi il viaggio suo e del battitore: e quando volesse di piu esser commodato di qualche cosa, non guardi à dargli due o tre scudi di piu. Che M.° Bartolomeo mi ha detto tanto bene di lui, che desidero di haverlo. M.° Giovanni col suo compagno non mi riesce fin hora, come credeva. Forse miglioreranno, come ha fatto Galeazzo e Battista da tre mesi in qua.

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

A San Paterniano, à la stampa, in casa Tron.

VENETIA.

VIII.

Figliuol car.[mo] Per ispedir la scommunica di mad.[a] Genon...* bisogna haver la terra, dove suo padre mori, e la diocesi, cioè sotto che vescovado è; e subito te la mando. Del Tadei già due volte ti ho scritto che sta con Monte. Ho dispiacer e maraviglia delle mie lettere smarrite: e vedesi, che con tutta la nostra innocenza, però non ci mancano nimici. Aspetto i libri del Comandini: li quali, non so se il Pinelli mi dona o me li manda per dar ad altri, come già fece l'opera del Maranta; perche non voglio pagar vettura per altri. Giulio Bolani è partito per Venetia per fornirsi di ciò che gli bisogna à lavorar due torcoli nel Breviario di 8.° à spesa del Populo, poiche non potiamo supplir al bisogno. Credo che sarà la ventura di Giulio; perche si servirà di due figliuoli, di sua moglie, e di se stesso. Nell'ultima Congregatione i S.[ri] Deputati mi dissero, che quando tu volessi porre in Roma una stampa, ti mantenebbono due torcoli nel Breviario da ristampar à riga per riga, et un torcolo di humanità, in una casa separata da questa. Ho risposto, che il guadagno è inferiore al travaglio, et alla fatica: pure, che te ne

* Manca il fine della parola, essendo tagliato il foglio.

scriverei. Il guadagno, al conto che ho fatto, saria 200 Δ l'anno, e tanto piu, quanto si sapesse cercar gli avantaggi. Questo poco mi moveria: ma perche alla fine della mia condotta, se non prima, voglio ritirarmi a viver à modo mio, allhora, se tu fossi assuefatto già à servir questi S.[ri], potrebbono rimetterti in luogo mio, se non con tanta provisione, almeno in buona parte. E Roma, che è terra da giovani, per le molte mutationi, e non da vecchi, potrebbe esser tua stanza per qualche anno. A Venetia tu sai, che non si da provisione: e nella stampa, o con compagnia, o senza, credo che oltra le spese della casa, poco avanzerai. E di tuo zio, si come io son chiarito da molti anni in qua, e però mi disposi à venire à Roma, poi che da lui non pòteva haver un aiuto al mondo: cosi tu ancora in parte dei esserne chiaro, e se tu fossi al bisogno, te ne chiariresti molto piu. Si che bisogna che tu pensi à ciò che può avvenire, et occuparti in qualche cosa utile. So, che il stampar qui è cosa fastidiosissima. Ma è maggior fastidio, l'haver bisogno di altri; e questa causa mi fa tolerar cose infinite, che volontieri lasserei. Volendo tu il partito, dammi aviso; e lassa far à me del resto. Non volendolo, per non entrar nel travaglio della stampa; dimmi l'animo tuo, che, quanto à me, non te ne essorto, ne dissuado: dovendo esser tutta impresa tua, cosi dell'utile, come della fatica. Aspetto il Basa: e del Trentino, come

sia tornato, dammi aviso, che ha concluso. Perche à miei pensieri m'importa sapere, se ha da star in Venetia o no. Anche Plantino di Anversa cerca partito: e noi habbiamo scritto, se vuol venire, che se gli farà buona conditione: e se qualche altro buon stampatore, povero, volesse lavorar qui Breviarij, e Messali, è Diurni, se gli darà da fare per qualche anno. Perche non possiam supplir noi al gran bisogno che si vede. E potrebbe esser, che alla fine di questa condotta, si avanzasse contra la opinione nostra, tanto che mi comprassi un'honorato officio: si che, non volendo tu entrar in questa cura, vedi, se qualche huomo sofficiente, e da bene, come era M.° Girolamo, volesse venire: che se gli darà da lavorar a quanti torcoli vorrà, se ben fossero dodici: e cosi si è determinato. Del Tressa, mi dispiace: e però è buon viver con le sue fatiche. Sta sano, e saluta tua madre. Di Roma à 27 settembre, 1567.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

IX.

Figliuol car.[mo] Aspetto la risposta del Trentino: perche, se egli viene à Roma, vorrei per manco tuo fastidio accompagnarti con lui. Trattanto, non venendo tua madre questo verno, mi piaceria, che si stampasse il mio Commento ad Att. e le mie Epistole latine in questo modo, un foglio del Commento al dì, una forma delle Epistole, una delle Eleganze: la qual è necessaria per non far gran numero del Commento, ne anche delle Epistole. E sarà in compagnia del Basa: al quale ho detto, che, se tu vuoi cura della correttione, ti sia dato il premio: e se ne contenta. E certamente non credo, che tante mie rimesse nel Commento fossero bene intese da altri che da te. Quanto al stampatore, lascione la eletta al Basa; poiche veggo che il Nicolini, e Percazzini si portano bene: et i Guerri mi hanno trattato di modo, che non voglio piu haver à far con essi loro. Non so, come si habbino preso sicurtà, dopo rinunciato l'accordo, che meco haveano, stampar con l'ancora le Epistole ad Att. e scorrette al solito. E pur, essendo tu e tua madre in Venetia, dovevano haver qualche rispetto. I conti ancora non vengono; et il Basa dice, che gli aspetta. Del già nostro sbardellato è un pezzo che intesi. E sarà presto scommunicato dal

Papa: il quale ha scritto un breve al Re di Polonia, commandandogli, che lo cacci del suo regno. Vedesi quanta è la imprudenza de'giovani, et il trascorso della libidine, che costui, ch'era il primo appresso l'Imperatore, e senza dubio saria stato Cardinale, innamorato in una donna ha lasciato il Vescovato, e la Corte; e si è maritato, essendo *in sacris*, perdendo l'honore e l'anima. M. Nicola degli Angeli, qui presente, ti si raccomanda, e dice, che, se vuoi fargli stampare il suo quarto di Virgilio, in ottava rima, te lo manderà. Quanto al nostro Jacoboni, malvolontieri parte di Roma: e facendolo, vorrebbe tal salario, che contrapesasse alla perdita di questa città. L'Arigoni è uscito della religione. Il Casario è piu accarezzato, onde credo, che rimarrà. Ancora non son giunte le mie scritture. Attendi alla sanità, e studia qualche cosa. Io ho ricevuto da M. Fulvio molte inscrittioni antiche, delle quali crede, che non habbi la maggior parte. Le farò copiare. Il Plantino di Anversa cerca partito: e con lui si tratta per conto nostro, e con altri ancora: ma vorrei il Trentino, piu che tutti. Di Roma, à 18 di Ottobre, 1567.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

A San Paterniano alla stampa.

Venetia.

X.

Figliuol car.mo Nelle mie lettere passate io ti scrissi, che desiderava tu attendessi alla correttione del mio Commento delle ad Att. e delle mie Epistole latine, il volume delle quali ho dato da portarti à M. Nicasio Cassetano, il qual è partito questa mattina. Fatto questo, se tua madre venirà in qua, tu l'accompagnerai: e dapoi si piglierà quel partito, che piu giovevole alla vita tua parerà. E quando ella, per qualche accidente, non venisse, medesimamente troverò modo, che tu non stia otioso, o in quelle parti, o in queste. Quanto all'andar in studio, hora non mi truovo il modo da mantenerti, per essermi falliti molti pensieri: ma se pur sarà questo il tuo pensiero, condotta che sia tua madre à Roma, potrai esseguirlo: e sarà meglio, che tu vada in qualche città piu vicina à me, per ogni rispetto. Ma, se ti parerà di entrar nelle fatiche della stampa, oltra che mi levarai fatica, non ti mancherà da questi S.ri honesto trattenimento. Il Trentino mi significa che volontieri stamperia à Venetia per questi S.ri Ma non se ne contentano, e gliene scrivo. Io vorrei, che gli dessero partito à Roma, e che esso venisse: sperando, che con tempo tutte le fatiche, e tutto l'utile, rimanessero sopra voi due. Se questa

sorte di vita, alla quale attendo già tanti anni per mantenimento della casa, non fosse di tuo gusto; o la tua complessione non potesse reggere à tanto travaglio; ti contentarò dello studio legale, quando la spesa sia tale, che io possa sostenerla. Intanto miglior cosa non mi sovviene, che stampar gli oltrascritti libri à spese del Basa, il qual ci dona due scudi per balla: che saranno à un torcolo circa quindici scudi il mese: li quali, fin che starai con tua madre in Venetia, spenderai in servitio della casa con quel buon governo che saperai usare, e che al nostro stato si conviene. M. Pirro, ò perche, vedendo le mie fatiche, dubita, che io cada sotto il peso, o perche sia ammonito da altri, ogni dì mi ricorda, che ti chiami à Roma: e forse va à buon fine. Vederò che risolverà il Trentino. Sta sano. Di Roma à 24 di Ottobre, 1567.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Un gran Sig.[r] spagnuolo, che alcuna volta mi visita, e studia le ad Att. col mio commento, mi ha mostrato in esso commento una traspositione di alquante righe, che sono à c. 51, versu 16, e vanno à c. 46, versu 18. Le parole sono queste, *Audi autem filius* infino à Pio* lib. 37, le quali vanno rimesse à c. 46, v. 18 dopo Vo...*Nel primo delle ad Att. del 1567 mi mostra infiniti errori.

* Le due parole seg. con * non si capiscono bene.

Il Statio ti ricorda e prega dell'ultimo foglio, dove sono le correttioni.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XI.

FIGLIUOL CAR.mo Del Commento ho consigliato io che ne faccino soli 500 perche ci sia presto causa di ristamparlo: e cosi potrò forse con maggior otio ricorreggerlo. Quanto poi al nostro interesse, non patiamo: perche a ogni via quel torcolo va pieno con la giunta del Catechismo: e così non vi mancheranno li quindici ducati il mese, fin che starete in Venetia, che sarà commodo trattenimento. Finiti questi miei libri, si piglierà partito circa i casi tuoi. Trattanto se il Trentino viene à Roma, vederò che ne nascerà; perche mi bisogna pensar à molte cose insieme. Non veggo il Statio: gli dirò quel che mi scrivi: benche da lui poco speri. Al mag.co M. Lorenzo Massa* dirai, che la mia condotta dura ancora cinque anni e mezzo: al qual tempo se sarò vivo, penso di ridurmi à riposare in quella felice patria: e se alhora potrò servire questi Cl.mi S.ri lo farò piu

* Massa, celebre medico di quel tempo, il quale ha scritto un trattato *de morbo gallico.*

che volontieri. Darò quelle cartelle al fratello di M. Organtino.* Ti mando una lettera dell'Ammirato di Napoli: per la quale vederai, come bisogna coreggere alcuni errori nelle lettere dedicate al Marchese di Vico, per sodisfar a'due fratelli, il S.r Bernardino Rota, et il S.r Alfonso, chiamati messere, e non Sig.re Sta sano. Di Roma, à gli 8 di Novembre, 1567.

Tuo padre, Paolo Man.o

Ho ricevuto il Dionisio tradotto.

L'Euripide, et il Brussonio darò al fratello di M. Organtino. Non mi ricordo il prezzo.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Alla stampa à San Paterniano.

Venetia.

* Ho piu volte, senz'alcun equivoco, letto nel manoscritto, ed in consequenza stampato, *M. Morgantino.* Qui due volte nell'istessa pagina è chiaramente scritto *M. Organtino.*

XII.

Figliuol car.mo Ti rimando li due fogli di quel da Palermo, con la epistola attribuita à me, la quale non può esser piu inetta di quello che è in ogni parte: e voglio ad ogni modo intendere, chi è stato cosi temerario, che habbi cercato di dishonorar me, per desiderio di honorar se stesso. Non so che voglia dire à c. 10 dove pare ch'io habbia stampato una sua oratione *de eloquentiæ dignitate*. Non so, se Domenico Guerra per sorte l'havesse stampata lui con l'ancora, à instanza di Lorenzo, suo cognato, che sta in Palermo. Tu non mi scrivi come camini inanti la stampa del mio Commento, e se se ne fa un mezzo foglio al dì, o un foglio intero, come io ordinai qui col Basa. Altramente anderia la cosa troppo a lungo. Mi piace, che tu habbi havuto il volume delle mie epistole stampate. Le scritte ho rivedute tutte, et aggiontovi le fatte dopo la tua partita. Ho anche commentata la vita di Attico, e con mia satisfattione. Il commento *ad Quintum fratrem* si è trovato, et attendo à rivederlo. Ci sono piu aggiunte che io non credeva. Tutte le cose sopradette ti manderò, come habbia messo fidato: e tu attendi alla correttione del Commento con ogni

diligenza. Scorrilo inanzi tutto, quanto alle giunte scritte, per assicurarti, che non manchi cosa alcuna. Ti mandai due epistole, scrittemi dal Lombardini. Del Plantino ogni cosa è in contrario. Egli è in Anversa, e si apparecchia à stampar il Breviario con licenza nostra, offerendoci buon partito: et il Cardinale Granvela negotia e promette per lui quanto bisogna. A me scrive una lettera honorata, e lunga. Il Trentino non mi scrive; faccia mo lui. A me basta haverlo posto qui in molta stima; del resto io non so intender chi non parla. A Turino non speri, perche l'Ambasciator del Duca negotia con noi, che vogliamo adoperar le carte di Savoia. Questo solo dico, che se di qua da Natale non si lascia intendere, potrebbe passar la occasione: e chi non potrà uscir per la porta, uscirà per la finestra. Hieri M. Pirro mi disse: Vorrei che il Trentino venisse per discarico vostro; che mal volontieri vi veggo in tante fatiche. Il garzone di Domenico Guerra non è qui: e se comparisse, sta sicuro, che o lo rimanderò à Venetia, o lo caccierò di Roma. Giulio si maraviglia, come sia venuto in cosi mal concetto. Del Castelli, o quanto mi duole: e quando intesi che volea tener Accademia in Padoa, tenni per certo che non riusciria. Indi è nata la melancolia, e da poi la frenesia. Il Basa si scordò di scriver al Damiano: hora mi ha promesso fermamente di scrivergli, che vi dia quindici ducati di moneta; e du-

rante la stampa, credo, che correranno ogni mese: che cosi siamo d'accordo. Non mancar della parte che tocca à te, che è la correttione. Questi danari, come scrissi già, spenderete per casa, con quel buon governo, che è troppo necessario al nostro stato. M. Achille Statio mi ha mandato una poliza, pregandomi à scriverti, che vorrebbe infino à 25 de suoi Tibulli. M. Fulvio Orsino gli ha cavato un bellissimo Cesare, nel quale truova correttioni importanti, e tutto ne offerisce. Ha havuto anche il Sallustio antico. Al Pachiugetto Giulio dice non restar piu che due mocenighi, e soldi otto. Il friso non mandar, se non viene persona fidata. Parlerò al fratello del libraro, di quanto mi scrivi. Ma à questi tempi, il riscuoter danari, non è cosa facile. Tuttavia gli parlerò, e darotti aviso della risposta. Giulio non può mandar danari per questo corriero: ma senza fallo mi ha promesso mandar per il prossimo, et io ne farò instanza. Ancora non sono giunti i caratteri. Quanto à Avanzino, non entrar à pagar ne poco, ne assai, senza mie lettere. Giulio dice, havergli detto, che gli manderia di qua qualcheuna delle sue historie. Non so, come venga à richiedernete, e che per B. 36 cominci à far lamenti: come se fosse in pericolo di perderli. Vedendo il Trentino, gli dirai, che per questo altro corriero gli farò risponder le l. 266 per il corsivo, che non è ancor giunto. Parla con tua madre, e fatemi sapere, che modo ha-

vete di satisfar alla paga del fitto, che sarà il principio di Genaro. Dammi aviso, che si pagano hora le carte comuni la balla, dopo le rotte delle cartiere. E state sani. Di Roma, à 29 di Novembre, 1567.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

XIII.

Figliuol car.mo Finito che sia il Catechismo, vedi, ad ogni modo, che si facci un foglio del commento, et uno delle mie epistole latine: e non t'incresca corregger quattro stampe nella età che sei, e per honor della casa, il quale alla fine non è di altri che tuo. Al commento farai la tavola ne lunga, ne breve, ma toccando le cose di sostanza. Col primo otio che Dio mi doni, al qual forse mi avicino piu che tu non credi, voglio rivederlo à modo mio: e so che lo migliorarò assai. Quanto alla tavola, non perderai la fatica: attendi pur con diligenza; e ricordati, che il credito acquistato con la stampa, ci ha mantenuti, e mantiene: e che non hai altra possessione: perche à tuo zio non è da pensar punto. Si che apri gli occhi, e fatti honore: perche non ci

sarò sempre io, ne haverò sempre questa provisione.

Fa prohibir à Domenico il stampar quella epistola finta in nome mio: e dilli che ne scriva à suo cognato à Palermo. Del Gualtieri, non so altro: è giovane atto à insegnare, e di lettere assai buone. M. Giulio sta pur là: dove molte cause lo ritengono. Io gli voglio gran bene: e non mancherò di aiutarlo, come haverei fatto, se il S.r Torquato Conti non era consigliato di metter il figliuolo in mano de Giesuiti. Mi è venuto in mente, che niuno al luogo del Robortello saria piu atto del Ferrario, che è dottissimo et ingeniosissimo di anni 55. Parlane con qualcuno: che quando fosse ricercato, forse accettarebbe. Il Cardinale Vitelli ti ricorda quel che ti ha scritto. Rispondigli con bel modo, perche qui ogniun può à qualche tempo. E sta sano. Di Roma, à 20 di Decembre, 1567.

Tuo padre, PAULO MAN.°

Del Dolce, che fu poco buono, non è da curarsi: ma del dolcissimo padre Ottavio (Pantagato), che tanto ci amò, chi mi consolerà. Mori hierisera, à tre hore di notte, di doglia di fianco.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XIV.

Figliuol car.[mo] Qui è il Trentino, il quale, dopo molti ragionamenti seguiti tra lui e me, ha fatto la sua dimanda in capitoli, la quale è in mano di M. Pirro. Dimanda gran partiti: e ancora che io gli habbia fatto toccar con mano, che in otto torcoli guadagnerà cento scudi al mese; nondimeno non se ne contenta, e dimanda altre cose. Tuttavia, ogni poco che si riduca all'honesto, spererò di poter conchiudere. Raccomandami all'ecc.[te] Bernerio, il quale può veder quel che ho fatto per lui: e se fussi disoccupato, vorrei esser suo procuratore. M. Giulio piu di una volta ha risoluto e di restar, e di partire di dove era: alla fine se ne è partito, e credo anderà da Vitelli. Poco guadagno ci sarà: ma vorrebbe uscir di pedanteria. Quel librazzo del padre Ottavio è in mano di Farnese con altre scritture; ma non è cosa di momento. Il tuo ritratto si haverà. Quel del p.[re] Ottavio non si è cavato, perche nissuno se ne è curato; et io non ho potuto tolerar di vederlo morto. Fu sotterrato à canto la sagrestia; e si porrà nel muro una pietra con l'epitaphio o di frate Onofrio, che ha detto di voler farlo, o di M. Latino, che lo ha già fatto, con la mia correttione: ma non mi satisfa. M. Fulvio, havendo veduto quel che scrisse

M. Gentile Delfini *della toga*, e quel che ne ho scritto io, ha conosciuto che è fatica imperfetta, e per honor dell'auttore ha risoluto di non darla in luce. Il Casario ha promesso al Basa, che quelle scritture si haveranno. Vedendo l'ecc.te Gadaldino, dirai, che ho fatto col Cardinale Sirletti tal officio per M. Marcantonio suo figliuolo, narrando la qualità de costumi, l'ingegno, e la dottrina della lingua greca, che si è contentato accettarlo in casa; favore segnalatissimo; e che viva contentissimo di questo suo primogenito, che gli fà honore. Il detto Sirletti vorrebbe le opere di M. Tullio di nostra stampa, delle piu corrette. Ho promesso di scrivertene, acciò tu te ne informi: le ristampate da Domenego so che sono scorrettissime. Le robbe di Giulio non sono ancora giunte, ma si aspettano di hora in hora: e cosi haveremo le cose che mandate. Informati per via sicura, che seguì di quel commandamento fatto à Giulio dalli S.ri Proveditori di Commune: e se quei dell'arte hanno fatto altra dimostratione. Dammi aviso, se hai havuto quella bella antichità, che ti mandai, venuta dal Ferrario. Darai l'alligata à Francesco Maruco tiratore, o gliela farai dare. Il proto nostro M.° Bartolomeo gli scrive da parte mia che venga con un battitore, e due compositori: e potendo anche menar due altri torcolari, li meni. Venendo, fagli dare due scudi d'oro per testa, da tua madre: che subito ve li rimetterò. Ma se venisse con

un battitor solo, e che volesse di più à conto di suo salario un par di scudi, se gli diano. Venga senza strepito; che qualche maligno non cercasse d'impedirlo. Non volendo venire, lo dica schietto, acciò che si possa far altra provisione. Dimani à hore 17 è intimata la Congregatione per espedir il Trentino. Prego Dio che illumini questi S.ri à determinare il meglio. Non ho tempo di mandarti quelle antichità, cioè di cercarle: ma le manderò per il Trentino, che partirà quest'altra settimana. Saluta tua madre, e sta sano. Di Roma à 3 di Genaro (1568).

Tuo padre, Paolo Man.°

Vorrei sapere, quanti fogli è venuto il Catechismo.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

XV.

Consorte car.ma Mi rallegro, che Aldo sia tornato sano, et cosi delle nozze della sorella di Mons. Troiano; et così ve ne rallegrarete con loro da parte mia. Li vinticinque scudi andavano à M.° Nicolo per parte della spesa che fa, et gli ha fatto rispondere il Basa, à conto di certe figure, che fa in-

tagliare per questa stampa, et così di altre robbe. Quanto alla affittatione, ho inteso da Mons.r Pesaro, che M. Polo non vuol farla per piu che due anni, come è il costume della Terra, ma che gli ha promesso da gentil'huomo di non voler mai piu far mutatione, salvo se non fabricasse, perche ha animo un giorno di fare un bel palazzo; et cosi bisogna contentarsi di quello, che esso vuole, poiche la casa è sua. Ben vi dico, che si viene à crescere il fitto di trenta scudi l'anno, dandoli di piu dieci scudi a l'anno, e tenendone ducento morti. Di che però mi contento per sodisfattione vostra, et di Aldo. Che in vero la casa è assai commoda, benche sia vecchia. Mi pare, poiche sete stati tanto nel solar di sopra, che ci stiate ancora fino alla fine di Giugno, che sarà apponto la fine di sei mesi. Et credo che l'ultimo di Giugno sia il fine della affittatione con M. Polo, et poi cominciarete à pagare dieci ducati di piu à l'anno. Chiaritevi se è come vi dico: che credo sia cosi: o pure l'affitto dura infino à Natale. Il che se fusse, M. Polo haverebbe fatta la dimanda avanti Natale, e non di quaresima. Datemi aviso se volete che io vi mandi le perle di Mons.r Pesaro per M. Giulio, il quale partirà presto; e che metta li ducento scudi à frutto, con li altri della paga di San Giovanni. Maria non scrive molto volontieri, et attende à lavorare, e sta molto contenta per la buona compagnia che li fanno quelle Monache, et

massime la madre Ministra, alla quale dopo la partita vostra ho fatto tanti servitij, che non sa che far per amor mio intorno à Maria. Il Marcanta ha havuto la calamita et i libri. State sana. Di Roma, alli 8 di Maggio del 1568.

V.° marito, PAOLO MAN.°

Non è molto interessante questa lettera, ma essendo la sola alla moglie, non si è voluta trascurare. Sullo stesso foglio viene la seguente lettera ad Aldo.

XVI.

FIGLIUOL CAR.^mo Non mi piaceva che ne tardassi tanto in Asola: ma poiche hai tardato per buona causa, me ne contento. Hora attendi à finir quel benedetto mio commento con le gionte che mandai à tua madre in absenza tua. Attendi ancora à far stampare le mie epistole latine, le quali potrai accompagnare co 'l commento, intanto si piglierà al tutto qualche buon verso. Circa i libri di Vitelli, egli si muta di opinione et volontà così spesso, che vi si può far sopra poco fundamento. Tua madre mi scriste di questi libri, et io risposi, che Vitelli gli havea avuti dal Luchini, et che non gli bisognava piu se non due, de quali a lei scrissi il nome, e se non se ne ricorda, ne riparlerò col Cardinale; ma credo fusse la Cronica di Eusebio in foglio per uno,

et Carione per l'altro. Del resto non accade pensar altro, perche se dimandarà, et risponderò. Dico circa quelle annotationi che vorrebbe sopra Terentio, et l'Epistole ad Attico. Quanto a M. Giulio da Terni, dubito che potremmo perderlo o per una via o per un'altra; di tutto è da contentarsi: poiche vediamo per tante morti di amici et ultimamente per la morte inespettata di Frate Onofrio, cosi robusto, et cosi giovane, e per quella di Paolo scolare di M. Giulio, che è da pensare à miglior forma di vita. Ti mando l'Epitaffio che ho fatto al Cardinale di Carpi, al quale il Papa fa una bellissima sepoltura alla Trinità, come fece à Paolo IV. Et perchè S. S.tà vuol rivedere questo mio epitaffio, et vorrà correggerlo secondo il suo gusto, cioè guastarlo, io ti mando la copia del mio apponto come voglio che stia. Circa la pensione, io mi impaccio cosi mal volontieri in queste intrate di Chiesa, che in niuna cosa piu, perche vengono con carico di conscienza al che poco si pensa, et poi se ne rende conto à tempo che vorremmo piu tosto esser vivuti poveri. Et mi maraviglio che mio fratello havendo avuto una malatia cosi grave habbia ritenuto memoria et volontà di simil cose. In tal materia credo che tu sappi che il Concilio vieta il metter pensione, quando al possessore non avvanzi cento scudi di entrata; et però se la nota dell'entrate arriva à questo segno mandala: ma bisognarebbe che fosse autentica et appro-

vata da persone, alle quali il Datario fosse costretto à credere, come sarebbe del Vescovo, o del Vicario. Sta sano. Di Roma, agli otto di Maggio, del 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

PIVS V. PONT. MAX.

Ad beneficentiam natus, omnium laudandarum rerum cupiditate curaq. excellens, qui cum optima mente summa potestate divino munere coniuncta, quam sit praeclarum bene meritis gratiam referre, quotidianis declarat exemplis

RODVLFO PIO CARD.

Omni virtute principe viro digna perpolito, moribus ita temperatis, ut summam gravitatem summa comitate condiret, Christianae reip. ita studioso, ut ab eius dignitate, et commodo nullius unquam spe praemii, nullius periculi metu animum abduceret, anno aetatis LXIII, morte non immatura, bonorum tamen omnium tristitia, et acerbitate maxima, erepto,

AMICITIAE

MONVMENTVM

F. I.

M. D. LXVIII.

Non vi maravigliate, se non scrivo di mia mano, perche ho preso à servirmi nello scrivere un giovane costumato: e tengo due servitori, non potendo hormai piu reggere alle fatiche.

A madonna Cateruzza Manutia,
consorte car.[ma]

Venetia.

XVII.

Figliuol car.[mo] Ho ragionato con M. Metello, che fu già procuratore di Mons.[re] tuo Zeo quando era qui, et mi afferma che la riuscita della pensione è impossibile, e che hora le cose sono fatte piu difficili che non erano già. Siche non bisogna entrare in prattica che non possa havere effetto. Parlane un poco con l'eccellente Cingiaro amico nostro, et vedi se lui potesse dare qualche consiglio. È apponto amico di M. Metello, et l'adopera molto nelle occorrenze ecclesiastiche. Ho fatto dimandare à molti procuratori, et non si può haver notitia di quel M. Agostino Terentilli; siche potrebbe essere qualche sviato. Io mandai le mie lettere latine scritte dopo la tua partita, insieme con altre scritture appartenenti al commento delle *ad Atticum*, pensando che tu dovessi esser ritornato da Asola. Et mi pare ricordare che tua madre mi rispondesse, che l'haveva receute, et te le daria come fossi ritornato: parla con lei et dammi avviso. Ne ho fatto una à quel buon figliuolo che morì, della quale ti mando copia. Il Cardinale Alciato l'ha voluta, et cosi Sirletti. Penso haverne scritto un altra à M. Agostino Angioletti,

che suol mandar da Fab.no * delle inscrittioni antiche, et non ne ho ritenuto copia, ne delli Epitafi fatti à diversi. Vorrei sapere, se te n'ho mandato una scritta al S.re Federico Vivaldi à Napoli. Il Basa hebbe un fascio di scritture dal Casario già parecchi dì, et credo te l'habbi mandate; et quando non fusse, dirò che te le mandi, e che dica al Casario che ti scriva. Dirai al mio carissimo compare M. Paolo Ramusio, che l'oratione del Cardinale Amulio, per saper mio, non si stampò; ma me ne accerterò come egli sia tornato da Rieti. È stato qui M. Fulvio hieri: al quale havendo io letto la partita, che tu mi hai scritto circa la inscrittione che è in casa del Cavalieri, mi ha risposto, che non sa se in casa del Cavalieri, o pur del Cavaliero Caro che morì: et però scrivi piu chiaro. Gli ho detto che è simile à quella che hai posto nel Ortographia alla parola Jupiter.** Circa la stampa, io haveva preso quello espediente, costretto dal bisogno. Perche io non ho modo di mantener un torcolo, non che due, con la propria borsa. E se bene le opere fussero vendibili, non si tocca il danaro se non in spatio di sei, et otto mesi. Intanto bisogna haver polso da mantenersi. Se à questo tu vedi qualche via, la quale io non vegga, di poter mantenere quei due torcoli, de quali mi scrivi, dam-

* Forse Fabriano.

** Fin qui è d'altra mano. Il resto autografo.

mene aviso; che abbrazzerò il maggior utile, quando mi sia mostrato. Circa M. Giulio da Terni, non lo veggo disposto à venir in là: ne credo reggesse alle continue fatiche della stampa, essendo di natura troppo vivo, et avezzo à questa vita di Roma. Nondimeno, se volesse attendere, me ne contenterei. Ma à un torcolo, non mette conto, perche il guadagno non è piu che due Δ per balla; e non si fa piu che 80 balle l'anno: e così il guadagno saria intorno à 160 ducati l'anno; che saria anche poco per mantener la casa. A due torcoli si puo satisfar à tutto; ma la spesa non si può fare, e commodare i librari di tempo, come fa il Trentino. Perche se due, o tre pagano in un mese, gli altri non pagano in sei. Dici, che l'arte è mutata; credo che da Bologmino, et il Senese in poi, ci sia poca mutatione. Ne è da fondare la vendita di due torcoli sopra due soli. Mi piace che tu desideri ricuperar il credito perduto; ma truova modo di poter fare la spesa: che si piglierà qualche altro verso: poi che vedo, che quindici ducati al mese, senza spesa nostra, non ti piacciono. Vedi che si finisca il mio commento con le mie epistole, come fu promesso: e se non ti piacerà questo partito, non voglio che vada inanti; perche intendo che tu habbi ogni satisfattione. Io haveva animo di procurare, quando tu volessi fermarti in Venetia, che si apparentassimo con i Giunti, intendendo dal Basa, che ci è una figliuola del q. M. To-

maso con dote di cinque millia: e quando questa non riuscisse, si pensarebbe à qualche altro buon partito. E cosi haveresti modo di stabilire e la casa, e la stampa in te stesso. Ma, quando tu non volessi maritarti, che di ciò ti lascio il libero arbitrio; non bisogna viver altrove che à Roma, per farsi degli amici, che possono à qualche tempo, migliorando di fortuna, beneficar altrui. Metti adunque in bilancia da un lato la stampa e la moglie in Venetia, e dall'altro le speranze di Roma, con la cura di questa stampa, la quale se ben ha molti travagli, pur ci da da viver, e supplisce à molte cose: e tanto piu, che le fatiche mi aggravano hormai troppo, e saria tempo che mi ritirassi à piu quieta vita; il che non posso fare per cinque anni, se tu non sei qui. Ma, perche io miro piu alla tua satisfattione che al mio bisogno, non ti constringo ne al venire in qua, ne à restar in Venetia; e mi contentarò di qualunque di questi due partiti piglierai: e tu devi pensarci bene, vedendo l'età mia, e potendo creder, che l'ombra mia ti migliorerà i partiti à tutti i modi. Quanto à Maria, ci è 1200 Δ in molti à instanza sua: ma non truovo il partito à modo mio, e ci ho atteso piu che non credi. Credo che sia entrata questo mese in dicisette anni: ma quando fosse entrata in diciotto, la nepote di M. Pirro si maritò di 20, et un'altra poco fa si è maritata di 24; siche non passa il suo tempo. Ma se venisse qualche ventura, non la lascierei. Se il

Trentino va à Turino, farà piacere à gli stampatori di Venetia, e pensarà di fornire Italia e Franza: ma forse non gli riuscirà. Sta sano. Di Roma à 15 di Maggio, 1568.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

*Al mio car.*mo *figliuolo, Aldo Manutio.*

VENETIA.

XVIII.

FIGLIUOL CAR.mo Circa al Casario non posso dirti che scritture siano, perche non le vedo, et sono ligate come il Basa me l'ha date. Non mancarò di sollicitare M. Fulvio per conto di quella inscrittione. Ti ricordo à far dare espeditione al mio commento sopra le *ad Atticum* e cosi alle mie epistole latine, et mandoti una che ho truovata, all'Angelello, et un'altra fatta questa settimana. Dammi aviso se te ne ho mandata una al Fornario, che comincia, *utrumque lætor*, perche, dove tu non l'habbi, la mandarò.

Il mio commento sopra le *Famigliari*, tu sai quanto tempo è che fu finito: ma non è possibile che si stampi dove non son io; et qui non si è potuto farlo, ne si potrà questi sei mesi per l'occupatione de Breviarij, Messali, e Diurni. Che, per cominciarlo, e poi intermetterlo, come sia fatto a Venetia di quelle delle

ad Atticum, non mi piace per diversi rispetti. Quanto all'andar in studio, con tutto che mi tornasse meglio il guadagnare hora, che il spendere, non resterò però di contentarti, finite che siano le sopradette mie due opere. Intanto pensarai meglio a casi tuoi, per pigliare quello espediente che mi scrivi alla tua vita: poiche il venir qua per sgravarmi non ti sodisfa, e manco il partito di Damiano, o per dir meglio del Basa. Perche non ho che far con Damiano, il quale esseguisce quello che di qua li è scritto dal Basa. E se vorrò obbligar il Basa per dui o per tre anni, esso non se ne retirerà. Dico per assicurarci del continuare di che tu dubiti. Il dar a balla, come ti scrissi, ricerca fondamento diverso da quello che noi habbiamo: salvo se non nascesse qualche nuovo commodo per la via che ti scrissi. Circa quello Andriani quanto più mi piace, tanto meno spero, avertito dalla sperienza di simil cose. A Torresano, se ti constringeranno a parlargli di compagnia, dirai che per hora non si posso attendere. Intendi se il Faris ha ristampato il Catechismo latino, con l'Ancora, e sarebbe questa occasione di riparlarne al legato, il qual già scrisse, che il Faris havea promesso di non ristamparlo più. E sta sano. di Roma, gli 4 di Giugno, 1568.

Manca la sottoscrizione e l'indirizzo.

XIX.

Figliuol car.[mo] Già ti ho scritto, che ristampato che sia il mio comento e le mie epistole, per le quali opere, se ben ti ricordi, tu andassi a Venetia, mi contento che tu vada in studio dove vuoi: che non ti mancherò di trattenimento conveniente alle forze mie. E quando la continua fatica non ti piaccia, per questo tempo che le sopradette opere potriano durare, truovisi un correttore diligente, e consegnagli le copie ordinate, et acconcie: e così scarico di questa cura, piglia quello espediente, che tu stesso più desideri: che così farò ancor io, sgravandomi in gran parte di queste fatiche, alle quali non posso più reggere. Del Trentino, dammi aviso, se viene e con che partito. Maria sta bene. Morì M. Antonio Galese, et in suo luogo M. Angelo Paluzzo. Il Breviario si darà fuori fra pochi dì. Fati dar due ducati da Batista da Sabio, che lavora col Trentino. Glieli prestai al partir suo di qua. Attendi alla sanità. Di Roma, a 12 di Giugno, 1568.

Tuo padre, Paolo Man.[o]

Al mio car.[mo] figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

XX.

Figliuol car.^mo Per l'informatione, che ho di quel tuo amico, non è da tener sua prattica: e tu stesso a quest'hora havendo compreso, che non è persona di lettere, non doveresti conversar con lui, se non a largo: e di cio doveresti dar essempio hormai, e consiglio ad altri, non che aspettar che ti avertisca. La conversatione sicura è quella de libri, li quali si comprano per adoperarli, e non per apparenza. È necessario che tu venga a Roma, accio che tu rappresentime, tanto che io possa andar a bagni, et a ricreatione. Ma se non sei partito subito dopo le mie passate lettere, per esser qui avanti la furia del caldo, veggo che il partirti di Luglio sarà con troppo disagio: e però sara meglio differire infin a mezo Agosto, che sarà uscito il Sole di Leone. Il Papa ha voluto che fra Gabriele venga a star qui in casa per la correttione, e che gli dia due stanze: e cosi gli ho dato le tue: et a te darò la mia quando sarai qui. La mia intentione è di lasciar le fatiche, o venendo tu, o non venendo: ma se tu vieni, mi sarà più concesso: e spero ti sarà alla fine di piu utile, che non pensi: et io attenderò ad altro, o qui, o fuor di qui. Il Paluzzo è deputato sopra la stampa in luogo del Galese. Parlerò anche col Bonardi: ma di

già son satisfatto per altre vie. Quanto alla stampa, ho fatto un'accordo col Basa, per anni cinque: che, godendo la insegna, mi dia vinti scudi d'oro al mese, senza obligo tuo, ne mio, di corregger le stampe: et esso truoverà correttore assiduo, e diligente. Che bisogna tu attenda qui, se non piu, un'anno, tanto che io mi cavi di sotto, per spender meglio il tempo. Venda mo, o non venda presto, non m'importa: poi che assicuro la casa di 20 Δ il mese, a caso che qui mi mancasse il partito, o perche non piacesse la mia absenza, o perche io non volessi durarci, poi che i difetti mi crescono nell'urina, negli occhi, e nella mano. Sta sano. Di Roma a 26 di Giugno, 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

XXI.

Figliuol car.mo Le tue lettere non sono comparse se non questa sera su 'l tardi, che già ti havevo scritto, maravigliandomi di non haver tue lettere. M. Girolamo mio cugino mi scrive che si contenta haver sei libri per cento: e finalmente conclude che si contentarà di quanto piacerà a te, et a me: con obligo che nostre cugine non debbono

concedere l'insegna ad altri. Sopra che, quando tu sarai qui ragionaremo insieme. E penso che la cosa si accomodarà, perche M. Girolamo mio cugino è gentilissimo, e son certo che non si scorda dell'amorevolezza mia verso lui. Li dirai che io aspetto la tua venuta; e come sarà qui, si troverà modo che l'una parte e l'altra rimarrà sodisfatta. Quanto alla cosa di Mons.r Traiano, tu mi hai dato gran fastidio, perche certamente amo quel giovane come se mi fosse figliuolo, per le molte cortesie che hanno usate a te, et a tua madre. E se quel Vescovo vorrà perseverare nel suo malvaggio pensiero, farò qui quanto potrò a difesa di Mons.r Traiano. Al qual Vescovo non mi degno di scrivere: ma se Mons.r Traiano si contenta, li farò scrivere dal Cardinale Alessandrino, e da Farnese, e da Ferrara, e finalmente per Mons.r Traiano piglierò ogni contesa. Dammi dunque aviso dell'animo suo. Saluta M. Girolamo mio cugino, e digli che la sua cortesissima lettera mi accresce l'obligo, che egli è grande per se stesso, di contentarlo, e servirlo. Mi piace che il nostro Colle debba rimanere a finire l'Orationi di Tullio, perche veggo esser necessario, che tu sii qui a mezzo Settembre. Sta sano. Di Roma, a l'ultimo di Luglio, 1568.

Di al Trentino che le maiuscolette di due righe non sono a modo mio, perche non empiono tutto il campo. E pur gli scrissi che si servisse delle madri di Comin da Trino, come ha fatto Giulio. Esso ha

preso altra via, e mi ha fatto pagare dui scudi d'oro per il nolo, e mi ha mandato lettere che non servono.

Ti mando la lettera del Cardinale Alessandrino al Vescovo di Verona in tua raccomandatione.

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XXII.

FIGLIUOL CAR.^mo Maestro Gabriele, che è qui nelle tue stanze, e ci starà credo per tutto Ottobre, dice, che ti farà gratia di veder li tuoi libri in camera: e questa gratia non usa di farla ad altri. Gabella non credo che pagarai, benche siano sciolti, essendo per uso tuo. Lassa passar tutto questo mese, et anche otto dì di Settembre, prima che tu ti metta a camino: salvo se non piovesse una o due volte di maniera che l'aria si rinfrescasse. Se tua madre vuol venire, venga: se tu vedi che non ne abbia voglia, si resti. Che poi a primavera forse anderò io a pigliarla. All'arrivo di questa doverà esser in Venetia Giulio col Balarino: di che però non dir altro. Qui si fa gran preparamento di stampe, di cartiere, et altro: e col tempo si potria veder un'aviamento d'importanza: come certo saria, se io non havessi le mani legate, in brieve tempo. Perche la sacra Scrit-

tura uscirà di qui; e si tratta di entrar nelle leggi. Resta, che io mi risolva di metterci la humanità: la qual risolutione fin horà non ho fatto, per diverse cause. A tutti i modi tu sarai honorato col mezo della industria tua tra tante stampe che si apparecchiano. Perche, a giudicio mio, non haverai in questo esercitio nè superior, nè pari: pur che ti armi di patienza e costanza. Dirò al Luchini quel che mi scrivi di M. Carlo Olivieri, come io lo vegga. Perche non esco di casa quasi mai, se non quanto vado alla prima messa: et hora mi levo alle otto hore, per supplir a tutti i bisogni con l'aiuto della notte: e questa lettera ti scrivo alle nove hore, havendo già corretto una stampa del Breviario. Quanto poi alle mie epistole, et al commento, avisami, quando saranno a fine: e se lasci ordine al nostro Guerra di finir le orationi: o se vuoi aspettar il Basa, che sarà presto per partire, e darà esso quel ordine che gli parerà circa le orationi. Dammi aviso con le prime, se tua madre viene, o resta. Venendo, come certo saria meglio, non differisca la partita oltra mezo Settembre; se non vuol venire, si resti. Quanto a Mons.r Traiano, o quanto mi duole di questa sua rottura col Vescovo. Perche dubito la perderà: che della dispensa M. Metello mi leva la speranza, quando non ci sia il consenso del Vescovo, come l'altra volta. Venir a scoperta inimicitia col Vescovo, partorirà peggio: e bisogna rimediar a principij, e proceder

co'lenitivi. Hora non veggo che ci sia buon verso: salvo se non si piglia qualche lettera di raccomandatione da Ferrara, o Alessandrino, overo ch'io medesimo scriva al Vescovo. Di che aspetto tuo aviso. Et attendi alla sanità in questi caldi. Qui si amalano e moreno molti. Achille Maffeo morì. Di Roma, a 14 di Agosto 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

XXIII.

Figliuol car.mo Ho dato a M. Gio. Maria il primo foglio della historia dell'Atanagi: il 2.° non ho ritrovato; ma non può esser perso. Aspetto il Balsamone sopra i Canoni per Vitelli. Ho risposto a Mons.r Traiano secondo il mio consiglio. Nel titolo, et ogni cosa appartenente alle mie epistole, governati come meglio ti pare. Perche io non ho tempo da pensare. Del seguir le orationi, non bisogna che noi facciamo la spesa piu, dovendo darle al Basa: e ne parlerai con M. Damiano. Veggo che a tua madre il venir per hora è disturbo; e però resterà questo verno. E lodo che Mons.r venga in casa. Vederò della essentione, ma intendo, che, es-

sendo per uso, benche sciolti, non pagheranno. Pure me ne accerterò. Della tua venuta, l'animo mio è che tu stia qui: ma non ti assicuro già, che non debbano nascer de gli accidenti, onde l'huomo alle volte muta pensiero: ma con tutto ciò, a chi è giovane, meglio è esser qui, che altrove, per infiniti rispetti: non che a te, che sei stimato et amato: e però non bisogna metter in dubio la venuta. Col Vescovo di Verona si è fatto quel che tu e tuo Zio desideravate; con tutto che a me non piacesse: perche il beneficio non è qui tanto in decima, che sia capace di pensione: e quel che è peggio, il Datario ne è informato; e già mi ha negato, con dire, che si maraviglia del Vescovo, che n'abbia posto la pensione. Alessandrino ha havuta la lettera, e non ho potuto andar a parlargli per le occupationi: e perche l'andar in volta è pericoloso: e ci sono infiniti amalati, e molti ne moreno. Giulio Giacoboni ti saluta: è tornato da Terni, dove andò per veder sua madre che sta male. Attendi alla sanità. Di Roma, a 4 di Settembre 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

XXIV.

Figliuol car.^mo Il titolo farei cosi: *Pauli Manutij epistolarum libri VIII. tribus nuper additis.* Non accade dire, *extremis*, perche si sa che alle epistole si aggiounge in fine. Ne fa bisogno dir, *libris*, perche s'intende. IIX in luogo di VIII è sforzato; et a questa ragione si scriveria, IIIX per VII, il che non si fa: ne credo che si possa abbreviar piu che uno, come IX, IV, e simili. Delle mie Epistole non so se piu se ne truovino appresso altri; che appresso me non penso ce ne siano. Quanto alla tua venuta, lassa passar questo influsso di malatie pericolose. Quel sigillo si è smarrito: le altre cose non si perderanno. Farai i conti con Damiano di ogni cosa, eccetto il volume 1° delle Orationi, se però esso non te ne ricerca. Ma se esso vuole al presente, dalli conto della spesa: et oltra ciò deve dar due ducati per balla da l. 6. s. 4. Con la qual spesa riscossa vorria che si pagasse M. Vincenzo Riccio, mio compare, il quale credo debba haver parecchi scudi. Attendi a star sano. Di Roma a gli xi di Settembre 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.

XXV.

Figliuol car.^{mo} Essendo finite le mie Epistole, mandamene un volume subito per il corriero, facendo prima mercato con lui, acciò non mi faccia pagar a ragion di lettere: che voglio farlo legare, e mandarlo a donar a Napoli al S.^{r} Federico Vivaldi, al quale è una mia epistola (L. VIII, Ep. 18), che credo haverai stampata: et esso mi fornisce di cotognate. Quanto alla tua venuta, soprassedi fin che passa questa mortalità, per la quale è nato qualche sospetto di peste. Intanto attendi a fornir il 2.° vol. delle Orationi: et avertisci, che siano bene ascoltate in piombo: acciò non avenga come alle opere del Caro. Il Sigonio mi scrive, che ti ha fatto havere le Antichità di Mariangelo Accursio, con patto che tu le stampi presto: di che non mi hai scritto. E manco che si ristampino le opere del Sigonio in foglio, che mi è stato carissimo; e pare che dica, che tu ne haverai cura. Di al Trentino, che ti faccia dar quelli 20 giulij da Batista da Sabio: che si porta da asino, a trovar inventioni per non dargli. Et io quasi presago glieli feci dar per mano di M.° Bartolomeo Proto: et esso ancora gli prestò, e cosi altri stampatori. Se mena in lungo, fallo citar. Non so, se il Lombardini ti dia gli tre scudi al mese. Vorrei sapere, chi è Podestà a Bergamo per trovar via da

far stringer Gio. Jacomo già nostro garzone alla stampa. Dirò al Giacoboni et al Giovio, che scrivendoti diano le lettere a nuovi corrieri, a quali ancora io darò quelle che ti scrivo: e tu fa il medesimo. Sta sano. di Roma, a 18 di Settembre, 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.
San Paterniano, alla Stampa.
Venetia.

XXVI.

Figliuol car.^mo Quando sia l'animo tuo di andar in studio, è meglio andar a Perugia che altrove, trovandomi in Roma, e dovendo starci qualche tempo, se non nasce qualche strano accidente: che Dio nol voglia. Alla stampa provederò in qualche modo, si ch'io rimanga scarico di fatica e pensiero: e già le cose sono in assai buon termine. Credo che il Basa sarà presto in Venetia, ma non ne far motto. Per lui ti darò quella risolutione che aspetti. Intanto attendi alle Orationi. E sta sano. Di Roma a 10 di Ottobre, 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.
Alla Stampa, a San Paterniano.
Venetia.

XXVII.

Figliuol car.mo Mi contentai di Perugia per esser vicina a Roma: ne mi scontento di Padoa, per esser vicina a tua madre, massime questo verno. Fa che si finisca il secondo vol. delle Orationi: e da poi si attenda alla Rettorica, con buona cura di correttione. Il Basa piglierà tutto. Ogni guadagno è buono; e credo che verrà presto a Venetia. Et il Guerra sarà saldato di ogni cosa e farà anche la Rettorica. Il Basa darà la risolutione a M. Girolamo Torresani. Il Cingiale è salvo, e piace a molti. Al Panciruolo non scrivo, perche non ho tempo. Ma perche no in casa di M. Pace, *si modo ipse velit!* Farai i conti con M. Damiano di quanto si è fatto, includendo, se ti pare, li due vol. dell'Orationi: se nò, si computeranno col terzo. Sta sano. Di Roma a 16 di Ottobre, 1568.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

San Paterniano, alla Stampa.

Venetia.

XXVIII.

Figliuol car.mo È prudenza a non contendere con chi piu può: e cosi devi far tu con l'Ottobono. A me deve esser caro, che dove vo io, vada la stampa: se però è vero che fin hora non è, per difetto di altri, ma forse sarà. Circa gli studi tuoi, mi piace che tu ci attenda, e che non ti occupi piu in stampe: ma vorrei che si finissero ad ogni modo le Orationi, e la Rettorica, con la correttione di chi a te pare; perche non è da perder quell'utile. Trattanto qui non si dorme: e potrebbe esser che se ne vedesse frutto. Le Orationi ho assegnate al Basa, come ti ho scritto già piu di una volta: esso alla venuta sua pagherà la spesa con l'util nostro fino a un quattrino. Piglierà anche la Rettorica, e quel che si farà in Venetia infino a primavera: al qual tempo tua madre verrà in qua, se qualche nuovo accidente non mi sconsigliasse. Rivolgi pur ogni tuo pensiero al studio legale: nel quale ti bisogna o riuscir eccellentemente, o non vi entrare. Del resto lascia la cura a me: che con l'aiuto di Dio manterrò la casa fin che vivo. Farai li conti con M. Damiano, eccetto delle Orationi, delle quali il Basa farà il conto lui: e delle mie Epistole, bisogna ch'io n'habbia dieci vol. da donar. Sta sano. A di 23 di Ottobre 1568, in Roma.

Non scrivo a tua madre: alla qual dirai che quei tre fagottini non son giunti.

Al mio car.^{mo} figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XXIX.

FIGLIUOL CAR.[mo] I librari hanno tra loro i suoi rispetti e disegni particolari; e però, havendo io fatto un accordo generale col Basa, mal volontieri si conduce a farne parte ad altri librari. Nondimeno mi ha detto che si intenda che quantità ne vuol il Gatta. Al quale non mancarebbe di darne pigliando i suoi libri a baratto; e con questa mira ha preso tutte le Orationi, e piglierà la Rettorica. Fra tanto, poi che tu vai a Padoa per attendere alle leggi, si maturarà qualche mio pensiero d'importanza. I danari dati da M. Damiano a tua madre, sono stati pagati quì da me al Basa, eccetto quindici scudi che già le diede a conto della stampa, e questi gli menarai buoni. Il medesimo mi ha promesso di scriver il Basa a M. Damiano. Io credeva pure che una volta si fosse dato fine a quel mio comento, e tu mi scrivi che gli mancano ancor sei fogli: de'quai non so che sperare poiche tu parti per Padoa. Si sono havuti quei tre fagottini di M. Vincenzo (Riccio) mio compare, con certe lime, che ha havuto un orefice suo compare.

Altri fagotti non credo vogli dir tua madre. Il Basa aspetta quella copia che tu scrivi voler mandargli. Hier matina morì il Poggiano; et così Roma va perdendo i suoi ornamenti, essendo mancati in poco tempo quattro rarissimi huomini, il Caro, il Padre Ottavio, Frate Onofrio, il Poggiano. Pocho è mancato che non è morto anco Sirletti.

Ho dato ordine al Basa, che ti facci pagare, per mantenimento del tuo studio, otto ducati il mese da M. Damiano. Avertisci a pratticar con pochi, e buoni, come il Pinello, e simili, che vivono e vestono modestamente; e ricordati, che ogni tua attione sarà osservata più che di ogni altro. Studia moderatamente, per poter durare: e lascia in tutto le cose humane, massime per un par di anni. E sta sano. Di Roma, a 6 di Novembre, 1568.

Tuo padre, PAOLO MANUTIO.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio,

Il VENETIA è cancellato, e sotto, d'altro mano :

A San Prosdocimo in casa del S.r Mario Rutilio, Vicentino, Letore in Canonico. PADOA *subito.*

XXX.

FIGLIUOL CAR.MO Tua madre mi scrive la morte di mio fratello, della quale ho sentito infinito dispiacere: e questo per diversi rispetti. A noi metteva conto, che vivesse almeno tre, o quattro anni an-

cora. Ma poi che così a Dio è piaciuto, mi acqueto al meglio che posso. Tua madre mi scrive, che mi ha lasciato herede: di che non ho mai dubitato: e e che non se gli è trovato piu che sessanta scudi, e dieci doppioni. Cosa incredibile, a chi considera il suo stretto vivere, la buona entrata, e qualche traffico che ha fatto. E però apri gli occhi, e vedi di scoprir il vero, e ritrovar quel che sta nascosto. So che haverai trovato le entrate di questo anno tutte, e forse i grani del passato: perche soleva salvarli, aspettando che valessero sempre piu. Che Dio gliel perdoni. Queste entrate vendile tutte, e così li mobeli di casa; e manda, o piu tosto porta a tua madre il danaro: che ne ha bisogno per pagare il fitto a Natale. Non tardar troppo in Asola, salvo se tu non vedi che ci sia il bisogno per interesse nostro. Consigliati di tutto con M. Giulio (Catone), mio nipote, e con li Gavardi, nostri fedeli amici. Fa stima dell'eccellente M. Pompeo de Datis, e dell'eccellente medico Boccalino: che, occorrendo, possono giovarti e col consiglio e con l'auttorità. E perche a questo maggio, piacendo a Dio, dissegno di venire in quelle bande, per starei qualche dì, e goder un poco di quiete, sarà necessario tralasciare gli studi tuoi legali, e venir in qua con tua madre, per non lasciar questo negotio, che va pigliando buon verso: et alla fine delli quattro anni, e mezzo, non può essere, che non ci sia un due millia scudi in nostra

parte. E se tu non vieni, non posso partire. Anzi, per confirmarci piu in questo possesso, voglio che ci sia tua madre, e fermiate qui la casa, per beneficio tuo: che Venetia non è per te. E chi ha virtù e patienza, con un poco di robba, la quale haverai, non deve lasciar Roma per terra del mondo. Si che sta di buona voglia; che Dio ti aiuterà: e non correrai una travagliata e misera vita, come ho fatto io. Dammi aviso di ciò che haverai trovato della facultà del q. mio fratello: e partendo, raccomanda le possessioni alli Gavardi, infin che io venga: che poi darò ordine a tutto, secondo che mi parerà piu à proposito nostro. La stanza di Asola non mi piace punto, e l'aria non è buona: ma vorrei elegger qualche luogo ameno, non molto lontano, di aria perfetta, per servire all'anima et a gli studi, e poter alcuna volta, senza sconcio, visitar le possessioni. Ne però questa elettione voglio che sia per sempre, ma per qualche tempo: che, dove voi sarete, alla fine bisogna che ci sia ancor io. Ti scrissi la morte del Poggiano, e di Vitelli, e Castiglione. Saluta M. Giulio, e li Gavardi: e governati come si conviene a chi ha da tener viva la riputatione di casa nostra. Maria sta bene, e ti saluta. Di Roma, a 29 di Novembre, 1568.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

ASOLA.

XXXI.

Figliuol car.[mo] Essendo mancato M. Manutio, mio fratello, l'animo mio è di venir in quelle bande a primavera, parte per ricrearmi dopo tante fatiche, parte per far ridurre in buon termine quelle possessioni, assai mal governate dal q. mio fratello, per quanto mi ha detto Gioammaria del P. Ottavio. E però, partendo tu di Asola, il che farai quanto piu presto ti parerà di poter fare senza pregiudicio delle cose nostre, raccomanda alli Gavardi le possessioni. Mettiti in ordine di venir con tua madre a Roma, alla fine di Marzo; e fa che M. Giulio mio nepote, venga teco e con lei; che miglior compagnia non si può trovare. Vendi tutte le entrate, e mobili: perchè, non piacendo a me ne la stanza, ne l'aria di Asola, me ne starò altrove. Non però molto lontano, per poter visitar alle volte quelle possessioni senza discommodo. Ti scrissi ieri per via di Venetia; hora ti scrivo per via di Bressa, indirizzando la lettera al magnifico M. Vincenzo Stella, al quale scrivo, che ti raccomandi al magnifico Podestà. Mandami l'inventario di ciò che si è trovato, e del numero dei campi: che mi pare incredibile non ne habbia comperato; havendo lasciato solamente 63 Δ e dieci doppioni, come intendo. Non mancar di mandar danari a tua madre, per pagare il fitto a

Natale. E sia piu diligente dell'usato, nel scrivermi per via di Bressa e di Venetia, benche voglio sperare che tu debba, spedito di ogni cosa, far le feste con tua madre. Saluta M. Giulio, e li Gavardi, et attendi alla sanità et al risparmio. Di Roma, a 28 di Novembre, 1568.

Tuo Padre, Paolo Manutio.

Al mio car.[mo] *figliuolo, Aldo Manutio.*

Asola.

In mano propria.

XXXII.

Figliuol car.[mo] Io voglio sempre contentarti nelle cose ragionevoli, quando bene sia con qualche mio disconcio: ancora che da te io non habbia havuto ne quell'aiuto nelle fatiche, che si conveniva, ne quella obedienza che deve un figliuolo a un padre, per non dire, a tal padre. E questo dico per le gran spese che hai fatte dopo quel tempo che venisti a Roma, massime in comprar tanti libri, senza haver rispetto alla nostra troppo tenue facultà, et a tua sorella, e a te stesso che, senza me, Dio sa come rimarreste. Al passato non è rimedio; ma non ho voluto lasciar di dirti quello che posso e debbo: poi che tu, trasportato da impeto fanciullesco, mi scrivi quello che non deveresti. Quanto al non par-

tirmi di Roma, io non ho mai pensato di partirmi, se tu prima non ci venisti per trattener questo negotio. Ma se tu hai disposto di non venirci, tolerarò questa croce, come potrò: e Dio voglia, che possa infino al termine della condotta. E forse era meglio per la casa, che io assicurassi la vita col riposo, e col dolce trattenimento de gli studi, e tu mantenessi questa impresa, con utile manifesto, e con satisfattione di alcuni Cardinali che non vorrebbono piu vedermi in queste fatiche. Nondimeno, poi che tu non hai voluto contentar me, io voglio contentar te per non guastar i tuoi dissegni a'quali, prego Dio, che segua prospero fine. Della vendita, quando sia reinvestito il danaro in Roma, acconsentirò al voler tuo. Sopra che è da pensare et operare in modo, che le cose si faccino con quell'avantaggio che maggior si possa. Ma credo che il vender a pezzo a pezzo non sia bene, perche non si verrebbe mai a fine: e la vendita generale non riuscirà: perchè, come ancora tu scrivi, è tanta carestia del danaro, che non sarà persona che faccia uno sborso così grande. Basta che, quanto al vendere, non sarò differente dal voler tuo, pur che subito qui si ricompri, come meglio a me parerà. Ti mando la procura che desideri. Del cattivo governo di mio fratello, e poco valore, non è hora che io ne intenda, o pigli saggio. La inscrittione farai così, con quel piu, o meno, che a te parerà. *Manutio Manutio, Aldi F. ea pruden-*

*tia, ijs moribus ornato, ut paternæ laudis hereditatem egregie tueretur, Aldus Manutius fratris filius, cum lacrymis. P. Vix. ann. LXIII.** Che tanto è vivuto, perchè nacque del 1506 di Maggio. Attendi a star sano, e saluta i nostri Gavardi. Di Roma, a 15 di Gennaio, 1569.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

ASOLA.

In mano propria.

XXXIII.

FIGLIUOL CAR.mo Per il corriero passato ti mandai la procura con piena libertà. Vendendo, ti avertisco che gli ori vagliono piu a Asola, che a Venetia. E però se tu li pigli alla valuta di Asola, se ne perderà assai in Venetia. Di tutto consigliati con gli eccellentissimi Datis, e Boccalini. E vendendosi, non si tenga morto il danaro, ma subito voglio che qui si compri o Monti, o altro, secondo che meglio mi parerà: e così in poco tempo si comoderà la casa, e tu haverai lo intento tuo. Il magnifico M. Domenico Veniero mi dimanda con istanza gli

* Dall' Iscrizione stampata in foglio volante vedesi che morì li 12 Novembre 1568 PR. ID. NOV. Visse 62 anni e sei mesi.

originali di due lettere, una dell'Amaltheo, l'altra del Peranda, dove era nominato il Badoero. Gli ho risposto, che non gli ho, ne me ne ricordo; e che a te ne scriverò, se per aventura te ne ricordassi, o forse gli havesti conservati. Qui le cose vanno pur migliorando, con speranza di utile; ma fatica non manca. Attendi alla sanità, e non andar la notte fuor di casa ne a banchetti, ne a feste: che so sarai invitato. Saluta M. Gio. Battista Gavardo, rallegrandoti con lui delle sue nozze. Di Roma, a 22 Genaio, 1569.

(Manca la sottoscrizione, quantunque la lettera sia interamente autografa.)

Al mio car.[mo] *figliuolo, Aldo Manutio.*

ASOLA.

In mano propria.

XXXIV.

FIGLIUOL CAR.[MO] In cinque mesi ho havuto tue lettere una volta, e quelle scritte col bisogno della procura: che altramente son certo non mi haveresti scritto. Non so se tu ti pensi, che Asola habbi da esser la stanza tua, in luogo di Roma, o di Venetia, o di Padoa. Che se così fosse, quella heredità saria la tua ruina. A che fine haver comperato trenta casse di libri, per starne lontano tanti mesi, avvilupato

tra le prattiche di Asola, che furno la ruina di miei fratelli nella gioventù loro, e saranno la tua, se ci starai lungamente; che bisogna bene, che un giovane sia savio, a non lasciarsi corrompere da quelle prattiche, aliene da ogni virtù. Mio fratello, avvertito dalla esperienza, non volle mai impacciarsi in quel consiglio, origine e seminario di tutte le inimicitie di quella terra: e tu subito ci sei entrato, e con che frutto, già lo veggo: poi che ti bisogna esser contrario o a gli amici, o a parenti. Il qual rischio un savio havrebbe antiveduto, o almeno da poi si sarebbe ritirato. Ritorna col nome di Dio a tuoi studi; e non ti perder in una entrata di cento, ne ducento scudi. Io ti ho contentato di non venirci, e di farti la procura per la vendita: ma veggo, che a poco a poco ti vai scordando, non dico di me, che l'ho conosciuto in altro, ma di te stesso, e della gloria tua, la quale son costretto a ricordarti. Oltra che in luogo di cavar utile di quelle possessioni, dubito di sentirne danno, quanto tu ci stia. Perchè ti faranno entrar nelle garre, levar la spada, menar compagni a casa, et altri frutti di Asola. E per segno, tua madre mi scrive, che tu gli hai mandato un messo a posta, e dimandatogli 40 Δ per cosa d'importanza, senza scrivergli che cosa è. Che Dio voglia non sia cosa tale, quale temo che sia. E veggo, che all'ultima, per levarti davanti la occasione di quelle terre, sarò sforzato a lasciar Roma, e venir a far la vendita

io medesimo. E, e se non era per toccar la paga di Pasqua, non haverei tardato piu. Ma, se prima ch'io venga, tu facessi vendita di qualche parte, che di tutto, troppo so io, esser impossibile in una volta, ti avertisco che voglio rinvestire i danari in cosa non vacabile, infino a una certa somma: del resto farò il voler tuo. E sta sano, e fa ogni cosa per uscir di quel fango: che la tua vita ha da esser nelle città nobili, in studi honorati, e fatiche utili. Mandami una copia del testamento di mio fratello senza indugio alcuno: che voglio satisfarmi, con vederlo tutto io stesso: e tu dovevi farlo, senza, che io te lo scrivessi. Di Roma, a 2 di Aprile, 1569.

Tuo padre, Paolo Man.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Asola.

In mano propria.

XXXV.

Figliuol car.mo Ho caro che tu ti governi bene, per ben tuo, e della fabrica fatta non mi dispiace. Quanto al pagar i debiti di mio fratello, non accade a discommodar me, che quel poco, che ho, mi costa sudori, e lo voglio per mantenimento della mia vecchiezza. Vendi delle terre, e fa come puoi.

Overo, chi dee havere, aspetti fino a i recolti. Al qual tempo, piacendo a Dio, credo di esser in Venetia, perche qui peggioro della vista, e della man destra, e delle gambe; e se così seguo, fra un anno sarò spedito. Tu mi rimetti di tempo in tempo, per condur i tuoi dissegni; e Dio te ne dia gratia: è tempo, che ancor io dissegni et insieme colorisca, perche sento, che là vita mi manca. E se non mi cavo presto di qui, forse vorrò partire, e non potrò, e tu vorrai aiutarmi, e non sarai a tempo. Non dico, che tu non vada a li ricolti, e che tu non pigli per moglie quella vedova, che reputo sia una burla, come ancora fu quella, che fu fatta a mio fratello, appunto da la madre di questa, et io gliel predissi; ma dico bene, che tu habbi patienza, se metterò fine a queste fatiche, per riposar questi anni, o mesi, che mi avanzano. All'utile chè si aspetta di questo negotio, che credo ci sarà, tocca a te a pensarci; se vorrai. Alle amicitie, che ho fatte e mantenute, attenderai con honor et util tuo; e la età, col nome della casa, ti aiutarà. Le terre da Carpi, con quelle di Asola, son contento che si vendano, e la maggior parte s'investa dove vuoi, e come vuoi. Che io viverò con quello cavarò con la stampa di Venetia, alla quale stando vicino in qualche luogo di buon'aria, darò piu aiuto, che stando a Roma. Non so, se tu facesti stampare il comento *ad Q. fr.* perche il Basa non ne sa niente. Se non è stampato, fallo far subito;

che credo si farà in pochi dì. E non penso si possa far senza la tua presenza, per le rimesse. Ma se si può, raccomandalo al correttore, e non ne pigliar altra briga. E, quanto alla stampa di Venetia, se alcuno te ne parla, come gli Olivieri, o Torresani, dì che scrivano a me. Benche già gli ho quasi risoluti. E sia certo, che co'parenti non ci sarà mai guadagno, et in secreto poco ben ci vogliono, per costume antico. Il Jacoboni ti saluta, e non ha ancor partito; perche questa stagione non è qui punto favorevole alle cose di humanità. Saluta il Rasario, e M. Andrea Silvio, occorrendoti a vederli, e sta sano. Di Roma, alli 16 di aprile, 1569.

Tuo padre, Paolo Man.°

Dammi aviso, dove è il Tullio *de Officiis*, corretto dal Magnulo che voglio commentarlo, come prima sia ritirato dalle brighe.

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

Venetia.

XXXVI.

Figliuol car.mo Scrivo a tua madre, che mi maraviglio, che gli Olivieri e Torresani habbino scorso tanti anni con mio fratello per conto del fitto di quella casa, e con meco non vogliano scorrer

un anno per accommodarmi con quel rispetto che hanno havuto a mio fratello. La risolution è questa che per hora non posso discommodarmi di questa summa, la qual ho piu caro haver in mano che dieci campi di terra. Perche vedo le cose di qua ogni mese; hora per un accidente, hor per un altro, in evidente pericol di ruina. E non voglio per ogni caso restar senza danari in mano. Oltra che a tutti i modi mi è necessario venir a Venetia per starvi almen sei mesi; volendo stampar il mio commento a spese mie, al quale potrebbe andar da quattrocento cinquanta scudi. Hieri hebbi il privilegio dell'Imperatore per anni dieci, spedito *gratis*, e per inanti haveva havuto quel del Re di Francia. Hora procuro quel di Spagna e di Fiandra. Ho scritto a tua madre che mandate in qua quelle due massare, indrizzandole a Pesaro a un amico di M. Damiano e del Basa. Che qui o per me, o per te, sarà bisogno piu presto di due che di una: ma prima che venga, fa le cose chiare con lei per rispetto del lasso (legato) di mio fratello; e son certo che meco staranno meglio che non facevan per inanti. Il figliuolo non mandar in qua; ma vedi d'accommodarlo in Venetia; perche non stanno bene a canto alle madri. Mi piace che si vendano le terre da Carpi, per spender il danaro in quel che occorre; e ricordati che quel affittuale è debitor di dodici scudi d'oro fin da Settembre passato. Ti ricordo ancora che, quando pagarai a M. Giulio Catone li do-

dici scudi che gli lassa mio fratello nel testamento, ti facci far buoni quelli che mi deve. Ho veduto tutto il testamento. Il Jacobonio ha havuta la tua lettera. Non ho veduto il fratello di Antonio Maria, al qual farò l'imbasciata per Domenico. Ho trovato i fogli di S. Girolamo, ma non voglio mandarli per il corriere. Manderolli con i guanti dell'Oliviere con buona occasione. Attendi alla sanità, e dammi avviso, se l'Horatio ultimo del Lambino è venuto in Venetia. E così un'opera di Emilio, o Cornelio Nepote, fatta stampare dal Lambino in Francia; che bramo di vederla per esser cosa di scrittor antico; e credo sia la vita d'homini illustri. Di Roma, alli XXIII di Aprile, 1569.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.[mo] *figliuolo Aldo Manutio.*

VENETIA.

Poscritta. Dell'andar a Asola per questi quattro mesi mi contento: ma crederei, che fusse meglio far una procura a Gio. Battista Gavardo, e donargli 25 Δ che havesse cura de i ricolti. Che ad ogni modo nell'andar e tornar spenderai piu. Oltra la perdita del tempo tua e mia se sto qui questa estate: e dormirà il commento. Il Basa verrà presto in la, e non si dorme.

XXXVII.

Figliuol car.[mo] Mi è doluta oltramodo la morte di p.[re] Battista, et farò qui pregar Iddio per l'anima sua da persone devote; et quanto al beneficio, ne parlarò col Grandonio caldamente, il quale son certo che farà per amor mio quanto potrà. Quell'altro negotio del Cartaro, per quanto fin hora ho inteso, è non solamente difficile, ma impossibile, essendo consumato il matrimonio con certa scienza dell'errore. Tuttavia gli darò ogni favore. Scrivi due parole a Chiozza a M. Valerio Cila barbiero, dicendoli da mia parte che alli dì passati gli ho scritto, che andasse a Venetia a trovar M. Giamaria Gionti per darli i contrasegni di Paolo suo cognato *, schiavo, fratello di donna Margherita nostra. Perche il detto M. Giamaria per sua cortesia e per amor mio provederà alla liberatione del detto Paolo; così scrivi al Cila, dal quale non ho havuto risposta della lettera. Ti scrissi per l'ultima mia che mi contento che mandi in qua quelle due donne, se però sono, come credo, costumate et devote. Si può indirizzarle a Pesaro a M. Gio. Antonio de'Franceschi, libraro, con una lettera di M. Damiano, accio che pigli cura di tro-

* Cognato, non di G. M. Giunti, ma del barbiero Cila.

vargli un mulo con le ceste, e far mercato infino a Roma. E come siano partite, vientene ancor tu per un'altra via, non volendo venir per acqua. Perche mi bisogna lassar le fatiche per qualche mese; e non è da abbandonar questo negotio. Del Tullio *de Officiis* scorrerò così come ancora di altri libri, et mie scritture, le quali stariano bene in mano mia; e credo siano tutte nelle tue casse, le quali non ho voluto aprire, e sono sicurissime. L'annotationi sopra il *Nobilis* portaraila in qua, et alla tua venuta mi consignarai tutto quello che mi bisognarà per studio mio. Dì a tua madre che farò scriver dal Basa a M. Damiano per accomodar il nostro Guerra di quello che è honesto. E dirai a M. Damiano che facci dare al Sigonio un Livio degli ultimi, come il Basa m'ha detto havergli scritto a'dì passati; e non manchi in modo alcuno. Perche il Sigonio mi ha scritto di voler subbito ricorreggerlo, e voler accrescere le scolie. Non ti scordare di metter quelle gionte al suo luogo, e di piu hora che ristampansi le *ad Atticum*, fa aggiongere nel greco che si dichiara alla fine, questa parola, ἀμφιλαφίαν: *quod utraque manu capitur*. Dirai al nostro Trentino che farò l'officio con Vincenzo agente di suo genero, e che aspetto quelle due lettere fornite. Mons.[r] Sacrato mi scrive che quell'affittuale da Carpi prega di esser aspettato fin alla raccolta prossima. Se ti viene occasione di vender quelle terre, vendile. E quanto

alle terre di Asola, fa una procura a M. Gio. Battista Gavardo, o al fratello, con potestà di sostituire un altro per raccogliere l'entrate di quest'anno. E presummi che un terzo debba andarne male, che così torna meglio che andarci tu, considerata la spesa dell'andar e tornar, oltra il discommodo, e quel che importa piu, la perdita del tempo, non solamente tua, ma ancor mia. Perche bisogna una volta mandar fuora questo commento, e far dell'altre così, ch'io farò con quell'otio ch'io spero dover havere. E qui a te forsi avvanzarà piu tempo da studiare che tu non credi: ma di Asola non accade far pensiero; e la vendita ho piu voglia di farla che tu non hai; e del rinvestir del danaro n'harai quella sodisfattione che desideri. A tua madre dirai che l'accordo ch'io feci col Basa non è solo de libri passati, ma ancora de'futuri; e delle cose che sono in libertà mia volontieri sempre li contentarò. Ma si può con destrezza menarli in longo senza farsi intendere, e meglio. Sta sano. Di Roma, l'ultimo d'Aprile, 1569.

Tuo padre, Paolo Man.°

(Fin qui d'altra mano: il resto autografo).

Quel giovane ha scritto di sua mano, et è un buon giovane. Io peggioro tanto, che non posso pur fare la sottoscrittione. Ma perche son uscito con l'aiuto di Dio di maggior mali, ho buon animo di uscir anche di questo, massime con vita riposata. Il

Jacoboni non accade pigliar avanti la tua venuta, perche ho un altro servitor ancora. Oltra che Isepo ha preso un buon correttore: siche non penso tu debba haver la quinta parte del fastidio che ho havuto io. E volendo attender alle leggi, potrai farlo, e trattener il negotio.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

In mano propria.

XXXVIII.

FIGLIUOL CAR.mo L'aviso di Chioggia è venuto tardi per via vostra; perche lunedì arrivò per la posta del Papa. Un frate dell'ordine di S. Salvator in Lauro, figliuolo della balia di Mons.r Pesaro nostro, havendo amicitia del Cardinal d'Urbino, al qual già dedicò un'opera sua, ne ha scritto qui subito, et il Cardinal d'Urbino ne parlò al Papa, e menò seco Alessandrino, nipote di S. S.tà; e dopoi a instanza di Mons.r Pesaro, e di altre lettere di Venetia, hanno messo l'imbasciatore a far il medesimo officio. Il Papa ha risposto che vuol esser informato per altre vie della vita del predetto frate, e così della dottrina. Il Cardinal d'Urbino ha detto che della dottrina fa fede lui; e della vita S. S.tà s'informi per qual via gli piace. Oltre ciò S. S.tà è stata ricerca per altri frati dell'ordine suo, et non ha dato cattiva

risposta. Io ne ho parlato col Cardinal Caraffa, il quale, havendo inteso che Alessandrino era stato preoccupato, mi ha detto non volersene impacciare. Et afferma che il Vescovato sarà di qualche frate, per la stagione che corre. Amulio non è qui. Sirletti non è buono e con altri non converso, e con questi anco pochissimo, come, penso, haverti scritto per inanti. Son stato a parlare a Mons.r Pesaro, perche io haveva già inteso le prattiche dove era intravenuto lui; et esso si è scusato, con dire, che non l'ha saputo prima, e che bisognava esser piu vigilante in simili occorrenze. Et questo è quanto a questa parte. A M. Giulio (Catone), mio nipote prestai già tre scudi al partir di qua, se ben mi ricordo. Già molti anni quando era a Padoa gli ne prestai sei d'oro, li quali non mi ha mai restituiti, ne io gli li ho mai raddomandati, e di tutto mi rimetto a voi. Salutarai M. Giulio Ballini da parte mia, dicendoli mi perdoni se per hora non gli rispondo, per esser troppo occupato. Quel giovane ha un bello ingegno: ma perche non puo tollerar la fatica, ne haver patienza, come bisogna, e sta sul far castelli in aria, dubito che riuscirà a cattivo fine; e senza leggere le sue lettere, immagino quello che mi deve scrivere. Il tuo ritratto è in mano di tua sorella. Il Breviario di foglio non si stampa in Venetia, ma qui da noi, con le ultime copie corrette. E questo si donarà a suor Cassandra, se vorrà aspettar tanto; se non,

pigli un di quei di quarto da i Gionti. Salutarai il Falconio, il quale vorrei veder fermato in un luogo per non comprobar con gli effetti il nome suo. Il Jacoboni ti rispose. Partiti per lui non compariscono: tutta via crederei di poter mandarlo in Francia con un prelato che non fa altro che correr le poste in servigio della Chiesa: ma non so, se debba consigliarvelo. Qui la stampa nostra passa assai bene quanto a me; perche non ho fatica ponto grave, havendo Isepo la cura sopra di se con un buon correttore. Si che non mi accade piu stampe, se non quando mi par a me. Ci è ben un gran contrario che il Papa ha levato il Messale dal Popolo e da me, e datolo a un suo ligator de'libri con ampia potestà di stamparlo, e contrattar con chi vuole, in Italia e fuori. Questa novità, fatta contra i privilegij dati al Popolo et a me, ha alterato tanto il Popolo che è stato per rinunciar la stampa, et ancor resta in forsi, e ci sono mille romori. Perche il ligator predetto ha fatto venir da Venetia Giovanni dalla Serena, e fatto compagnia con lui e con un altro, e preso una casa in Borgo per assicurarsi da sede vacante. E con loro sono per la correttione et governo il prete Ballarino. Quanto a me, mi contento di quanto piace a S. S.tà, et a tutti i successi m'acquetarò volontieri, perche non ho ne desiderio di molta robba, sapendo viver col poco, ne sete di honori, ne volontà di viver piu qui che altrove. Solamente desidero di

haver quiete e passar questo rimanente di vita in gratia d'Iddio. Le tue robbe sono tanto sicure, che non che i ladri, ma io medesimo non posso toccarle, con tutto che mi sia nata occasione di servirmi di parecchi libri. Ti avvertisco che quel Pellegrino Bonardi * può esser astretto da noi di tutte le robbe che si trova havere del *quondam* mio fratello, per virtù della dote di mia cognata, la quale era anterior di ragione a tutti i creditori; et io con pagar la dote entrai nelle ragioni di lei. Ancorache faccino quanto vogliono, non arrivaranno dove pensano: dico, quando io bene restassi qui; e non restando, tanto meno. Perche non manco di trattar la conservatione dell'honor antico, prima delle stampe di Venetia. Il Basa non può far che non venga presto, et io lo sprono. A lui darò l'occhiali, i fogli di S. Girolamo, e i guanti dell'Olivieri. Veggo che pensate di andare a Asola, sarà con spesa e disagio; e menando tua madre, bisogneria haver insieme qualche persona discreta che ti fusse o compagno o servitore. Ti scrissi se vendesse quelle terre di Carpi per satisfar a quei debiti, de quali mi hai scritto, e così vi valerete delle entrate, perche non voglio restar senza danari: me, se dopo che sete in Venetia haveste osservato i miei ricordi, hora non saria bisogno di dar molestia a me, e di haver fastidio voi.

* Pellegrino Bonardo era Stampatore a Bologna, dove Antonio Manuzio si era stabilito, e dove morì.

Perche la spesa fatta in cose non necessarie, servirebbe hora alle necessarie. Sta sano. Di Roma, alli 7 di Maggio, M.D.LXIX.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

XXXIX.

FIGLIUOL CAR.mo Delle due cose bisognava far una, o venir a Roma subito, con far la procura allj Gavardi, overo, andando hora a Asola, è da starci l'estate. Perche volendo andarci per tornar subito in qua, non mi piace. Perche veniresti a Roma nel mese di Luglio; che è cosa mortale per l'ordinario: e peggio si dubita questo anno, per le grandi pioggie, che sono state. Fatti adunque i ricolti, io ti scriverò, quando doverai venire e lassa a Asola quelle due donne, acciò che, venendo io in la, possa servirmene, overo farne qualche buon pensiero. E perche l'età tua va crescendo, risolviti hormai di viver in un luogo, e di maritarti, o clericare per la via di Roma: e di studiar in legge, o qui, o altrove. Ma loderei qui, in casa tua, col trattener in un tempo istesso le amicitie. Della stampa, credo non haverai alcuna briga, perche camino a un fine, di esserne uscito fra pochi dì; con qualche utile però, per non

star sempre a esser tassato da'maggiori, e minori, co'quali dubitarei di haver un giorno a perder la patienza. E benche so che Morone, o M. Pirro non vorranno che io me ne levi, alla fine bisognerà che si acquetino al voler mio. Perche ho molte cagioni che mi astringono a ridurmi a quieta vita: e quello che fin hora ho patito, l'ho fatto per te, e Maria, e tua madre. A te ha proveduto Dio: Maria non vuol intender parola di matrimonio: a tua madre, et a me, reputo che sia provisto, o debba esser presto. Resta adunque, che io pensi solo a viver senza fatica, e pensieri; che sarà per aventura rimedio di allungar la vita. Questa è la forma de miei pensieri: l'effetto da Dio dipende, e pregolo a porgermi aiuto, in servitio suo. Seguendo la vendita generale di tutta quella facultà, (che alla particolare non acconsento) si comprerà qui per la maggior parte in tua satisfattione, cioè in officij, volendo esser prete; non volendo, in cose vacabili. Questo non restarò dirti, che, volendo applicarti al servitio di Dio, ti bisogna confermar la professione con la vita, e con gli studij, massimamente sotto questo Papa, che ogni dì piu va corrigendo gli abusi, e la vita del Clero dissoluta. Pensa bene, e risolviti. Perche il bene, e male, sarà tuo, e non mio, considerata l'età ch'io ho, et il poco viver di casa nostra. Che mio padre morì negli anni 63; e M. Manutio parimente, perche nacque del sei. In Asola governati bene in ogni parte,

e sopra tutto nella sanità. Perche l'aria non è buona, a me fu sempre contraria; e non ci starei un mese per gran cosa. Il Jacoboni ti aspetta; e credo, per contentar suo fratello, studiarà in legge. I tuoi libri stanno sicurissimi. Il Papa vorrebbe dar il Vescovato di Chioggia all'Arcivescovo di Naxo. E non mi son ingannato a credere, che sarà di un frate. Orsino è al suo Arcivescovato. Alessandrino, et Urbino, e l'Ambasciator di Venetia fanno instanza per quel frate di Mons.r Pesaro, e sono stati primi nell'aviso; onde non ci veggo speranza. Perche, non ottenendo Alessandrino, l'havrà l'Arcivescovo di Naxo, al quale N. S.re inclina. Se tua madre viene in Asola, mena un servitore, o compagno. E vivi col timor di Dio. Di Roma, a 21 di Maggio, 1569.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

XL.

FIGLIUOL CAR.MO Già i miei fratelli hebbero simil capriccio di mutar l'Ancora, e fecero diverse frascherie, et alla Giustitia vecchia la diedero in nota con alcune diversità da l'ordinaria. Ma tutto fu niente, rispetto alle mie fatiche, correttioni, annota-

tioni, privilegij, che impetrai. Hora non conosca* persona, che possa levar la reputatione a quella insegna, che sarà accompagnata dal mio nome, o dal tuo. E questo è il piu honorato contrasegno, che se gli possa aggiongere. Altramente, se gli diminuisce la dignità; e si mostra paura della concorrenza. E però la mutatione non mi piace. E mi maraviglio che in cosa tale tu dica di haver risoluto; come se io fusse in India, o che la risolutione dipendesse da altri che da me. Perche la lontananza non ha da privarmi di quella potestà, che voglio havere fin quando mi parerà. Risposi a M. Andrea Torresani per l'altro corriero. La cosa del Salatino non passa a modo mio. Sta sano. Di Roma, a 28 di Maggio, 1569.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

XLI.

FIGLIUOL CAR.mo Si è abbatuto in un medesimo tempo che i tre maggiori amici ch'io habbia mi scrivono de'negotij loro importantissimi, cioè Mons.r de'Patti, M. Antonio ......** et Mons.r mio cognato,

* Così nell' autografo, ma dovrebbe stare *conosco*.

** La carta essendo corrosa, non si può leggere il nome.

il quale piu di ogni altro mi è a core: e nell'istesso tempo mi trovo haver l'animo travagliato per i disturbi della stampa, che nascono da Campidoglio, et da Palazzo contra i Deputati, e M. Oratio, e me. Di che si vedrà il fine per tutto questo mese, et te ne darò ragguaglio. Il Moreto rivede le sue scolie in Terentio, et io fo rincontrar la copia del Faerno ristampata a Fiorenza, e giudicherò poi le varietà: e sarà il piu corretto, dico quanto alla copia, che sia uscito fin hora della nostra stampa. Intendo per lettere di M. Damiano che si stampa l'Oratio, e tu mi dimandi correttioni, le quali non so come possano esser a tempo. Perche se hora se ne parla al Moreto, il quale già piu d'un mese promesse di voler in un subito il Terentio, *more Gallico*, e non ne ha poi fatto altro, vi è pericolo che non faccia ne l'un, ne l'altro: essendo, come sai, poco amico di fatica.... Sollecitare l'ispeditione del Terentio. Poi parlerò di Oratio, e di Catullo. Non mi scorderò di quel che mi scrivi del Arcivescovo di Nasso; ma son quasi certo che M. Mercurio non sta con lui. Il S.r Paolo da Castro mi ha detto che pensa di mandar a Padoa suo figliuolo fra poco tempo, e che mandandolo, non è per accettar quel luogo, ma per tenerlo per se. È facil cosa che venga esso medesimo con la moglie per starci qualche mese. Risposi alli dì passati a una lettera de'Torresani. Per questo corriere non ho sue lettere. La compagnia non posso piu fare

ne con essi, ne con altri, per la conventione fatta col Basa, della qual vedrai buon frutto, e maggiore, se piacerà a Dio ch'io venga. Non vorrei che tu ti fossi occupato nella correttione di Oratio, hora che il tempo viene di andar a Asola, prima che il caldo sia maggiore. Quanto a quel legista vecchio, povero divenuto ricco ch'egli era, è quasi una descrittione di un alchimista; nondimeno perche ormai non sei piu fanciullo, e credo assai al testimonio del Morandi, mi contento che lo pigli; benche in Asola non credo che riuscirà lo studiar molto per diversi rispetti. Quanto all'insegna ti ho scritto che non voglio mutatione. Perche, venendo io in la non ho timor di concorrenza: e non venendo, il tempo ci consigliarà, et io vederò che mutatione è questa. Ne mi par che tu ti debba consigliar con gl'amici di Venetia, et non scriverne a me, che non son pur in Egitto, prima che tu determini. All'ultima partita che mi scrivi, non posso dar risposta per hora. Solamente dirò questo che le cose di qua hanno.... commodo..... per la form..... che mi par haver fatto. Benche mi convenga aspettare la riuscita della stampa, o in un modo o in un'altro: essendo nata invidia grande come prima si è scoperto il guadagno, il quale a quest'hora può esser due milà scudi in mia parte: ma per cavarlo è da aspettar tanto, che dubito mi risolverò à lasciarlo per uscir di tanti fastidi. Dì a M. Damiano, che di gratia m'incam-

mini presto quelle due lettere che m'ha fatte gittare il Trentino. E sta sano. Di Roma, alli iiij di Giugno, M.D.LXIX.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Non so perche tu non habbi stampato il Calendario nelle mie Epistole, ne il discorso del Primipilo nel Commento delle *ad. Atticum*: con altre mutationi che hai fatte senza mio ordine.

Dì a tua madre che non le scrivo per questo corriere.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

TREVISO.

Raccomandata a M. Giacometo Marascalco.

XLII.

FIGLIUOL CAR.mo Mi contento della imagine di mio padre aggiunta all'Ancora; ma non accade metterci altre parole, che queste: *Imago Aldi Manutii Pij*: avertendo che sotto l'Ancora ci sia, *Apud Aldum Manutium, Paulli F. Aldi N.* così scritto, accio che da tutti s'intenda. Il Mureto è così infingardo, che, se da a tempo le scolie sopra Terentio rivedute, me ne contento. All'Horatio, non puo esser

a tempo. Al Catullo credo che non mancherà, almeno per dir alcuna cosa contra Achille. I Monti sono calati di prezzo, e non è hora tempo da venderli. Hebbi l'anello, e ne scrissi. Mi è doluta la morte del Giunta, per molte cause. Non vorrei tu havessi mancato di condolerti col figliuolo, et honorar le essequie. Perche da quella casa si possono aspettar beneficij piu che da altra, in materia di stampa. Ho fatto un trattato *de ludis romanis;* haverei voluto le mie osservationi *de ludis.* Perche hora mi son sgravato della correttione, e fo qualche cosa, ma con fatica, perche mi mancano de libri necessarij, e le mie scritture. Ho veduto il Calendario stampato con l'Ortografia. Se il Salatino non può haver la fede dall'Ordinario, della sufficienza del Capellano non si può far cosa buona: e Mons.r Rondonio malvolontieri piglia a grattar questa rogna contra il Patriarca di Aquileia, il qual si vede che è interessato contra la mente del Concilio. Questa sera manderò le bolle a Mons.r nostro, col conto di tutta la spesa. Ma, se non manda a M. Metello qualche cosa per segno di cortesia, dopo tante sue fatiche, un'altra volta non so come ci servirà. Mando a M. Damiano per via del Basa le sei comedie di Terentio, corrette dal Faerno, e stampate a Fiorenza. L'ortografia non mi piace, e ti mando una nota di ciò che mi piace, la qual farai osservar dal correttore. Manderò poi il principio con la vita di Donato,

et una nuova epistola del Mureto. Stá sano. Di Roma, à gli XI di Giugno, 1569.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.[mo] *figliuolo, Aldo Manutio.*

VENETIA.

XLIII.

FIGLIUOL CAR.[mo] Non accade mettersi in fuga per rispetto de'Torresani, perchè quando ottenessero che non si potesse commodar l'Ancora a chi a noi parrà per util nostro; che non credo l'otterranno, io mi risolverei a farli in tutto a mie spese, e venderli a chi mi parrà, et a qual prezzo che mi tornarà meglio. So ben che chi guardasse alle sue ciancie non si stamperia, e si faria compagnia con essi loro, al che mirano; et io ho diversi pensieri. E poiche ti veggo mutato di opinione circa il ritratto di Aldo, lassa star l'insegna come stava prima, e voglio veder quello che seguirà. Questa sarà una causa che affrettarà piu la mia partita di qua; perche troppo veggo esser necessaria la presenza mia, à voler mantener il posesso delle cose d'humanità in casa nostra. Qui non posso far pensiero di fermarmi per tante cause, quante s'io volessi scrivere, non basterebbe tutto il foglio. Basta che per quiete, e

sodisfattion mia mi risolvo ogni dì piu a partirmi di Roma. Perchè ne il Papa mostra di esser molto favorevole a questa stampa, e quei di Campidoglio o sia ignoranza, o sia malignità, hanno preso a dir male de'Deputati, di M. Horatio Fosco, e di me. E ci son stati de gran romori e ne consegli publici, e ne'secreti, dicendo che tutti siamo d'accordo a rubbar il Popolo. A me nessuna cosa piu rincresce che la perdita de'miei studi, massime in questa età, della quale si come crederei di far meglio che per il passato, così mi bisogna pensare che non è piu da perder tempo. Il negotio della stampa per tutto il presente mese sarà in termine, che non ci sarà di guadagno manco di sei mila scudi. Potrei dir piu, ma non voglio far calculo de'debitori che forsi non si riscuoteranno, ne di masseritie della stampa, onde non si può cavar denaro, se non per via dell'adoperarle: ma dico che de'danari sicuri e vivi, et exigibili in poco tempo saranno sei mila scudi, cioè tre mila in parte nostra. Questa utilità con quella che si può sperare non ci può venir in mano senza la presenza o mia o tua. La mia è durata assai, e Dio sa con qual travaglio e di mente e di corpo: ma tutto ho tollerato per voi. Hora che Dio ci ha mandata questa heredità, e che qui si vede la mala sodisfattione de'superiori, non intendo di voler far questo torto a me istesso, con perdere la quiete, la complessione, e i studi. Il che non metto anco conto

a voi. Tocca dunque a te a pensar al negotio di qua, al quale non si può attender senza gran patienza, gran diligenza, e gran destrezza; e con tutto ciò non è poca felicità il riuscire tra tanti cervelli, e padroni. Farai dunque quello che ti parerà, si come veggo che hai fatto fin hora, che io non te ne dico ne si, ne no. Dico ben questo solo che per rispetto di tua sorella sarà necessario che tu venga. E quanto alla utilità sopra detta, io ne la sprezzo in modo che sia per buttarla via volontariamente; ne la stimo tanto, che voglia per questa causa rimanermi in questa vita laboriosa e servile. E se dall'assenza mia nascerà difficultà, come credo, sopra questo, non tanto mi dorrà il danno, quanto mi consolerà e rallegrerà la nuova sorte di vitá, alla quale è hormai tempo ch'io mi riduca.

Il loco di Sallustio non può star altrimente che, *Cunctos*, perche, *Custos*, non ha senso se non assurdo. Aggiuntovi poi il testimonio di Nonio, e l'auttorità del testo antico, non è da dubitarne. Quanto al Primipilo, bisognarà ch'io lo accresca, perche vi ho trovato da poi, anzi sarà da comporre un trattato di tal materia; perche so di haverci osservato assai. Attendete alla causa per la quale sete andati a Asola; perche v'importa piu star a Venetia e far qualche cosa di piu riputatione, che non viver tra simil genti. Veggo che i vini anderanno fino a mezzo Settembre e forsi piu in la, onde non credo

che tu possi venir a Roma, inanti la partita mia. Il che saria stato a proposito, se si fa fondameno sopra le cose di qua. Sarei d'opinione che si vendessero le ricolte senza indugio; poiche le biade vagliono, e così i vini, senza condurne a Venetia, come pensa tua madre. Perche non è ne reputatione ne utile. Se io vi scrivessi che voi teneste conto di tutte le ricolte, e me ne mandaste una nota, so che sarei così ben servito, come son stato per il passato; però non ve ne scrivo altro. Tocca a voi il governar le cose, et ogni dì piu lo conoscerete. E quanto a me, so quello che ho da fare da qui inanti. Se ci sono debiti fatti da mio fratello, paghinsi con le entrate, come ti ho scritto. Perche il pensiero ch'io ho di retirarmi, et il tenore di quel testamento che mi fa pensare a molte cose, sarà causa che io anderò piu retirato da qui inante, per proveder a chi tuo zio non ha proveduto. Quanto a quelle due massare, non si manchi a quanto ha ordinato mio fratello.

Il Jacoboni ti saluta, e non è ancor partito; perche sdegna la pedanteria, et i grandi non si curano molto de'letterati, massime di lingua latina bella; le leggi, e la teologia sono in conto. Sta sano. Di Roma, a di 9 di Luglio, M.D.LXIX.

Tuo padre, Paolo Manutio.

XLIV.

Figliuol car.[mo] Per un'altra mia ti ho scritto, che, dovendo io partire di qua per voler viver a me stesso, poi che ti ho condotto all'età, che puoi governar e te et altri, et hai la sicurezza di quelle terre, cosa che non ho havuto io; saria bene che tu venissi a Roma, acciò che non si perda il frutto delle mie fatiche di tanti anni. Venendo, si manteperà il negotio, tanto più, che si sperarà il mio ritorno. E se altra causa non ti muove, deve muoverti tua sorella, la quale o mariterai qui, o condurrai a Venetia, o restarà dove è. Sarei dunque di opinione, che tu vedessi di esser qui alla fine di Settembre; acciò che io possa partire avanti il verno. L'animo mio è di non tornar piu: e però vegga tua madre, se vuol venire a condur via Maria, o lassarne la cura a te solo: e non speri ch'io venga in qua con lei.

Della stampa di Venetia voglio haver io la cura dà qui avanti: e vederò chi sarà buono da impedirmi l'uso di quella insegna, o farmi concorrenza. Se vorrai maritarti, non ti mancherà, credo, buon partito: se vorrai clericare, a te sta: questo solo ti dico, che nell'uno e l'altro modo non è da proporsi altro che una vita christiana, e ben regolata. E da me voglio che tu aspetti in ciò consiglio, e non com-

modamento. E, quanto alla moglie, non è da uscir di Venetia, per l'aiuto della stampa, che sarà perpetuo in casa nostra. Se tu havessi animo di voler prima dottorarti in un tre anni, ne lodo, ne biasimo: ma non si può andar a Padoa, e venir qua, come mi par necessario per la partita mia, e per tua sorella, e forse per coglier l'utile di questa stampa. Ma presupposto che questi S.ri lo negassero a te, che nuoce il tentarlo? et in pochi mesi vederai quel che è per riuscirne, e secondo la riuscita ti consiglierai. Attendi a star sano, e scrivimi spesso, e tieni tua madre contenta. La mia man destra, hora che è caldo, sta assai bene: ma la vista ogni dì peggiora. Di Roma, a 23 di Luglio, 1569.

Tuo padre, Paolo Man.

XLV.

Figliuol car.mo ..... Sono stati grandissimi travaglij nella stampa, per calumnie date da diversi del Popolo contra i tre Deputati. Con la qual occasione hanno attentato, e tentano di affittar la stampa, cioè la parte del Popolo. La risolutione non è fatta, et aspettasi a tutte l'hore. Io rimetto a Dio ogni cosa, e non mi ne piglio quel fastidio, che haverei fatto altre volte. Pratiche grandi si fanno,

credendo ogn'uno di arricchire. I nostri Deputati stanno saldi alle difese per conservatione de lo stato presente. È caduto bene, che non mi è sta bisogno correre in qua in la, e far delli officij che da me s'aspettavano, onde era necessario di offendere alcuna delle parti. Ecco adonque, come la providentia di Dio bene amministra le cose inferiori. Del successo se non verrà inanti la partita del Prevosto, ti scriverò per quella via che piu sicura mi parerà. E non è dubio che con la mutatione della stampa, si mutarà la forma de miei pensieri, salvo se il commandamento di superiori non mi constringesse a cose, ch'io non vorrei; basta che quanto a me non credi di dover far latini falsi. Se anche vederò che le cose a questo tratto piglieno tal verso, che sia necessario stare in questa servitù per li tre anni e duoi mesi della mia condotta, che tanto apponto mi resta, mi risolvo di viver una vita alquanto piu libera e piu allegra, e godere la amenità di questi vicini castelli alcuna volta: che intendo, è un paradiso terrestre, et il nostro Prevosto è ito a vederli. Hora vengo alle tue lettere, nelle quali ti veggo inclinato al maritarti; e non posso dire, ch'io non me ne contenti, perche il matrimonio è cosa santa, e ci libera da molti pecati, e molti vani pensieri, da male compagnie, soverchie spese, perdita di tempo; nondimeno, per non mancare all'officio paterno, ti dirò quel, che mi occorre, e credo però, che fra tu e tua

madre havereti veduto poco meno di quello, che dico io. Lo stato tuo quando sia aiutato con un poco di riputatione, e di vita moderata, e bon governo, non merita manco un pelo di tre, in quattro miglia scudi. E questi li troverai nelle città grandi, come Roma, Venetia e Bressa; et in Venetia piu ancora ti sarà offerto, massimamente da persone, che fanno qualche stima di me. Ma perche tu mi scrivi, che per rispetto delle pompe e mal costume delle donne di Venetia, piu ti piacerebbe pigliar moglie in Asola, o in altro luogo simile, io non voglio negare alla tua volontà questa satisfatione, benche potrei dirti, che si può trovar moglie a Venetia humile con gran dote, et in Asola, o altrove, superba con poca dote: che sarebbe poi doppia disaventura. E però bisogna ricorrere a Dio in questi casi, e pregarlo a inspirarti il meglio. Son certo, che non errareti nel pigliarla dabene, per quella informatione, che si può havere di fuori via; che non si può mai saper il tutto. Non errareti manco nel parentado, ne nella belezza, vi avvertisco nella dote, la qual sola mi fa dubitare. Perche in Asola si costuma di dar poco, e manco in Calvetono, dove sta M. Pietro Martire. E però vi dico, che l'ultima mia volontà, havendo rispetto al luogo piu che al stato tuo, è, che la dote non sia meno di tre miglia scudi netti, oltra i mobili i quali hanno d'andar in dono della giovine come cose sue, e non in estimo a conto di dote. Potendosi haver piu, sarà

tanto meglio, ma al meno non acconsentirò mai. E li tre miglia sopradetti scudi, non potendo esser tutti in denari, come è da credere in una terra simile, mi contento che sia una parte denari, e l'altra bone terre, e se fosse possibile non molto lontane dalle nostre; parte de denari veggo esser necessaria per molti rispetti, e massime, perche quando bene la giovane fosse fornita di mobili, non si può far di meno, che non se le faccia almeno quattro vesti di seta, con altre spese, che si fanno in simili allegrezze; a che credo, che tu e tua madre avertireti molto bene. Dal scriver tuo non posso comprender se tu voglia vivere in Asola con la moglie, o in Venetia. Se in Asola, non accadeva affittar le possessioni; ma il Prevosto mi dice, che si posson disaffittare, volendole per te stesso. Di che io dubito, perche l'obligo vince la lege; e tu scrivi, che quel Salvino voleva tanti oblighi da te, che son certo si haverà assicurato anco da questo accidente. Dallo star in Asola ne nascevano questi commodi, prima la satisfatione della moglie, dapoi il meglioramento delle possessioni rivedute dall'occhio tuo, et aiutate in tutti quei modi, a nissuno de quali ha atteso per molti anni il *quondam* mio fratello, finalmente la poca spesa di tutta la casa. Aggiongo che si accrescevano le possessioni con la dote, o comprando nove terre, o ricevendole a conto di dote; e così in poco tempo si veneva a far una bellissima posses-

sione, e l'agricoltura è studio nobelissimo di grande utile, e gran piacere come ti mostra la lettera dil Loglio. E non è possibile quanto rendono le terre a chi vuole attendervi con ogni studio; e Plinio, è Columella et altri assai ne scrivono. Perche il voler star in Asola, e non si dilettar della agricoltura, sarebbe pazzo pensiero e pericolo per l'otio, e le conversationi. Se tu havevi il pensiero che mi scrivi, non ti haverei mai consigliato ne affittare, ne vendere; ma poiche l'ordine è stato prepostero, essendo stato l'affitto prima, e doppoi il pensiero di maritarti in Asola, sopra ciò non accade a dir altro. Resta a considerare sopra il condur la moglie à Venetia, e fermarvi la casa per te, e per tuoi figliuoli che verranno, siccome fanno i Toresani e gli Olivieri; si fanno portar i suoi affitti a Venetia, e fanno poi quella vita, che loro pare. Ma bisogna al mantener casa in Venetia una bona industria, al che ti servirà benissimo l'ingegno, e l'età, et i principij che hai. Et essendo questo il tuo pensiero, quanto prima ti troverai in Venetia con la moglie, tanto meglio sarà, per non perder tempo in Asola. Allo studio delle leggi non accade piu pensarci; ma stando in casa tua potresti per tuo piacer attenderci una e due hore al dì, havendo massime copia di libri; e questa dottrina servirà a saper difender il tuo. A Roma per qualche tempo non ti bisogna far pensiero per le cause che ti dirà a bocca il Prevosto; e

però ti resta a pensare sopra Venetia et Asola, e considerar bene dove tu possa vivere piu commodamente, e piu honoratamente, e con manco fastidio: presuponendo di poter havere sei, o otto, o dieci figliuoli, che è una consolatione quando c'è modi di poter allevarli. Non nego, che stando in Asola non si possa anco andar per tre mesi o quattro a Venetia; ma quanto a me, se fossi maritato in Asola, come tu disegni, et havessi quelle possessioni, e delle altre, come spero, haverai, vorei far la residenza ferma in Asola, poi che ci hai cosi leggiadro casino, come il Prevosto mi dice. E son certo, che tra il cortile ben fornito di polli, et altre cose, e cascio, e pesche, viverai bravamente, et avancierai assai de frutti delle possessioni; e se tu metti ben a mente, tutte le maggior facultà di Asola sono fatte con l'agricoltura; e chi terrà altra via in quella terra anderà in rovina. Il medesimo veggo qui in Roma, et altrove. All'incontro le possessioni a chi non le vede spesso rendono poco o nulla. E però non mi maraviglio con tutto che fosse (il fratello) tra li avari avarissimo, se andava consumando di febre etica; perche si rimetteva hora al suo servitore, hora alla massara, et ogn'uno faceva per se e non per lui; e Dio voglia, che non si accordassero ancora tra loro contra di lui, perche il mondo è mondo, et la carne è carne. Non so come tu sia ben risanato, e mi è scritto, che tu ti governi male nel magnar e bere, massime

fuori di pasto; avertisci che le complessioni si mutano, e piu dura una cattiva con bon governo, che una bona con cattivo governo, *nec testibus egemus*; e l'hai provato in te stesso: e finalmente il godimento sarà di te solo, con tutto che il desiderio, e la satisfatione sia commune tra me e te. Quanto a tuoi libri, sono in luogo sicuro, in casse ben legate, come tu li lasciasti. Io non so se ci sia cosa prohibita, o sospetta, ne voglio toccarli, o vederli, acciocche non occorresse a me, quel che occorso a un mio servitore, che è stato cinque mesi pregione, et ha tocco della corda, benche senza sua colpa, ma solo per esser stato nominato da uno che diceva havergli letto qui in casa alcune cose del Franc.° *, il nome del quale è atto a far andar in pregione non solo qualunque l'ha conversato, ma qualunque ha letto cosa sua. Il Tribunale è rigorosissimo, ma santissimo, e deviamo lodare ogni sua attione per beneficio di questa Santa Sede, tanto oppugnata dalla perversa mente delli eretici.

Ti ricordo bene a fugir l'occasioni, et i principij delle cose, il che si può far facilmente; ma dapoi la gravezza del male, ha difficili i rimedi; e se io havessi voluto pigliar tutte le mosche per aria, e rispondere, o risentirmi contra a molti inferiori a me, che mi pongevano, e calomniavano a torto, o quanti travaglij mi haverei tirati adosso! Ecco hora il frutto della mia

* Forse Nicolò Franco, autore di scritti licenziosi.

longa pacienza, la quale so, che a te, et alcuni altri pareva stupidità. Hora non è nissuno, che non faccia capo a me, e non mi honori, i forfanti abassati, e fiacchi: et io col mio decoro, e maggior riputatione, e maggior quiete e di corpo e di mente, ch'io habbia havuto in questi nove anni, ch'io son in Roma, benedetto Dio, che mi ha dato piu virtù di tolerare le ingiurie, che volontà di renderle; e cosi essorto te a questa bella, e salutifera dottrina: e perche la non si impara molto da libri, prego Dio, che ti la dia in dono. Di M. Giuglio Jacoboni, tengo quella cura che terrebbe suo zio, o suo padre se fosse vivo, lodo la sua amicitia, ma il tenerlo in casa non fa ne per te ne per lui. Le cause non ti scrivo, perche non accade. Hora che sei per maritarti, che sarebbe di lui, se io ti l'havessi concesso gia tanti mesi? Il licenciarlo saria male, il ritenerlo peggio; e non sa tante lettere, che tu habbi bisogno di lui, come di maestro. Per compagno era bono in Roma mentre egli stava in casa d'altri; a spese tue, fuori di Roma, non comportano ne le facultà nostre, ne altri rispetti, a quali hora mai sei in età di dover pensare. E basti per sempre questa parte. Mi rallegro delle antichità di Milano, e quelle di Como, insieme col commento dell'Alciato, e di Benedetto Giovio. Loderei che tu mettessi insieme quelle di Roma, le quali gia tu hai, quelle di Bressa, le quali, credo, tu havessi dal frate Alessandro Totto; queste di Milano

e Como, quelle di Osimo, e di qualche altra città, se ne hai, come sarebbe di Napoli, che si possono havere: e vorrei si stampassero separatamente l'una dall'altra, per obligarti particolarmente ciascuna Città; e far poi alla fine una tavola alfabetica delle materie, e cose simili. Tu mi dimandi se il sole è caldo come li effetti suoi, dico di no. Perche i corpi celesti non hanno qualità, come credo haver scritto nel mio librazzo, il qual non veggo piu. I sermoni di S.^to Gaudentio, reputo, che siano degni di stampa, ma non però, che si passi il numero di cinquecento. La dedicatione farei piu volontieri al Stella che a altri, perche la sua amicitia è bona, e sarà perpetua, quella del Vescovo di Bressa transitoria, e senza dubio infruttuosa. E quando pur tu voglia rivolgerti a Roma, non ti partir dal Cardinal Amulio. Non mi satio di scriverti, perche penso di scriverti rare volte da qua inanti, e perche so certo, che questa haverà sicuro ricapito. Governati col timor di Dio, e fuggi l'otio sopra il tutto, che è la radice de molti mali; e dovonque tu habbi da vivere con la tua compagnia, essercita l'ingegno che Dio ti hà dato a mantenimento della tua famiglia, et essempio a figliuoli e posteri, sicome io mi sono sforzato di fare, e darai aviso d'ogni tua deliberatione. Che Dio ti custodisca sempre con la sua gratia. Di Roma, l'ultimo di febbraio, 1570.

Tuo padre, Paolo Man.°

XLVI.

Figliuolo car.mo Se le mie lettere passate hanno havuto ricapito, tu hai potuto comprendere prima che hora che l'animo mio non è che tu ti mariti per tutta questa istate, percioche havendo io antiveduto gia molti mesi che la stampa doveva far mutatione, dalla quale dipende lo stato mio e la forma de'miei pensieri, mi pareva ragionevole che tu dovessi aspettare questo fine, et all'hora disponere, secondo che io ti havevo ordinato: ma perche non son sicuro che tu habbi havute le mie lettere passate, ti replico nella medesima sostanza, dicendoti prima in generale, che il maritar ti leva la libertà e mette in servitù, ti priva delli studij, de quali ancora non sei arrivato a fin alcuno, e ti mette in altra sorte di pensieri. È vero, che è una vita christiana, ma congiunta con infiniti travagli, a quali non ti veggo ancora atto a volere e sapere resistere. Per questa causa era meglio finir il tuo studio con spatio d'un tre anni, che so, ti harebbono bastato: e dottorato che tu fossi, maritarti all'hora, con assai miglior conditione di quella che hora trovarai. Questo è il primo ponto il quale dovea venirti in mente senza mio ricordo: e non essendo venuto, dovevi obbedire senza altro commandamento, con opinione

che ogni mio ricordo nasca da desiderio del ben tuo. E quanto pure la voglia tua ti transporti a voler questa satisfattione, era piu ragionevole che tu pigliassi moglie in Venetia, dove non ti mancavano i quattro e cinque mila scudi, che in Asola, dove credo che poche doti arrivino a due mila scudi. Ma perche anche in questo ti è paruto intenderla meglio di me, con dire che le donne di Venetia sono pompose e rovinano le case, io non ho voluto far violenza alla volontà tua. E ti ho scritto che lassi passar questa istate, che intanto io haverei stabilito le cose mie in qualche modo, e forse a bocca ti haverei detto meglio i miei pensieri. Perche sperava poter impetrar licenza di andare ai bagni di Caldiera, che sono tra Verona, e Vicenza, per rimediare a dui difetti contrarij, l'uno dello stomaco, l'altro delle rene, a quali ho provato che quell'acqua è giovevole, e quasi sempre me n'ha consigliato l'eccellentissimo Boccalino. Hora spererei di poter impetrarne licenza: ma per la longa malattia mi trovo così debole, che non ardisco di mettermi in viaggio così longo; se però in questi due mesi, Aprile e Maggio, io non repigliassi maggior forza. Intanto attendi tu ancora a bene risanarti, e sfangati una volta di quel castello, che mi pare sia stato per te il fiume di Lete, che ti ha fatto scordare i tuoi studij legali, et i negotij di Venetia, de quali non so se alcuno ti scriva. Solo ti dico che i Torresani, come

vincitori triumfano, e vanno dicendo che ti aspettano per far teco partito delle cose della stampa. Io non ho potuto, ne posso rimediar al tutto. Perche il negotio di qua mi ha occupato, e mi occupa troppo, e le infirmità longhe mi ha stanco non men l'animo, che il corpo: e la speranza del tuo ritorno mi ha tenuto sospeso. Tu ti sei trattenuto prima per la malattia che è stata pericolosissima, dapoi per affittar le possessioni, et ultimamente in pochi giorni ti è venuto capriccio di pigliar moglie. Sopra che torno a dirti consigliandoti, e non commandandoti (il che servirà per pretesto, che tutto il bene o male che ne seguirà ha da esser tuo) che non mi pare che tu venga a questo effetto per tutta questa istate; e se passata quest'istate ti durerà la voglia, all'hora ti dirò la quantità della dote che vorrò che tu accetti: perchè a dote non conveniente allo stato tuo io non consentirò mai. Del resto presuppongo che tu non sii per far errore nel pigliarla di buon parentado, modesta, virtuosa, et obbediente a tua madre come figliuola; che altrimente non saremmo d'accordo. Eccoti il parere e voler mio, il quale hai potuto comprendere anche per inanti, Quando sarai a Venetia mandaraimi quel mio trattato dell'Intercalatione, che va nel commento: e così quel luogo *de Senectute*, dechiarato contra il Faerno, e se altro, che hor non mi vien in mente. Questa ti manderò per M. Lelio che partirà dimatina, e se l'altre mie non

haveranno havuto ricapito, son certo che questa l'haverà. E sta sano. Di Roma, alli 2 di Aprile, 1570.

Tuo padre, Paolo Man.

A questa lettera manca l'indirizzo.

XLVII.

Figliuolo car.^mo Mi è piaciuto intendere che tu sij tornato sano, e sto aspettando avviso che sia tornata anco tua madre. Quando pensava che M. Geronimo (Toresani), mio cugino, dovesse mandarmi i capitoli, e le conditioni, con le quali volesse far accordo meco nelle cose della stampa, veggo che non si è degnato di farlo, e solamente mi scrive s'io mi contento ch'egli negotij con teco. Come s'io fussi in India, o vero io dipendessi da te, e non tu da me. Non mi maraviglio però molto di questa sciochezza ultima, poiche me n'ha scritto tante altre per inanti. Gli rispondo sarà meglio ch'ognun stampi, e venda separatamente, come credo veramente che sarà; nondimeno se vuol negotiar con teco, intendi che partito vuol farti, e di che me ne scriverai, e ch'io poi te ne darò risposta. Esso si crede, per haver stampato tre o quattro operette, di esser padron della giostra, e si è congionto col Trentino per ingagliardirsi piu: ma non sa ben quel che bolle, quando

piaccía a Dio di rendermi l'intera sanità, della quale mi trovo privo già sei mesi; e sperava di venir ai bagni di Caldiera, vicini a Verona, questa state, ma il Cardinal Morone mi fa difficile l'impetrar la licenza dal Papa. Onde attenderò, quanto saprò, a rinfrancarmi nella stagion calda, che a me suol esser sempre favorevole; et al Settembre vederò ad ogni modo di uscir di Roma per qualche mese. Perche non ho bisogno di manco d'un mezz'anno per ricrearmi in qualche aria buona, dove non habbia ne fatica, ne fastidio nessuno. Se S. S.[tà] se ne contentarà, spero di ricuperar le forze e la sanità intiera: se non si contentarà, forse rinuntiarò il partito, vendendo prima la mia parte della stampa, della quale per gratia de Dio sono a buon termine. Qui comincio a sentir l'aria che mi nuoce assai, et è pur troppo dura servitù a non poter star una settimana, non dirò fuor di Roma, ma ne anco in Roma senza negotij. La stampa ha fatto mutatione con allegrezza mia infinita, e non ho più che far con il Popolo Romano, ma con un gentilhuomo che si chiama M. Fabritio Galletti, e due altri gentilhuomini peritissimi, l'un Fiorentino, l'altro Genovese, che sono la cortesia e la gentilezza del mondo. Questi tre insieme, benche sia corso il nome di M. Fabritio solo, hanno preso in affitto per sett'anni la metà della stampa, cioè la parte del Popolo; et io son rimaso nel possesso della mia metà, ma con l'auttorità assai mi-

gliore; il che non vorrei, essendomi cresciuto il fastidio, rimettendosi sempre questi nuovi compagni in qualsivoglia cosa al consiglio mio, non volendo ne accrescer ne minuir le faccende, se non quanto io dico che stia bene. Mio cugino mi scrisse che si doleva per conto mio che il Popolo havesse venduta la stampa, e che dubitava della mia provigione; vedi, sciocchezza, mista di malignità. Perchè non solamente me l'ha scritto, ma per Venetia tra lui et altri havea mormorato e desseminato ch'io non havea che far piu nella stampa, e che mi era levata la provigione. E non sanno che ho migliorato assai, e che con tutto ciò, quando io vegga che la mia complessione non si rassetti meglio questi due o tre mesi, mi sarà carissimo lassar la provigione per migliorar la vita in miglior aria: parendomi che col frutto delle mie passate fatiche potrò vivere senza la provigione. Questo è quanto alla stampa: dello stato tuo non posso determinar, se prima tu non mi scrivi di voler maritarti o no. Già mi scrivesti che sì, e nominasti Asola, escludendo Venetia: hora credo che tu di Asola sia chiarito; restami intendere se di Venetia hai mutato pensiero. Perchè non maritandoti è necessario che tua madre venga subito in quà, non solamente per governo della vita mia, ma ancora per rispetto di Maria, la quale si è lassata intender piu volte che non vorrebbe uscir di dove è; e, se perseverarà in questa volontà, non in-

tendo d'oppormi al voler di Dio. La tua tarda venuta ha impedito in buona parte il negotio della nostra stampa di Venetia: hora che sei venuto, risolverti se voi maritarti e star fermo, o voi attendere alla stampa, che troppo tempo hormai hai perduto, e satisfatto alle voglie tue con pericolo di lasciarci la vita; e forse questa mia grave infermità è durata e dura ancora per il cattivo odore venutomi de'tuoi disordini, e di voler far professione di portar giacchi, et altre cose tanto diverse di quello che tu mi hai scritto piu volte, ch'io ho perduta la fede in tutto, e l'amor in gran parte; et a racquistarmi nell'altro, bisognarà ben ch'io veda larghe e longhe prove. Scrivo a Domenico Guerra del Livio. Hora mi sovviene che volendo darlo a balla, sarà buon ritirarlo in antico commune, in colonne, in carta commune; tutta la fatica sarà in rassettar la tavola per una volta. Così fu stampato in Leone il Platone, e l'Aristotele, i quali io ho, e sono molto belli. Il Prevosto partì di qua quattro dì inanti la morte del Cardinal S. Clemente (Cicada). Per lui ti scriveva a longo. Alla parte de'debiti che mi scrivi, rispondo in generale ch'io non ne voglio far niente. Tra te e tua madre trovateci rimedio, accordandovi a vendere, tu parte de'tuoi libri, et ella parte delle sue vesti. Che sono cose soverchie, et a me è necessario per i discommodi che mi porta addosso la vecchiezza conservarmi questo capital di quà acquistato con le

fatiche di tanti anni, che hora son intrato nel decimo, e Dio benedetto mi ha dato la pacienza di sostener e dissimular cose, le quali, quando mi sovvengano, conosco veramente ch'è stata pura virtù di Dio. Attendi a star sano, e mandami col primo corriero il trattato *de Intercalatione*, e quell'altro contra il Faerno nel libro *de Senectute*. Replico che quando l'animo tuo non fusse di maritarti al presente, tua madre debba venir a Roma avanti il caldo; et essendo accompagnata fino a Venetia da Don Giulio Catone mio nipote, potrebbe col medesimo venir in barca alla Madonna dell'Oreto, cioè in Ancona, dove mi sforzarei di andar in lettica à tempo dell'arrivo suo; e però dammi avviso e dell'animo tuo, e della volontà di lei, che credo all'arrivo di questa sarà gionta a Venetia. E Dio vi doni sanità, e contentezza. Di Roma, alli 6 di Maggio, 1570.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.^mo^ *figliuolo, Aldo Manutio.*

Venetia.

In mano propria.

XLVIII.

Figliuolo car.^mo^ Questa mia indispositione di febre quotidiana, oltra il commandamento de'medici che mi vietano non solo il risponder a lettere,

ma anche il leggerle, come cagione in parte di questo male, per le male nuove che sempre mi vengono da tutti i miei parenti, senza quali sarei stato felice; queste cause adunque faranno ch'io ti dirò solamente, che non voglio impacciarmi con quel civetta di Geronimo, che non è manco tristo e doppio, che sciocco e presontuoso. Piu tosto voglio star con le mani a cintola che entrar in brighe e liti, che senza dubbio nascerebbero con lui fra poco tempo. Quanto a te, se voi maritarti in Venetia, credo sarà piu a proposito, che altrove. E se per mala sorte Dio facesse altro di me, all'hora ti avvederesti il calo della dote che sarebbe. Vi si aggiunge la reputatione che nasce per lo star mio in Roma al presente, credendo molti ch'io habbi quel che non ho. E perchè i medici, e tutti gli amici pare che risolvano che non ci sia altro rimedio alla mia sanità che l'uscir di quest'aria per alquanti mesi, io dubito se questa state non miglioro, che sarò costretto, per salvar la vita, a partir nel Settembre, se però piacerà a Dio di conservarmi fin all'hora, e che S. S.ta se ne contenti.

Tu mi scrivi che l'Eleganze stampate dal Torresano sono come le nostre, io credeva che durasse ancora il nostro privilegio. Partirà quest'altra settimana un Canonico Padoano, al quale darò un libro, che vorrò si stampi, secondo l'ordine che è tra noi e 'l Basa. In questo mezzo vedrò il progresso del mio male, et harò la risposta del Livio, e spero che

Dio ci aiutarà. Tu mi scrivi che vorresti un huomo, vorrei sapere in che cosa pensi di adoprarlo, se nel correggere alla stampa, o vero in altro; che in altro, è pazzia a voler spendere in questi tempi. E se pur lo vuoi per compagnia e sicurezza della persona tua, havendo fatta qualche inimicitia in Asola, come intendo, e come ho sempre dubitato, considera prima se poi tenerlo, che quanto a me ne sarò contento: ma danari da me nè per questo, nè per altro non aspettate più. Ci son più modi per trovarne: il maritarti: e se questo non vuoi, lasciar la casa, e riscuoter i ducento scudi, vender nettine (*le tine*); e se anco questo non piaccia a tua madre, accordatevi a vendere delle cose ch'havete, libri, veste, argenti e gioie. Ma a me pare il maritarti sia la più sicura via; e stabilirai la casa, e stamperai, et io forse muterò qualche pensier ch'ho fatto. Della casa per tutto questo mese si potrebbe fare il cognito, per l'affitto che comincia il primo di Luglio. Ma non ne spero niente, perchè ne tua madre se ne contenterà molto, e Mons.r (Odoni) tuo zio, et il Guerra, per commodi suoi, ti daranno consigli contrarij. Ti ho detto il parer mio; nè più fastidio ne vorrei, per non finirci dentro con rovina nostra. Vorrei tu andassi a visitar da parte mia M. Geronimo Longo, vecchio, e, per quanto intendo, alquanto indisposto, et in ogni tempo amicissimo a casa nostra. Ne so che fa Lucantonio Gionti, il qual so che mi ama molto. Queste sono pratiche

da tenere, parendomi honore et utile a qualche tempo. O quanto dispiacer sento che tu habbi lassato tua madre a Asola per vender stracci e frascherie! e per le sue lettere pare che ella ti aspettasse da Verona per ritorno: ma se tu hai qualche sospetto di Asola, per le pratiche de maritozzo, come intendo, hai fatto bene a non tornarci. Della pension di Verona non ti dimando altro. Perchè havendovi lasciato il governo di tutte le cose di là, non voglio saperne più, nè ben nè male. Attendi alla sanità, e lassa star i Zacchi col nome di Dio; trovati a casa a buon hora, vivendo vita moderata e quieta. Perchè io ti prometto, non posso pensar più nè a te, nè ad altri, se Dio mi aiuta. E quando ci ho pensato, non ho fatto profitto alcuno. Dio benedetto ha voluto castigarmi dell'amar troppo cosa humana. Perchè se havessi rimediato a gli errori gravi della pueritia, forse non saria questo. Dio ti indirizzi per la sua via, e ti conservi con tua madre, et a me facci gratia o di risanarmi, o farmi parte del ben del paradiso. Di Roma alli 13 di Maggio, 1570.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

In mano propria.

XLIX.

Figliuolo car.^mo Per questo corriere mando a M. Damiano un libretto* da stamparsi, del qual ti scrissi la settimana passata. Mancano alcuni fogli, i quali ti farò haver a tempo. M. Damiano farà la spesa, et io supplirò di quà. Et a te ne verranno due scudi di guadagno per balla, secondo il solito, correggendolo però tu alla stampa; che per esser cosa Ciceroniana, non deve passar per altre mani. Oltrache sarà maggior riputation dell'opra, e sarà anche notato da maligni, i quali troppo sanno quel che tu vagli: ma havendoti veduto perderti tanto, non pensavano più ponto a te. Ecci ancora il rispetto dell'utile, che non è da sprezzare; e quando pur fusse qualche opera lunga, fastidiosa di correttione, non te ne parlerei. Ma questa ha una parola per riga, e son certo ch'un compositor ne farà due forme. Ma perchè ci sono delle gionte, di mano di Onofrio, mio scrittore, il compositore harà un poco più di fatica nel compartire. Circa il Livio, voglio che la lettera sia nuova fiammante, che non è libro questo da dir che la lettera è quasi nuova. E se è quasi nuova nel principio, sarà in quattro mesi, cioè nel mezzo, tutta vecchia. Questo è il primo ponto. Dapoi

* Epitheta Ciceronis a Nunnesio, 1570, in-8.

non voglio passar trenta lire della balla. Del prezzo del correttore mi contento; ma vorrei Giulio Ballini, o altri, simile a lui, se però simile a lui costì si ritrova. Non parlando di te, il quale in questa parte antepongo a tutti, et comparo a me stesso. La terza consideratione è, che voglio più righe di sessanta per colonna. Perchè se bene miro all'ornamento, non è però da scordarsi che il libro si ha da vender a balla. Quanto alla carta, io penso d'averla non solo per lire trentatre, ma anco per trentadue, comperandola a contanti, e non, come usano quasi tutti i stampatori e librari, a tempo. La somma è che io non voglio che mi costi più di lire sessantasei la balla, e s'io fossi in Venetia, e ragionassi con Domenico, farei tal accordo con lui che si contenterebbe. Di tua madre io sto con l'animo crucifisso, parte per l'honore, e parte per altri rispetti. Io giaccio al letto, secondo l'usato; pongo la mia speranza in Dio, e con medici poco mi travaglio, cioè che poco gli obbedisco, se ben vengono a visitarmi; perchè la debolezza del stomaco mio non da ricetto a sue medicine. Spero che le calde orationi di molte sante persone m'impetraranno da Dio la sanità. L'animo mio sta preparato *in utramque partem*. Lodo grandemente il tuo pensiero, e di fermarti in stato da viver da christiano; altramente, parendomi di veder quel che seguirà, me ne lavo le mani, perchè questa infirmità mi ha chiarito, che da qui inanti

bisognerebbe la vita, con fuggir più che la peste, ogni sconcio di corpo, et ogni fastidio di mente; se però sarò a tempo di poter fare e l'un e l'altro. Della stampa sta di buona voglia, che alla fine ne caverai più frutto, che non credi. E sij certo ch'il più fidato et amorevol amico, che noi habbiamo, è il Basa, che è invidiato da molti, e massime da tutti i nostri parenti. Da quali non ho havuto mai altro che fastidij, e querele ingiuste: e gl'officij fatti contra di te, non ti posso scrivere, perchè forse non lo crederesti. Vedi ti prego nel primo libro delle *ad Att.* quel verso greco di Epicarmo*, e mandalo alla mente, perchè ogni dì più me ne ricordo, e vorrei haverlo osservato sempre. Non so se tu ti sia scaricato della spesa di quel ronzino, o pure tu l'habbi condotto a Venetia a imitatione di tuo zio, M. Antonio, il quale comprava cavalli in Piemonte, e li conduceva a Venetia, dove fatteli le spese molti mesi, aggiontavi la spesa d'un servitore, alla fine era sforzato a venderlo a tempo a chi non pagava mai. Se tu l'hai venduto a Asola, o a Verona almeno, è stato buon consiglio, se non, te lo ricordo; perchè vinti scudi da una banda, e vinti da un'altra, assai importano. Io sono stanco di dire e di pensare. E perchè ho animo, così consigliato da molti, di non far nè

* Νᾶφε, καί μέμνασ απιστεῖν· ἄρθρα ταῦτα τῶν φρενῶν.

Sii sobrio, e ricordati di non credere facilmente: questi son i nervi della saviezza. Epicarmo, in Cic. Epist. ad Att. I, 19.

l'un, nè l'altro per molti mesi, però non ti dia maraviglia questa mia longhezza, che nasce tutta da desiderio del ben tuo. Del quale prego Dio, quanto posso. Di Roma, alli 20 di Maggio. 1570.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

In mano propria.

L.

FIGLIUOLO CAR.mo Ho una lettera di mio cugino (Girolamo Torresani) nella quale finge, con le sue astute scioccherie, non haver havuto due mie lettere: et io gli rispondo per questo corriero che ha gran torto a darmi fatica a risponder due volte alle sue lettere, massimamente essendo io huomo da non creder se non quello che è verisimile: e verisimile non è che le sue lettere, date a corrieri ordinarij, habbino buon ricapito, e le mie, date a medesimi, non l'habbino. Ma che così fatte arti si doverebbero oprar più tosto con altri che con me, che intendo il mondo già parecchi dì. Queste sono a ponto le prime parole della lettera, ch'io gli scrivo. Poi soggiongo così: Ma per replicarvi quel che vi scrissi, dico che reputo maggior quiete e vostra e mia, che ogn'uno stampi e venda separatamente. Ad ogni modo, ha-

vendo voi preso la via di servirvi delle fatiche d'oltramontani, et io volendo servirmi delle mie, e di quelle di pochi amici, non può mancar spaccio così a'miei libri, come a'vostri, per la diversità de'gusti. Oltra che è gran fastidio, che voi habbiate obligo a render conto a me, o io a voi.— In somma l'ho risoluto che non voglio compagnia; e gli ho dato un poco di speranza, o più tosto di temenza, di haver a tornar a Venetia. So che lui conferirà ogni cosa col suo Trentino; facciala a posta sua. Che se tu vorrai tener il capo a casa, e maritarti, come scrivi, anderan di sotto tutti, quanti sono, a lor marcio dispetto; e l'honor, e l'utile sarà finalmente tutto tuo. Perchè dove a me le forze non hanno mai accompagnato l'ingegno e l'industria, a te, spero in Dio, non manchera nè l'un nè l'altro. E però ti prego per ben tuo a ritirarti da modi govenili, che è hormai tempo; e ricordati dell'instituto proprio di casa nostra, introdotto da tuo avo, e mantenuto da me; e sia certo, che è in man tua o di allontanarmi, o di approssimarmi. Perchè in me hormai non ha parte piu altro che la ragione, e la carne più ponto non mi muove. Ho scritto a tua madre un'hora fa, che si spedisca, perchè la sua presenza è necessaria, e non so come tu stia, nè chi ti governi, nè come vada la spesa. Per questa causa ho risoluto, o che tu pigli moglie, o che si lassi quella casa, e ti riduca altrove, dove meglio mi parerà. Si che vedi, che tutto il stabili-

mento della casa, e della stampa batte in questo se tu ti mariti o no. Perchè, quanto a me, ho accommodate le cose in modo, che posso vivere e qui e altrove a modo mio commodamente, dove l'aria meglio mi servirà. Aspetto quel luogo contra il Faerno; perchè vorrei distendere un poche di annotationi sopra il libro *de Officiis;* nè restar di mandarmi *de Intercalatione,* che serve in parte al mio Commento, il qual si trascrive tuttavia con diligenza. Ricordati che non si ristampò il mio Commento *ad Quintum Fratrem;* e più che si sta è peggio, perchè andaria in compagnia di quello delle *ad Att.* E quello hora sarà mezzo venduto, e questo si cominciarà. So ben che quest'errore non harei fatto io, che intendo la natura della stampa e de'libri. Parlane con M. Damiano, et io ne parlarò qui col Basa. Del Livio ti scrissi che voglio la lettera nuova fiammante, e pagar lire trenta della balla. Non ti posso scriver tutti i miei pensieri, parte perchè stanno meglio in petto mio, e parte, perchè hora non accade. Ma spero in Dio, che non morirò, che tu conoscerai che la mia tardità sarà stata salutifera in ogni maneggio; e che nella stampa ho fatto e fo, come son costretto a fare; ma che quel che meglio sarebbe, et ho sempre havuto in mente, lo farò una volta, quando il tempo sarà maturo, e le mie forze tali, che non mi accaderà dipendere da aiuti estrinseci; e basti. Attendi alla sanità, et al timor di Dio, dicendo la mat-

tina la corona, et il tuo officio; tenendo per certo, che chi camina per questa via, o non ha disgratie, e se le ha, ne esce sicuramente; e mal per me s'io non fossi ridotto a questo porto. Quei che non han molta religione, e poche volte dicono l'officio, e poche volte vanno a messa, nè si curan di giubilei o simil cose, non è da tener la lor prattica, e non viveranno mai con alcuna contentezza. Di Roma, alli 27 di Maggio, 1570.

Tu mi hai scritto poche righe con un foglio intero, e carta grossissima.

Tuo padre, Paolo Man.°

LI.

Figliuolo car.^{mo} Da alcuni giorni in qua, per gratia di Dio, son libero da quel parosismo, che mi assaliva ogni dì quattr'hore dopo il pranso. Hemmi rimasa una debolezza grande, et una stiticità di corpo. Onde duro fatica a poter rihavermi: ma spero che il caldo sia l'ultima medicina, il qual è già qui. E però non spero, nè dimando anche più che tua madre vegna per hora, massimamente essendo necessaria nel negotio tuo per molti rispetti. Al Settembre poi sarà quel che piacerà a Dio. Parlo così, perchè se huomo fu mai privo del libero arbitrio nel disporre della vita sua, credo d'esser

quell'io, dipendendo da un Principe che ha potestà assoluta non solamente sopra di me, ma sopra tutto il mondo. Oltrache è di natura tale che le intercessioni e gli officij degli amici poco, o nulla ponno valere; e quel che vuole una volta, vuole sempre. Aggiongo l'interesse del negotio, il quale con la pacienza e destrezza ho condotto vicino al porto, e farebbe hora naufragio con troppo danno e vergogna. Siche non attendo ad altro, che a trovar modo e via di superar queste due difficoltà, le quali mentre durano, la partita è impossibile. Quanto al libro degli Epiteti, fallo a ponto come sta, non privando l'autore del nome della patria, poichè esso l'ha posto. Et è tenuto il maggior philosopho della Spagna, dotato d'un bel stile, come vedrai nella sua prefatione: e non accade cercarne privilegio per indirette vie, dovendo bastar a noi pèr hora venderlo con l'utilità solita; e da poi si penserà, et attenderà a cose maggiori. Ti manderò il resto del libro, o per il Canonico di Mirabello, che dice voler partir presto, o per il corriero. Del Livio ho inteso che delle trenta lire il Guerra si contenterà, come è il dovere. La lettera in opera così grande bisogna che sia nuova a volerne haver honore. Il corsivo delle scholie bisognaria che havesse un poco di vista e di corpo, come ha quello di Pietro Oten. Quanto alla cosa de' Gionti, non più là che altrove inclina l'animo mio. È ben vero che quel mi pare sia il meglio; ma

se quel non riuscisse per qualche pratica, fatta in contrario da chi tu non sai ne crederesti, non mi spavento ponto. Ti scrissi che tu visitassi il Longo, e non mi scrivi haverlo fatto; onde comprendo che manco tu sia per farlo, e non te ne dico altro. Il Basa ti scrisse, e tu non gli hai risposto: e non veggo già che tu sij tanto occupato come son io, e pur non manco di risponder a persone di manco importanza: tu conoscerai un giorno la differenza che è tra paglia e grano. Dio sa quanto m'incresce che quel che farà il tempo in te, non habbi potuto anticiparlo io co'miei ricordi: poichè per te stesso non sai conoscerlo. Del ronzino mi piace. Ho trovate le scritture del Casario, e veggo che son tutte fatiche puerili et imperfette, e da non perderci tempo dentro. Nondimeno, poichè veggo che ti sono a cuore, te le manderò per il corriero, quando non ci sia troppo spesa, o vero per qualche cassa ch'io pensi dover venir sicuramente. Il sigillo credo sia perduto. Da pochi giorni in qua M. Fabritio Galletto, nuovo conduttor della stampa, ha fatto cavar in un certo suo luogo, lontano da Roma quattro miglia, et ha trovato alcune inscrittioni; e poco lontano si sono trovate due tavole di marmo, dove si parla de'Sacerdoti Arvali, materia bella, e rara. Queste due tavole M. Horatio Fosco con la sua calda et amorevol natura ha conteso e combattuto tanto che se le ha tirate in mano, e me l'ha donate. Una ho

fatto trascrivere, e ti mando; l'altra ti mandarò un'altra volta. È difficile da intendere, nondimeno l'ho conquistata quasi tutta. Vederò come ti portarai nel saper diciferarla, e sia certo che sta a ponto a ponto, come il sasso. Nessuno alcuno le ha vedute, ne M. Fulvio, ne M. Latino, ne altri. Una hora a te mando, et una al Sigonio, cioè due copie della medesima. Qui intorno ogni dì si cava, e si trova; parte me ne viene in mano, parte no. Perche non posso attenderci, e quel tuo libro cresce tanto che credo non si stamparà mai, a guisa delle fatiche di Pirro Ligorio. La spesa, e la fatica saria grandissima, ne tu reggeresti a questa, ne io a quella. Vedi se in Venetia si trovassi un libro stampato in Aversa da Plantino col titolo: *Demetrii Falerej de epistolis Doctrina*. E sta sano. Di Roma, alli 3 di Giugno, 1570.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

*Al mio car.*mo *figliuolo, Aldo Manutio.*

VENETIA.

LII.

FIGLIUOLO CAR.mo Veggo la tua risolutione, e la lodo di voler stabilir i tuoi pensieri in Venetia et in quel modo, che mi scrivi. Sopra che non si manca: ma in così fatti negotij chi piu corre, va piu

tardi, e perdene la riputatione. E chi non va per terza mano e ben cautamente, oltrache non conclude, ne fa nascer spesso qualche nemicitia. E nelle cose di Asola già mi sono avvisto, che simile errore è stato commesso, e basta. Quanto a'tuoi libri, il mandarli non è senza pericolo mio, e per hora bisogna lassar questo pensiero. Salvo se io non partissi di quà, che in tal caso mi sforzarei di pigliarci qualche buon verso. Le casse sono ancor chiuse, come tu le lassasti; all'aprirle il Basa non vuol intervenire, perchè ogni poca di cosa fa chiamar gl'huomini all'Inquisitione, e come vi vanno ci restano; benche l'innocenza finalmente è conosciuta. All'opera de gli Epiteti ti ho scritto e replico, che tu non levi a modo nessuno il nome dell'autore, ne la prefatione. Perchè mi comprareresti a contanti una nemicitia, non solamente dell'autore, ma di molti S.ri Spagnuoli, che sono qui, et hanno raccomandata l'opra al Basa, et a me. Quanto all'aggiungerci il trattato della copia imperfetto, non so veder ragione, che possa moverti a farlo. Perche il bisogno saria a ciaschuno esempio metterci l'auttorità del libro: e facendolo tu verrai a mostrare che la fatica è cavata d'un sol piccol libretto: e sarà il mostrar la via ad un altro di fornirla: non facendolo, non havrà auttorità. Aggiongo che se vuoi metter questo trattato sotto il tuo nome, non mi pare che più l'età tua comporti che tu descenda a cose così imperfette, e piccole.

Per haverne il privilegio, non accade; dell'opera non si può haverlo, essendo già stampata. Del trattato si haverà quando sarà maggiore e finito, se però mai si finirà. Basta che per hora si può dir che l'opra sia venduta; e quando pur tu voglia metterci il trattato, ti avvertisco che bisogna ordinarlo per via de'concetti, con questo proemio: *Omnis laus vel ad animi, vel ad corporis, vel ad fortunae bona pertinet. Primum igitur subiungemus exempla, quae ad animi bona pertinent, reliqua suo loco.* E poi soggiungerai gli esempi di man in mano. Et avvertisci che dove si parla di dottrina, di eloquenza, d'ingegno, di bontà, delle tre virtù morali, Giustitia, Fortezza, Temperanza, vanno sotto il capo de beni dell'animo. In somma, siccome la materia è importante et honorata, così mi pare che tu voglia precipitarla fuor di tempo; et in tanti mesi dopo la partita tua di qua, havresti potuto accrescerla infinitamente. Perchè è cosa di semplice fatica, e di nessuna speculatione, e possi fare con un libro solo, in viaggio, in villa, in barca, e per tutto; e se questa fatica si mandasse fuora intera in un corpo, credo che harebbe più spaccio che le Eleganze; ma mandandone quindici o vinti cartelle, poste in groppa a opera maggiore, è un levargli riputatione.

Quanto a tener il magazzeno, e dar ad ogn'uno, questo fu mio costume antico, et è hora mio pensiero più che mai; ma non l'ho esseguito, ne l'esse-

guisco, perchè ho riputato meglio, e reputo per ancora il cavar il danaro di borsa ad altri più che a noi, con guadagno sicuro benchè piccolo. Hora maritandoti, il campo sarà il tuo; e spero che haverai il modo di supplir tanto al bisogno della stampa, che tornarà il guadagno moltiplicato; ma senza polso non si può farlo, e quando si farà, non s'han da dar i libri a manco di ducati quattordici la balla, non escludendo i librari forastieri che comprano a contanti; e quei di Venetia piglian tempo dui o tre mesi, e non pagano in sei. E bisogna tener un huomo a posta che non faccia altro che sollicitar fra settimana, il Bologni, il Gatta, et altri, e qual negotio e fastidio habbi havuto, il sa il Guerra; e son certo che tu ancora non potrai fuggir il medesimo fastidio: e già i Torresani hanno cominciato a sentirlo. Ma perchè nessun guadagno è senza fastidio, non è da spaventarsi: e quando si sarà à questo ponto, si scriverà all'hora a' librari di terre principali d'Italia, che se vogliono Calepini, o tali, e tali libri, se gli daranno a tal prezzo, mandando il danaro. Se poi piacerà a Dio ch'io torni a Venetia, credo che il negotio diverrà più facile e più utile. Se non piacerà a S. M.^{tà} ch'io torni, oprarai tu con l'aiuto ch'ho detto. In tanto non ti lassar intender di questo pensiero, il quale non piacerebbe ad alcuni che non nomino; e forsi han qualche disegno in contrario. Aspetto che tua madre sia tornata,

senza la quale non veggo che possa riuscir il mio disegno in uno de tre luoghi che ho in mente. Perchè non habbiamo ne amici ne parenti, per gratia de Dio, che habbino o buona mente verso noi, o quella prudenza, che bisógnerebbe in tal negotio. Ricordati il verso di Epicarmo, e sta sano. Di Roma, a dì 10 di Giugno, 1570.

Risaluto il Bevilacqua: col quale a ponto è da osservar il verso sopradetto.

Di Roma, etc.

Tuo padre, PAULO MAN.°

Al mio car.^{mo} figliuolo, Almo (*sic*) *Manutio.*

VENETIA.

LIII.

FIGLIUOLO CAR.^{mo} Io fo come molti, quando sto otto dì sano, mi torna la voglia delle faccende: quando poi mi veggo ricaduto, abbandono ogni cosa, e quasi me stesso. Hieri hebbi una gran febre, la quale mi lasciò alle tre hore di notte. Son ricorso alla dieta, secondo il mio solito, e spero che questa, mediante la gratia de Dio, mi rimetterà nel pristino stato, e dopoi non voglio pensar ad altro che a viver sano, se dovessi ben vivere in un heremo. Dove l'humor mio inclina, quando mi trovo stanco del mondo, e delle faccende: ma poichè ho condotto

vicino al porto questa nave, voglio prima condurla a salvamento, il che spero sarà tra poco tempo. Hieri hebbi una lettera da tua madre, che mi diede gran fastidio, perchè mi scrive che si trova mal in ordine de'danarì, e che era morto il padre del Prevosto. Sopra questo ponto, per i pensieri che mi sono passati per la mente, non voglio dirti altro, per non alterarmi più di quel ch'io sono. Veggo bene che la maggior parte degli accidenti nostri sono conseguenza di poca previdenza, e poco discorso. Venendo alla tua lettera dico che il Guerra non può errare a pigliar la lettera da M.° Pietro (Oten). E per assicurarlo, dico che io o farò il Livio, o gli la pagarò: ma penso di far il Livio ad ogni modo, se bene per questo disturbo di male, che mi torna così spesso, mi cade talvolta l'animo tanto, ch'è troppo. Oltrache sto del continuo occupato in questo negotio, conducendolo in modo, ch'io possi trovarmi libero a quel tempo, ch'io ho designato, quando ben habbi ad essere con qualche mio danno; perchè conosco che hormai più non posso resistere a quest'aria, e non vorrei haverla a riprovar un altro verno. Pure mi rimetto a quello che a Dio piacerà e della robba e della vita mia; e se riesce il pensiero del partito tuo, tanto più disegno liberarmi da ogni sorte di servitù, e di fatica. Ma se fussero in Venetià due persone, de quai spero pur che ci saranno presto, noi saremmo già risoluti o in un modo, o in un

altro. Ben so che non ti manca il mezzo d'un tuo familio amico; ma la conclusione ha da nascere da chi non ci è. Il canonico è partito, e ti porta il resto di quel libro de gli Epiteti, la seconda tavola trascritta dal sasso antico con altre inscrittioni, con tutte le cose del Casario, eccetto alcune compositioni de moderni, in prose, et in verso, assai ben goffe, che mi hanno rinovato l'opinione del suo poco giuditio. Pur l'ho salvate per conto tuo, sapendo che tu gli porti affettione, e bastati a empir le casse, e gli armari di scritture.

Il Phalereo è stampato da Plantino, come si vede nel suo indice fatto del 1570, il quale ho veduto io con gl'occhi proprij; e vedendo che non si trova ne in Roma, ne in Venetia, hoggi a ponto ne ho scritto al Plantino, che me lo mandi col plico del Cardinal Granvela, che è tutto suo, e tutto mio; e così spero non pagar il porto. Egli ha stampato dieci libri di varie lettioni di Leopardo, la maggior parte cose greche e assai belle; le ho comperate dal Basà, non so se siano comparse in Venetia. Ti mandai per il corrier passato una lettera a Mons.r Traiano de' Patti; desidero saper che l'habbi havuta. Attendi a star sano, e va da M. Francesco Ziletti, digli da mia parte che a conto di quel scudo de' libri che mi deve, per il qual il suo giovine qui non mi ha dato cosa nessuna, ti dia un Tullio *de Officijs*, di quelli già corretti dal Magnulo, che so erano in mano di An-

drea dal Pozzo, et esso ha comprato la sua bottega. Piglialo sciolto, e mandami per il corriero solamente i tre libri *de Officiis*, con quella nota, che è nel principio de' scontri greci. Fa mercato prima col corriero, e se domanda troppo, soprasedi a mandarlo con qualche cassa di M. Damiano, o del Ziletti. Quel che noi habbiamo, credo sarà nelle tue casse. Di Roma, a dì 18 dì Giugno, 1570.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LIV.

FIGLIUOLO CAR.MO ..... Del Livio ti scrissi, e dico ora che voglio stamparlo: ma come tu vuoi che faccia in fretta le cose mie, tu mostri di voler saper più di me, et alla fine conoscerai che la tua fretta et a Asola et in Venetia ti haverà nociuto, per voler governarti da te, e non aspettar mio consiglio. E la mia tardità tuttavia partorisce frutto; e spero che in questi due mesi si maturerà qualche aspetto. Io attendo a farmi tanta intrata che possa con allegro animo rinunciar la provisione, e viver da me stesso in ogni luogo, con quella sorte di vita, che sempre ho desiderato. Per questa causa non ti maravigliar s'io non voglio spotestarmi de' danari; e,

se bisognano per gli Olivieri, o altri, tra te e tua madre impegnate tanto che supplisca. E chi non ha di così fatti fastidi, non impara mai a moderarsi nelle spese soverchie. Sta sano. Di Roma, alli 24 di Giugno, 1570.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Il Damasco del qual tu mi replichi, era talmente sbusato nelle piaghe, che per non venir a maggior danno, e non trovando chi lo volesse a contanti, fui consigliato a barattar in tante gioie, le quali presi ad estimo di due o di tre, e ci intraviene una croce di cristallo di montagna, con un piede di argento indorato bellissimo, che servirà al mio oratorio. Fu stimata settanta scudi, ma l'ebbi per manco. Il resto delle gioie ho donato a Maria, la quale è fornita hora da una regina.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

In mano propria.

LV.

FIGLIUOLO CAR.MO Poichè tutta questa città mi dimostra tanta affettione, ho deliberato per commodo mio, fermarmi tutto questo verno; dove starò in casa del S.r Barth. Capra, il qual certamente mi tratta come patre: ne sò se fin all'hora presente io

habbia conosciuto il più qualificato gentilhuomo, di lettere, di humanità, e di cortesia. S.S. non ha moglie, e mena una vita libera, e virtuosissima, sempre studiando, e spendendo le sue intrate honoratamente, amato da tutti i letterati, et in specie dal nostro divino Ferrario, che così merita d'esser chiamato, tanta bontà, et tanta dottrina ritrovo in lui. Il Cicerini mi pare erudito assai, e tutti ti hanno in tal concetto, che a sostenere una tanta aspettatione, ti bisogna studiare giorno e notte, di che hai molta commodità. La dove io senza commodità alcuna, anzi con molti contrarij, ho pur fatto qualche cosa. Ma le lettere vogliono faticha, et alcuna volta bisogna robare il tempo, come ho fatto io in questo viaggio, che ho commentato due orationi, *pro Posthumo, et in Vatinium;* seguirò quella *de provincijs*, poi affrontarò le *Philippiche;* e se non attendarò a altro, e che Dio mi doni sanità, spero finirle questo verno. Mandami quei libri, che scrivo a tua madre; e poi che io non torno a Venetia, vedi di guadagnar qualche cosa con la stampa. E sopra tutto, vorrei veder ristampate una volta a modo mio le mie Epistole latine. Questo dico, perche il veder tanti errori in questi ultimi libri mi da gran fastidio; e per buona sorte essendo venuto a Milano il Sigonio, credo a punto il giorno che giunsi io, venne a ritrovarmi, e stemmo insieme tre buone hore con infinita contentezza dell'uno, e dell'altro. Mi pregò a volerti rac-

comandar la correttione del Livio, dicendo, che s'era spaventato, vedendo tanti errori ne l'ultimi Commentari di Cesare. Questo avviene, figliol mio, perche tu ti lassi ridurre a una pena di fatiche diverse, che concorrono tutte in un tempo, et non puoi supplire; onde segue il danno et della complessione et della reputatione. Il veder tre stampe di 8.° in un giorno, è pur troppo; e quando io vi attendeva, le vedeva due volte. È ben vero, che la stampa era in casa. Ma con tutto ciò tu puoi far il medesimo, essendo giovane, et potendo andare ogni dì alle stamparie, poichè il Guerra ha per costume di non * dare alle stampe a tempo. Io haveria molto caro, quando non segua il partito con Plantino, stampar il mio Commento qui, per far questo honor a questa nobil città, e non mi mancharebono delli aiuti che ne in Venetia, ne altrove si haverano; et della vendita non dubito, e manco temo, che mi sia ristampato, almeno fin ch'io vivo. Questa pratica di Plantino non so che fondamento habbia, perche il Bindoni non lo tenga troppo per veridico. E se qui fusse un stampatore a modo mio, voluntieri mi risolverei a sattisfarmi: essendo più conveniente, che dove ha da esser la persona, ivi nasca l'honor delle mie opere. Dammi aviso, se il Plantino va a Turino, che m'importa a saperlo, e salutalo da mia parte.

* Così è nell' originale, che non è di mano di Paolo, eccetto la sottoscrizione.

Sta sano. Da Milano alli 19 Settembre, 1571.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LVI.

FIGLIUOL CAR.mo ..... Io voleva partir per Venetia, ma le strade per tale pioggie sono guaste; e venir per acqua per via di Pavia, porta gran discommodo: e quel che più di tutto importa, non è possibile impetrarlo di questi gentilhuomini, i quali si reputano a gran vergogna che io parta di Milano a tempi di verno: e dicono, che s'io amalassi per via, la colpa e la infamia caderebbe sopra di loro. In somma, avanti quaresima non è possibile ch'io parta. Il mio Commento se si comincia in absenza mia, so che haverà di molte imperfettioni; e mi pare honesto, ch'io mi trovi alle mie nozze. Prima che io dia il consenso, voglio veder una copia della scrittura; e se non corre il pagamento presente, non me ne contento. Che so che difficultà è riscuoter dal Ziletti, e Damiano: e son certo non saria pagato in due anni. Si che non far questo accordo senza me: e se è fatto, dilli che ti ho scritto che si soprasegga, infin ch'io sia tornato. Oltra il rispetto delle giunte, che ho da metterci, aspetterò la copia della scrittura; e poi

dirò, come haverai da governarti. Io risposi alle altre tue per via di Verona; e tu non hai havuto patienza di aspettar la mia risposta in cosa tanto importante. E pur voglio che questo accordo passi per man mia: ne voglio che altri habbia maggior fretta di quello che ho io. Circa il Catechismo volgare, dubito che il privilegio o sia finito, o sia vicino al fine. Di a tua madre che non voglio più la cassa: e più presto patirò qualche cosa questo verno, che far spesa di condur robbe in qua, et in la: poi che veggo che son sforzato tornar a Venetia a primavera. Qui ho più otio, che s'io fossi in solitudine. Non esco mai di casa se non a messa. Lo studio mio non è manco di otto hore. E per gratia di Dio, ne apparisce il frutto; perchè hoggi fornisco di commentar le *Philippiche*, in 46 giorni. E prima non haverei sperato di commentarle in sei mesi. Ma è gran ..... * il continuar ogni dì, e con molte hore. Ringratio Dio, che mi da sanità e forze per regger a queste fatiche. Con le quali, non venendomi altro disturbo, in un anno potrei haver commentate tutte le orationi di Tullio: che sarà per il mese di Luglio. Perchè cominciai in Verona a tanti di Agosto.

Sta sano, e ricordati di ristampar le Eleganze, e dalle al commune, overo a una compagnia di librari, ma non a tre soli. Il S.r Baron Sfondrato, fratello del Vescovo di Cremona, venne questi dì a visitar-

* Manca qualche parola.

mi, e nell'entrar in camera disse: Io son in gran colera con voi. Diss'io, perchè? rispose: Ho comprato le vostre ultime Epistole con la testa di Aldo. Non si può legger libro più scorretto. E fate poco honore a voi stesso et a quella testa. Te ne avertisco per honor tuo. Tutto nasce per voler corregger in fretta, e fuor di tempo, e caricarti anche troppo, con veder infino le stampe di altri. Di Milano, a 24 di Ottobre 1571.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

A San Paterniano, alla stampa, in casa Tron.

VENETIA.

LVII.

FIGLIUOL CAR.mo Tutte le mie lettere indirizzo a Morandi in Verona, con animo che essi le invijno a Moronati, e così habbino sicuro ricapito. Ti mandai alcune giunte sopra il mio Commento, e ne manderò dell'altre. O quanto importerebbe, ch'io vi fussi, per il miglioramento della copia, e per la correttione, e perchè vorrei nuove tutte le tre sorte di caratteri, che ci entrano! Che vedrai, che il Trentino le darà seminuove, come ha fatto nel Livio. Avertisci a non dar principio, se circa il danaro non fai loro intendere la mente mia: la qual è, che un

terzo diano al cominciar dell'opera, l'altro dopo quattro mesi, l'ultimo dopo altri 4 mesi. Io non penso poter levarmi di qui inanti quaresima, e per la paura del freddo, e perchè questo raro gentilhuomo me ne prega inginocchioni, e promette di voler accompagnarmi nel viaggio per satisfattion sua. In somma non è possibile a dire, quel che fa. Il suo Tesoro ha di molte giunte, cavate massime di Plauto, suo favorito. Mi rallegro delle nuove. Sta sano. Di Milano, a 7 di Novembre 1571.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.

Alla Stampa, a San Paterniano.

VENETIA.

LVIII.

FIGLIUOL CAR.^mo Dal Trentino non ho lettere. Il Ziletti mi scrisse, e gli risposi. Del prezzo mi contento, ma dentro un'anno intendo che il danaro mi sia dato. Se non se ne contentano, non accade parlarne; perchè l'aspettar mesi et anni, non è il fatto mio. E non so perchè tu debba dolerti di quel ch'io fo per util tuo, e per accommodar presto tua sorella, della qual più volte mi hai dato ricordo; e nondimeno, chi mira le tue attioni, dirà che sempre hai operato in contrario. Quanto al lavarti le mani delle

cose mie; mi pesa che tu pigli le cose a rovescio, e che ti paia strano, che a gli errori tuoi non acconsenta. Perchè quando ti lasciai la commissione delli 600 ducati, o Δ, intesi sempre che i danari corressero. Se tu poi nel tempo hai allargata la mano, questo è fuor di commissione: e nel far scrittura, senza lasciarmela vedere, hai mostrato verso di me poca riverenza: poi che non mi trovo però lontano mille miglia. Se di qua da Natale non ho risolutione, il mio Commento anderà in altre mani, e con partito di maggior mia satisfattione. Sta sano. Di Milano, a 12 di Decembre, 1571.

Tuo padre, Paolo Man.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

A San Paterniano, alla Stampa, iu casa Tron.

Venetia.

LIX.

Figliuol car.mo O tu non hai le mie lettere, o ti diletti di non rispondermi a proposito. Io non ti ho mai scritto di non tener il Senese per sicuro, ma si bene, che il partito non mi piace per la lunghezza delle paghe. E questa fu la mia risolutione infino inanti Natale. Il Trentino mi scrive, ma non parla del danaro; solo dice che mi accorderò poi con suo genero, e col Senese, intanto che io dia il libro. Io

non negotio a questo modo le cose mie, massime di tale importanza; e di nuovo risolvo che il partito non mi piace. E sta a vedere, se ne farò meglio, o peggio. Passato il presente mese penso di andar a Genova, per tornar a Venetia tanto più presto. Di a tua madre, che ho ricevuto le camise. Son nell'ultima Verrina. Sta sano. Di Milano, a 9 di Gennaio, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.^mo *figliuolo, Aldo Manutio.*

VENETIA.

LX.

FIGLIUOL CAR.^mo Scrivendomi mio compare M. Vincenzo, che è necessario dar risolutione al partito della Giunta, per la instanza fatta loro d'altre bande, e di più dicendomi che il voler tuo dal mio dipende, io te ne ho voluto scriver per due vie, per assicurarmi che di due lettere una habbia ricapito. Questa mando per via del nostro Morandi, l'altra per via del S.^r Ambasciator di Venetia nel plico del Basa. E quanto al voler mio, è il medesimo che fu sempre, che tu accetti questo partito, il quale per diverse cause mi piace molto. E volendo tu maritarti, per giudicio mio non poi trovar ne donna più secondo il bisogno di casa nostra, ne dote

pari a questa. Conchiudi adunque col nome di Dio, che io te ne do la mia benedittione: e con le prime tue ne aspetto il successo. Nel qual proposito, per la sanità tua ti ricordo il, *Ne quid nimis*. E sta sano, et allegro; poi che navighi con venti prosperi. Di Milano, * 1572.

Tuo padre, Paolo Man.*

Se nella dote fossero alcune terre alle Gambarare, non me ne contento, per non esservi casa, e l'aria cattiva. Più presto farei termine un anno di quanto stimassero le terre; e mi piacerebbe che si mettessero in cecca 2000 Δ. Avertisci a non uscir de termini nelle spese delle nozze: e spendasi più presto nel pavione della camera che voglio sia consegnata a te, et a la sposa. Il Ferrario cortesissimo ti dona per la dedicatione * una tazza d'argento dorata, la qual hora adopero io. Non posso dirti qnanto ci ama, e quel che fa verso di me.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

A San Paterniano alla Stampa.

Venetia.

* Manca il giorno ed il mese; la data deve esser il 6 feb., come nella seguente lettera.

** Nel 1571, Aldo il giov. avea dedicato ad Ott. Ferrario il suo Patercolo.

LXI.

Figliuol car.^mo Per lettere del mio car.^mo compare M. Vincenzo intendo che il partito della Giunta è condotto a buon termine, e che tu e tua madre vi acconsentite, quando ci sia la volontà mia. A me sempre piacque il partito, et hora più che mai; e se tu non conosci et accetti la ventura che Dio ti manda; tardi te ne pentirai. Quando però l'animo tuo sia di maritarti, io ti consiglio a risolverti nel ben tuo: e se con la volontà aspetti il commandamento, te lo commando volontieri, e ti do la mia benedittione, con desiderio e speranza di veder prima ch'io chiuda gli occhi, un par di tuoi figliuolini. Conchiudi adunque all'arrivo di questa mia, e piglia per compare il Basa, o Bernardo Giunti. A me non da l'animo, se la stagione non si addolcisce, venir a Venetia. Oltra che intendo ad ogni modo di voler cavarmi questo capriccio di Genova, poi che son tanto vicino, e tanto aspettato dal Senarega. Sta sano. Di Milano, a 6 di Febraio, 1572.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

LXII.

Figliuol car.[mo] Quanto dispiacere mi diede la tua penultima lettera, mostrandoti tanto contrario al ben tuo, tanto di consolatione questa ultima, per la conclusione del partito, mi ha dato. Hora viverò contento, e sicuro della vita tua, e della riputatione di casa nostra, e la mia vecchiezza haverà finalmente quella quiete, che desiderava. La sposa mi scrive una buona lettera; e tu mostri già di haver compreso le qualità sue, et esserne satisfattissimo, che è la maggior contentezza che io possa ricevere in questa vita. Ecco che il Basa è vero amico, e quanto ha fatto, l'ha fatto per ben nostro. Il medesimo dico del Longo, che mi ha fatto o procurato molti beneficij in diversi tempi. So che questa parentela dispiacerà a molti. Tu dissimula, e fa buona ciera ad ogniuno, e godi in vita Christiana la compagnia di una giovane tanto savia e tanto sofficiente, con moderate fatiche, poi che non hai il bisogno, che ho havuto io; e del più povero del nostro parentado, Dio ti haverà fatto gratia di esser il più ricco, e più honorato. Resta solo, che tu sappi trattenerti con questa buona fortuna, non uscendo de' termini nelle spese. Come son certo che farai, massime col fedele aiuto della consorte, avezza già al buon governo. Non resterò di ricordarti la sanità

in questi primi mesi, e far tal principio, che continuando non ti sia di danno. Saluta tua madre, e la sposa. Che Dio vi conservi come desiderate. Di Milano, a 12 di Marzo, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Porterò alla sposa un bell'anello: che non mi fido a mandarlo.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LXIII.

FIGLIUOLO CAR.mo Havendo già scritto a tua madre, Camillo si è ammalato, onde scriverò di mia mano, e però brevemente. Il viaggio è stato incommodissimo: e non havendo trovato lettica in Venetia, mi bisognò venir a Pesaro in cocchio per via sassosa in gran parte. A Pesaro trovata finalmente a gran fatica una lettica per trenta scudi, partij il primo di questo mese in Domenica, e l'altra Domenica fui in Roma, stanco assai: et alloggiai in casa del nostro Basa, dove di suo ordine mi è provisto ampiamente di ciò che il bisogno della mia complessione richiede. Esso si aspetta di hora in hora. Ho atteso a ricrearmi col riposo, e non son ancora uscito di casa. Ma le visite son a tutte l'hore. Il Cardinale Sirletti secondo l'antico suo costume ha mandato a visitarmi col presente di polii, pizzoni,

scattole. M. Pirro ha fatto segni di molta allegrezza. Di M. Horatio non parlo, che voleva pur ch'io andassi a casa sua: e Maria in questa sua infermità, che non è stata senza pericolo, hora per gratia di Dio sta assai meglio, si loda di lui, e di sua moglie infinitamente. Del negotio non si è potuto far altro, essendo ella ancora in letto più amalata, che sana. Frate Gabriele visitato di ordine mio da donna Margherita, ha detto che la cosa è da rimetter alla volontà di lei stessa: della quale nel primo ragionamento mi chiarirò; e già ne son mezzo chiaro per bocca di Don Jacomo Clavello, che hieri mi visitò, e presentò: e tra le altre cose mi disse, che, havendo egli inteso da frate Gabriele il medesimo, andò a visitar Maria a sede vacante: et havendoli detto ciò che haveva inteso, essa negò. Tuttavia maggior chiarezza se ne haverà per noi medesimi, che per altri. Ma la licenza di poter parlarle ancora non si è ottenuta, ne si da sotto questo Papa, se non per una volta; et è necessario rinuovarla qualunque volta si vorrà parlarle. Tanto che stiamo peggio che prima quanto a questa parte. Piaccia a Dio che si stia meglio nel resto. Ti raccomando l'opera del S.r Luca Peto, protettor mio, e del Basa nelle occorrenze popolari. Hieri venne a visitarmi; e circa la prefatione, è mezzo risoluto di non mutarla, per non parer ambitioso: ma perchè è amicissimo del Cardinale di Piacenza, ha detto voler prima con lui consigliar-

sene. Et in questo proposito di stampa, ti ricordo, che non provedendosi di uno che rincontri gli errori corretti da te, non ne haverà honore. Ciò dico, perchè il Sigonio in Bologna mi disse, che il Livio era riuscito scorrettissimo, e che hora se ne avedeva leggendolo a un giovane, che hà in casa. Onde son certo che la colpa non sia tua. Sì che per amor di Dio truovaci rimedio, e vedi sopra tutto le stampe a tempo, et agiatamente, non in fretta. Ne ti pensar di entrar in altri maneggi, o altre imprese: poi che e l'honor tuo di qui ha da nascere, e l'obligo della nuova Compagnia, con l'utile presente, deve ammonirti, e tenerti assai contento. Dell'opera del S.r Luca se ne può far quattro, o sei in carta mezana; e di gratia non si tardi. Sto assai bene della sanità: perchè posso governarmi, il che in viaggio non poteva. Ho cominciata l'oratione *pro Domo*, come la più difficile; ma anderò più lento che in Milano: poi che la maggior parte è fatta, e la complessione ancor ne pate. Saluta la mia cara figliuola Francesca, la quale io ti raccomando. E sta sano in questi caldi. Di Roma, a 14 di Giugno. 1572.

Tuo padre, Paolo Man.

Di a tua madre, che visiti alcuna volta la moglie del Boccalini, e le offerisca ciò che può.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Alla Libreria del Giglio Rosso.

In mano propria. VENETIA.

LXIV.

Figliuol car.^mo Havendoti scritto per mano di Nofrio, ne sperando più di haver tue lettere per questo corriero, il Basa mi ha portato alla Minerva, dove hora sto, la tua lettera. E dimandandogli perche non era venuta il giovedì con le altre, disse ch'era venuta fuor del plico di M. Lucantonio, di che mi son maravigliato assai: e questo so che aviene, perchè tu ti ricordi le cose solamente all'estremo, e scrivi tanto tardi, che non ci è tempo di mandar le lettere al Giunta. Da che nascono più errori: uno, che le lettere fuor del plico del Giunta si pagano, e quelle del plico esso Giunta le paga. Ma ciò poco rilieva. Quel che più importa è, che le lettere si hanno tardi, e bisogna risponder con discommodo, come hora fo io, non havendo commodità di Nofrio a tutte l'hore; perchè sta a spese sue, et ha suoi affari particolari. Ecci ancora il pericolo, che non siano aperte; il che non si può temere nel plico de' Giunti. Si che, quando questa sia la causa, il correggerla sta bene. Ho veduto la poliza del Strozzi, e quanto il Cratone consiglia. Morì il zio di M. Mass.° e quasi gli ha fatto compagnia M. Horatio Fosco. Io mi trattengo con la regola; ma qualche volta il freddo mi visita. Bevo eccellenti vini, della cantina di M. Horatio, e da quella del Capilupo; che son

quattro fiaschetti al dì. M. Horatio, che è tutto amore, a mio dispetto ogni dì mi manda due brave pagnotte. Dammi aviso, se M. Lucantonio ha ancora.....* e se ancora tu hai cominciato a correggere. Ogniuno attenda alla sua cura: altramente il negotio patirà, e ne seguirà discordia. Quanto a quelli epigrammi del Mureto, tu pigli troppe brighe; e di cosa, che a te niente importa, vuoi dar fastidio al Basa, che è occupatissimo et assai negligente, al Mureto, che a pena si lascia parlare; et a volerlo far scriver una lettera, non so se bastasse un Cardinale, perchè la sua virtù lo fa superbo, e la sua natura lo fa infingardo. Pensa che hieri mi mandò a dire, che dell'Horatio e Catullo non accade che hora si affatichi, havendo compreso dalle tue lettere fredde, che il bisogno non è presente. Hora tu vuoi da lui lettere al Molino; che è cosa da non sperare. Poi, quando considero per chi tu pigli queste brighe, che è un pedantino non conosciuto, dovendo tu attender a cose honorate, non posso far che non ne senta dispiacere; e veggo che nella elettione de negotij, per l'ordinario la prudenza ti manca. Non ti parlo de gli studij: che horamai è soverchio. Mi contento che tu viva sano, et attendi alla casa et alla stampa: e sgravati di scriver lettere a questa gente ignobile: che se gli ascolti, ti tacheranno una gabella di fatica e di spesa ogni set-

* Una parola è perduta nell' autografo.

timana. Spero pur di venire al Settentrione, ma mi è fatta grande instanza ch'io resti. Sopra che nascono molte considerationi. Maria non è ben sana. Saluta tua madre, e Francesca, e tu vivi allegro, e contento. Di Roma, a 26 di Luglio, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Il Mureto ha ricevuto la tua lettera 4 dì sono per mano di un Fiamingo; e per qualche dì sarà occupato nella Oratione di Malta, gratulatoria al Papa. Il Ciofani ti si raccomanda.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

In mano propria.

LXV.

FIGLIUOL CAR.MO Venendo a trovarti M. Antonio Persio, giurisconsulto eccellente raccomandatomi dal S.r Camillo Caetano, nepote del Cardinale Sermoneta, dagli quell'aiuto che potrai, intorno a certa sua opera * che vuol far stampare costì. Tu mi hai mandata la epistola greca di Gregorio, e M. Latino desidera la mia tradotta. Date dentro col nome di Dio in quella honorata impresa, che a te solo gloria, et a tutti i compagni partorirà utilità

* Trattato dell' Ingegno dell' huomo, in 8°, publicato soltanto nel 1576.

infinita. Aspetto di vedere il primo foglio del Peto, col quale non ardisco più d'iscusare la nostra negligenza. Ti avertisco, che qui da Cardinali si fa censura sopra le Lettere di diversi. Si che non ti venga in animo per hora di stamparle. Vederò di haver dal nano di Cornaro quelle due bellissime lettere. M. Fulvio è fuor di Roma con Farnese, ne tornerà per tutto Ottobre: et io partirò se pur mi sarà concesso, a 10 di Settembre. Quanto alle Orationi, tu hai il primo volume da me corretto, il 3.° ho io; del 2.° non ho più che due Orationi corrette con la occasione del commentare. Che più non ho fatto dopo che son qui, per il mal costume di Roma, dove non è possibile haver otio. Quel mio Commento stampisi una volta con dignità. Non mi scorderò delle due taole, e del porchetto. Sta sano, e saluta tua madre, e Francesca. Di Roma, a 9 di Agosto, 1572.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

Venetia.

LXVI.

Figliuolo car.mo Alla tua lettera non accade altra risposta, salvo che, per quanto comprendo, quella villa è uno sviamento a tutti voi. Aspettava una parola se il Senese è tornato: e, poichè egli si

rimesse al Ziletti, et il Ziletti aspettava lui, e poi se n'è partito; che cosa egli hora dice? Perchè, havendomi promesso già tre mesi di dar presta risolutione, e non havendola data fin hora, io pretendo di non esser tenuto all'offerta ch'io gli feci. Vedi quello che dice, e non ti scordar di questo libro, che tanto m'importa: e, se puoi rihaver lo scritto che facesti col Senese, come già egli si offerse, farai bene. Già si vede, che i lor pensieri erano di tirar le paghe in longo, come mi avidi subito che lessi lo scritto; et hora mi tengono intricato con gran vergogna mia, che non so più che rispondere a chi dimanda se il libro si stampa, e quando sarà finito. Non credo sia bisogno avertirti, che, venendo qualche uno per far stampare opera moderna, non è da dargli orecchie: Perche tra le mie Epistole latine, il Commento delle *ad Atticum*, i Proverbij d'Erasmo che sono in ordine, e bisogna subito subito cominciarli, si occuperanno molti torcoli della Compagnia. Oltra che il mio Commento vorrà un altro torcolo fuor della Compagnia. Si che ci sarà che far assai, e la correttione sola de' Proverbij di Erasmo occuperà un correttore buono. Dove ci è greco assai, per quanto ho veduto nella copia di Parigi, la quale ho in camera; e, parmi, che tu mi dicessi, che 'l greco era levato via: che non è così. Tutta la fatica è passata per mano d'un Teologo, e mia; et a me è dato il libro, come cosa mia, promessa dal Concilio: come si ve-

drà nel *Motu proprio* di N. S.re già spedito. E però intendo di haverne utile particolare per diversi rispetti. Io te ne do per hora questo poco di lume: però non ne dir altro a'compagni. Ho anco in mano gli Apoftegmi di Erasmo, che mi son dati a rivedere. E, perchè hora si attende a purgar i libri proibiti dal Concilio, io crederei di poterne impetrar una parte per me, cioè per noi, se rimanessi qui. Ma Dio sa che n'ho poca voglia. Perchè sto pur con qualche discommodo. E, se bene per gratia di Dio sto assai bene della sanità; nondimeno quest'aria mi spaventa. Hieri, e l'altro, fui in contesa con alquanti Cardinali, contendendo io del partire, et essi per ritenermi. Dico, che venimmo a parole assai calde, con riverenza però sempre dal canto mio. Morone benignissimo si contenta di ciò che voglio io, altri la intendono altramente. Sta sano. Di Roma, alli 23 di Agosto, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LXVII.

FIGLIUOL CAR.mo Ho ricevuto la epistola di Gregorio. Nel *Motu proprio* non è nominato Erasmo. Del Torresani mi dispiace la sua ruina. Che per

tale tengo il taglio del suo privilegio. Il Gorscio, ne le Epistole del Magnolo qui sono: e tengo per perduto l'uno e l'altro, ma del Gorscio più m'incresce. Hoggi ho fornita la quinta oratione fatta in Roma del 2.° vol., cioè quella *pro Flacco*, assai difficile. Dell'opera del S.r Luca Peto non so più che dirmi, e conosco che quella impresa non farà le facende ch'io credeva: e già Bernardo scrive, che non ci son danari in cassa. La qual parola, accompagnata con la tardità dell'opera sudetta, mi ha fatto far nuovi pensieri. Che pur sperava di veder rinuovata la gloria di casa nostra, e da principij fo coniettura del futuro. Corre già il quarto mese, ch'io parti, e non veggo che sia stampato pur un foglio. Onde avenga, non lo so. Ma l'effetto mi dispiace per tuo conto. Che l'interesse altrui poco mi pesa. Attendi a star sano, e saluta tua madre e Francesca*. A tua madre dirai, che si ricordi del formento da Piove, e vegga di riscuoter da Mons.re suo fratello. Di Roma, a 30 di Agosto, 1572.

Tuo Padre, PAOLO MANUTIO.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

*: Francesca Giunta, moglie di Aldo, già più volte nominata nelle precedenti lettere.

LXVIII.

Figliuolo car.mo Non rispondo alla partita de' *Motu proprij*, perchè non accade dirne altro; che questo pensiero sarà del Basa. Se ti pare che si aspetti ancora per otto o dieci giorni il Ziletti, aspettisi, ch'io me ne contento, poichè io comprendo che ti fo dispiacere a sollecitartene: là dove io credeva che questo tardar tanto dovesse dar ancora a te qualche molestia. Ma poichè m'inganno ne' miei giudicij, me ne rimetto a te. Se si potranno haver i tuoi Proverbij d'Erasmo, mi sarà caro per sodisfarti, benchè non sappia veder quello, che importi. Ne parlerò con fra Gabriel; ma lui non li darà senza licenza del Mastro Sacri Palatij *: che è come urtar in un scoglio, massime hora che il ristampar i nuovi è tutta impresa sua. Del libro prestato al Gabrieli, che è Dionisio Areopagita greco, tu me ne scrivesti un'altra volta, et io risposi, che l'haveva rihavuto. L'Epistole del Magnolo devono essere smarrite; ma sono molti anni ch'io mi servì di ciò che ci era di buono, ch'era assai poco; ma pareva molto nel tempo, che esso le studiò. La quarta Deca di Livio fu prestata ad un Mantoano, che partì per pazzia. Il Macrobio non so a chi fusse dato, e M. Bia-

* Thomaso Enriquez.

sio è morto. Il Benvoglienti non attende a simili libri. Non ho lettera alcuna dal Ballini; ma li dirai, che dica al clarissimo Avogadore, che Roma è più povera de' letterati, che fusse mai, e che non c'è speranza alcuna di trovar qui il successore al Rasario: ma che per consiglio mio, di lettere latine e volgari il Parthenio servirà eccellentemente. Non occorre dir altro. Sta sano, e saluta tua madre, e Francesca. Di Roma, alli 6 di Settembre, 1572.

Tuo padre, PAOLO MANUTIO.

Al mio car.^{mo} figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LXIX.

FIGLIUOL CAR.^{mo} La tua lettera m'ha consolato assai, dandomi aviso delle due opere cominciate: ancora che più m'importava che si desse principio all'opera del S.^{r} Peto; e per amor di Dio ti prego mandami il primo foglio a tutte le vie per il primo corriero; altramente tu sarai causa di farmi perder un grande amico: e quel, che è peggio, farmi un gran nemico. Perchè tu non conosci il sangue romanesco; e già mi par vederne qualche principio: perchè due dì sono, trovandomi in camera del Cardinale Morone, esso vi venne con i Coss.^{ri} con l'occasione della stampa, che sta per far mutatione; et

a pena mi disse: Che fu di quella mia cosetta? quasi volendo dire: È ella smarrita? Io risposi: N'è benissimo, e presto V. S. ne vedrà il principio. Si che ti prego, poichè son condotto a termine che mi bisogna usar questa parola teco, mandami il primo foglio ben corretto subito subito, se tu dovessi ben farlo far a spese mie dal Trentino. Che pagherei cento △, e che quest'opra non mi fusse mai venuta in mano: ne mai più accetterò opere d'amici per la stampa; e già n'ho rifiutate parecchie, poichè non posso haverne honore. Il Papa m'ha fatto intendere, che non vuol ch'io parta, e che vuol adoprarmi. Son costretto ad obedir S. S.[tà], ancorchè desiderava tornarmene a Venetia per dar anima a quella impresa; la quale conosco che n'ha bisogno, essendo tutta in mano di giovani da buon tempo. Scrivo a tua madre che mi mandi non so che robbe: tu insieme mandami il mio Commento sopra le Orationi, che mi bisogna per l'occasione continua di riveder qualche passo: e qui tra molte occupationi e caldi estremi, ne ho però commentate sette; e spero per Natale essere a fine: poi rivederò ogni cosa, con le varie lettioni di tutti, per veder ciò che dicono. Sichè non far fallo. Qui s'intende ch'è stato bollato il magazzeno al Ziletto, altri dicono la bottega: e Dio voglia, che torni più. Sichè il negotiar più con lui, o col Sanese, mi par soverchio. Tuttavia se la dilatione ti piace, contentati. Ma, quando ti parà di

finirla, io vedrei di tornar in piedi la pratica di Milano: dove so, che anche il Capra, et il Ferrario, e tanti miei amici si maravigliano, perchè tardano* tanto a venir in luce questo benedetto mio Commento. La qual sciagura, spero, che non averrà a quest'altro. Il Basa col nepote del Caro fece accordo in tanti libri; poi rivolse i libri in danaro, così desiderando esso Caro.

Salutarai sempre il Cratone da parte mia, scrivendoli, che son costretto a star qui questo verno, se non sarà più, che me ne rimetto a Dio. Io ho bisogno ancora del primo volume delle Oratione (sic), quello, che haveva meco a Milano, per molti scontri che occorrono ogni dì. Si che mandalo con le orationi già commentate da me. Mi è bisognato ristampar la seconda volta la epistola scritta al figliuol del Papa: dove havendo mutata qualche cosa, mi è parso mandartela, acciò ti servi di quest'ultima per la stampa. E di più te ne mando cinque fatte di nuovo. Non ho che dir altro, salvo che son sano per gratia di Dio, e desidero che tu ancora ti conservi più che puoi, insieme con Francesca. Di Roma, alli 13 di Settembre, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

* Par debba dir *tarda*.

LXX.

Figliuolo car.[mo] Vorrei che tutte l'opere fussero rimase a dietro, dico anco le mie, purchè quella del S.[r] Luca s'havesse cominciata, tanto per tempo ch'io non havessi perduto quanto ho fatto con esso S.[r] Luca; e, quel ch'è peggio, non so di chi dolermi: se non che venga pur che opra si voglia alle mie mani, non piglierò cura di farla stampare a Venetia. Scrissi a tua madre, che mi mandasse alcune robbe, le quali, dubito, non capiranno in una cassa: ma se due saranno necessarie, si mandino, e che non tardi infino al tempo freddo: e sopratutto fa che ci sia dentro quella parte del mio Commento già fatta sopra le orationi; perchè il secondo volume, piacendo a Dio, sarà fornito per Natale. Poi mi bisogna far una revista universale con buona diligenza. E già S. S.[tà] è informata di questa mia fatica. Che quando andai a basciargli il piede, non solamente mi dimandò quello ch'io faceva; ma volse insieme sapere a che termine era l'opra, e da quale oratione haveva cominciato. E, rispondendogli io, che non haveva servato ordine, ma che haveva sempre atteso a commentar le più difficili, dimandò quali erano le più difficili. Io gli ne nominai quattro: e S. S.[tà] soggionse: In che consiste la difficultà? dissi: Ne'sentimenti oscuri, ne'costumi Romani, nel-

l'historie poco note, nella prudenza dello scritto, ne gl'ordini de concetti, e nella bellezza della lingua. S. S.^{tà} stette sempre con faccia ridente, e, doppo haver detto ch'era benissimo informato delle mie virtù, mi licentiò con la benedittione, dicendomi: Spedite questo, che vogliamo oprarvi in altro. Si che manda presto quella parte, che ti lasciai, con quel libretto delle figure, che mi mostrasti, poichè quel del Gorscio è perduto, il qual penso far venir di Polonia. Io qui mi son fermato senz'alcuna volontà, o pratica. Morone benignissimo m'haveva conceduto la licenza: ma Aleiato, e Sirleti sempre più duri, con dire, che non volevano patir questa seconda vergogna; di nuovo volsero parlar a S. S.[tà] credo già scordata di me: ma ritornata in memoria per le parole loro, disse: Desideriamo che resti. Il che intendendo Morone, infiammato più che mai, per non perder la sua laude, prese tutto l'assunto sopra di se, e concluse in due dì, facendomi assignar di provisione vinticinque scudi d'oro il mese, havendomi lassato uscir di bocca, che io, essendo poi costretto a rimanere, voleva poca fatica, e poca provisione. Poichè dunque è così a Dio piaciuto, me ne contento, e per molte cause, credo dover havere più quieta vita, che in Venetia. Non mancar di salutar da parte mia l'amorevolissimo M. Paolo Carmigliati, pregandolo a raccomandarmi con le prime lettere al Morandi: e saluta tua madre, e Francesca

da parte mia, consolando l'una e l'altra della mia lontananza. Ti mando una epistola, fatta hieri; metteraila insieme con l'altre, scritte al Furnario*, si come quella al Paleotto**. Qui si riveggono con gran diligenza quelle Lettere volgari; e, credo, si rivederanno anco le latine. Onde non mi so risolvere se sia bene che nel mio volume sia veduta quella longa al Cratone, e me ne rimetto a te. Sta sano. Di Roma, a dì 20 di Settembre, 1572.

Tuo padre, Paolo Man.

LXXI.

Figliuol car.mo Nelle tante disgratie, che incontrano all'opera del Peto per sciagura mia, ho questa consolatione, che tu non manchi per la parte tua. Aspetterò senza fallo i fogli la settimana seguente. Circa l'esserti maritato, hai havuto troppo bella ventura, di moglie, di dote, di parenti: e doveresti conoscerla, e ringratiarne Dio, non dico me, che, come sai, per compiacerti rivocai il commandamento. Lo star in Venetia hai veduto se mi giova alla complessione; stetti a Milano sette mesi, e non te ne dolesti. Se son fermato in una Roma per commandamento di un Papa, e che ciò mi torni meglio,

* L. XI. n. 15. ** L. XII. n. 1.

che star in Venetia fra le risse che veggo nate per opera del demonio fra te e tua madre, non doveresti dolertene, massime che a te e tua madre ho lasciato il tutto; e stando qui non vi do spesa, ne dimando l'entrate di zecca, ne di Asola. E sai che ho speso ciò che haveva per te: per te dico, perchè quello che hai speso nel fabricar a Asola, doveva spendersi nel pagar gli Olivieri, et in altro, dove ho supplito io. Hora che non ho più che spendere, è honesto che tu cominci a lamentarti di me? Si che ti prego a non dolerti di vedermi in Roma; che alla fine te ne contentarai. Attendi pure a viver in pace, concordia, quiete con tua madre e tua moglie, se vuoi che Dio ti prosperi, et io viva contento. E ristringetevi a poca spesa, poi che, non essendoci io, che mi bisogna tener due servitori con donna Margherita, rimanete in pochi. Ma le mie casse, Dio benedetto, perchè non mi si mandano? e già il freddo si avicina. Tua madre si scusa con le fuste, e tuttavia vengono robbe al Basa; e gli Ambasciatori, che vengono a S. S.[tà], sono partiti per Pesaro. Tu poi dici di voler veder quello che si leva di casa, et essa non vuol mostrarti le sue lettere; e così a me ne viene il danno. Io dimando parte de'miei drappi, e non mi si mandano: dimando miei libri, e non posso haverli. Sia ringratiato Dio del tutto. Starò pur ancora aspettando due settimane: e poi costretto da tal disobedienza, piglierò verso al mio bisogno. Sopra tutto

ho bisogno del Commento sopra le Orationi, per poter migliorarlo, e farlo trascrivere col testo tutto a suoi luoghi, havendo già preso un buon scrittore. Quanto al Vescovato di Chioggia, non mi conosco atto a tal cure, e non ho tempo di attenderci, e quasi mai esco di casa. Perchè ho che far troppo in camera nel comporre per ordine di S. S.[tà]; oltra che sai la mala sorte che già ebbi pur per Mons.[re] con tutto che adoperasssi tre Cardinali infino all'Ambasciator di Venetia. Egli, come assassinato da me, sempre si è ito lamentando. Si che concludo che non voglio più simil brighe, havendole già provato: e da qui inanti penso di viver a me stesso, con quelle cure sole, che il Papa mi darà, il quale mi trattiene. Il Catena mi disse che voleva far la spesa; onde non ci metterai del tuo, se non vorrai, e ti rimarrà obligato. Correggio è gran Cardinale, ma io non ho ancor potuto visitarlo. Hor vedi se mi avanza tempo. Circa la dedicatione al Re di Ungheria*, primogenito dell'Imperatore, io la farò; ma scrivi al Cratone, che mi mandi i titoli che la sua Maestà riceve, *et aliquam etiam argumenti partem suppeditet*, non essendo io informato del soggetto. Sta sano, e saluta Francesca. Di Roma, a 27 di Settembre, 1572. Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.[mo] figliuolo, Aldo Manutio.

In mano propria. VENETIA.

* Rodolfo, figlio di Massimiliano II. Imp.

LXXII.

Figliuol car.^mo Delle robbe che ho dimandate, ne tu mi scrivi, ne tua madre; e vedo che andate alla via di farmi spendere in vestirmi per il verno. Aspetterò un'altra man * di vostre lettere, per intender se le casse saranno inviate. Che più non bisogna tardar, poi che il freddo si avicina. A lei ne scriverò; e non seguendo l'effetto, so quel ho da fare. È necessario che habbia il Commento delle Orationi, che ti lasciai con i libri, de quali ti scrissi per l'ultime. Si che non mancare. E perchè non mi dai aviso di haver ricevuto sei epistole, composte da poi che son in Roma? Ti ricordo a dirmene una parola con le prime, e così dell'opera del S.^r Peto: col quale si fece la scusa, con promettergli sei, o otto fogli questa settimana al più tardi, ne però sono venuti; et il Mazurini attende pur a scusarsi nelle lettere al Basa. Intanto io mi perdo la gratia e la protettione del maggior amico e padrone che havessi in Roma. Circa l'Inventario fatto con tua madre, di che da lei non ho lettere, mandamene una copia sottoscritta da te e da lei, perche, poi che tutto si fa aspettando la mia morte, voglio ancor io esser

* di corriero. Vedi pag. 258.

cauto per ciò che possa avvenire dal canto vostro. Che Dio all'uno e all'altro doni lunga vita. Sopra i danari di zecca è assicurata la dote di tua madre; onde non debbo, ne voglio venderli. E quando pur vorrò venderli, intendo che il danaro venga in mano mia: e pur vorrò che servano alla sicurezza di tua madre. Intendo che sono a 96, e non 86. Basta che il frutto si cava. E se Venetia ruinerà, con la ruina publica sarà tolerabile la privata. Ma Dio non permetterà ne l'una, ne l'altra. Veggo bene la causa per la quale tu exaggeri questa parte: ma ti ricordo che tua madre è tua madre. E se sarai iniquo verso lei nel modo che hai cominciato, sarò sforzato a levartela davanti: il che quando segua, vorrò viver con lei di quello, che ho guadagnato con le mie fatiche. Pensa bene a questa parte: e non credere, che la mia patienzá e passata, e presente, sia stupore, ma è nata dall'affettione paterna; e prego Dio la mantenga, che mi veggo assai vicino a perderla. Tu tocchi pur circa l'esserti maritato; e non conosci la ventura che Dio ti ha data, sopra i meriti nostri. Ricordati che hai havuto un buon padre, e quel che ho fatto per cavarti di miseria: e quel che tu fin hora hai consumato: e quando poi il frutto della tua dote ti è venuto in mano, hai voluto che sia tuo proprio, e non comune. Aspetto aviso delle robbe che dimando: e ne scriverò a tua madre: e tu ricordale, che non manchi. E vivi in gratia di Dio, et in pace con lei,

e con tua moglie, che maggior contentezza non puoi darmi. Sta sano. Di Roma, a 4 di Ottobre, 1572.

Tuo padre, Paolo Man.º

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

In mano propria.

LXXIII.

Figliuol car.mo Le mie robbe han pur tardato tanto, che questi primi freddi mi hanno colto; et hora sono in letto con un doglia di schena, cioè freddura, et per due dì mi si sparse anche per le braccia, et quasi non poteva movermi. Tanto che il medico ha dubitato di paralisia. Il male per gratia d'Iddio va mancando, in tanto veniranno le robbe delle quali ne tu, ne tua madre mi mandate la nota, et pur mi bisogna haverla. Il mio Commento su le Orationi veniva sicurissimo con le medesime robbe; et tu hai preso (come tu dici) quel giovane per transcriverli, spesa soverchia, se però tu non te ne servi in altro. A me bisognava farlo trascrivere insieme col testo et rivederlo, et migliorarlo in molti luoghi; et per questo effetto ho preso un giovane in casa, oltra che Onofrio ancora ogni dì è qui, et mi aiuta in altre cose. Bisogna dunque se pur vuoi contentar

più presto te, che me, che tu mi mandi la parte che sarà transcritta. Et non bisogna che c'intravenga longhezza come nell'altre cose tutte, perche voglio venire quanto più presto si possa con l'aiuto di Dio a fine di questa fatica, per stamparla subito, et dedicarla a N. S.re come mi ha detto il Cardinal Morone da se stesso, dimandandomi quando ne sarei al fine. Si che sollicita a far transcrivere se pur vuoi contentarti, come ho detto, in cosa non necessaria, et mandami per ora le Verrine, o le Filippiche. Et se tu vedi che 'l scrittore vada tardo, consegnale al corriero ben ristrette et difese dall'acqua con una tela incerata, et fa mercato prima. Che per haver questa sodisfattione non mi curo di spender un scudo, o due. Ho una lettera dal Senese in risposta di una mia, dove mi scrive, che Giletti non vuol più entrar in compagnia con lui a stampar il mio commento, per esser entrato in altri negotij. Et che di quanto già ragionai con lui cinque mesi sono, non ne vuol far altro, et che non vuol dar altra sicurtà che lui medesimo, et che s'io non mi contento, non sia fatto altro. Li rispondo per questo corriero, che retirandosi Giletti contra il contratto fatto teco, et non volendoli dar sicurtà contra il medesimo contratto, et manco contentandosi di quel ch'io ragionai con lui alla presentia del Magiorini, il negotio è finito, et ogn'un farà i fatti suoi. Et ho molto ben salvata la sua lettera, si che stracciarete la scrittura

fatta tra voi, che così esso ancora mi scrive, quando io non mi contenti di lui solo senza altra sicurtà. Si che pensarò in altro. Custodiscasi quel mio commento con ogni diligenza, avvertendo che non vi manchino carte, o rimesse; et tutto ordinato, et ben ligato, consegnalo a tua madre, e stia li, finche io torni a Venetia per stampar questi due commenti, se però sua S.^{ta} si contentarà ch'io venga fra qualche mese, come dubito sarà necessario, che altramente non ne spero effetto ne presto ne buono. Quanto all'opera del S.^{r} Peto, non fu mai d'assassinamento maggiore, et chi havesse voluto cercar un carattere cattivo, non potea trovar ne piu brutto, ne piu vecchio. Della carta non dico, perche è mera brunella. Io l'ho pur tanto raccomandata, quell'opera; e non so più che dire, se non accusar la disgratia mia, come anco accusa la sua quel buon gentilhuomo. Ch'era assai manco male stamparla in Roma; ma egli la mandò a Venetia con speranza mia, et la sorte mi mandò in qua; che s'io restavo in Venetia la cosa passava altramente. Ma veggo che voi havete rispetto a l'un, et all'altro, et M. Lucantonio sta in villa, et attende a vivere, tanto che la impresa non ha capo. Ho detto al Basa, che 'l mio consiglio saria ardere tutta la parte che è fatta, et ristampar il libro con miglior carta, miglior carattere, et anco minor forma. Che quello è un fogliaccio sconcio, et d'adoperar in un'opera di 300 fogli.

Il Magiorini sta volta ha servito me, et il Basa principalmente, et da poi la Compagnia, in un modo, che nissun nimico potea servir peggio; e se havessi parte in quella Compagnia, et ch'io fussi a Venetia, non vorrei più ch'havessi simil cura, et lo levarei della Compagnia. Lascio questa parte fastidiosa, et dico quanto alla casa de li Odoni, che a me non piace, per esser le camere una in qua, e l'altra in la, per non haver portico, per esser lontana, e finalmente per non esser hora tempo d'accomprar case. Che se Venetia ruinarà, ogn'un si ritirarà alla Terra ferma; ma se si manterrà come spero, sarà meglio per noi la Zecca, che la casa, oltra che tua madre non solo sarà sicura, ma haverà il viver suo. Et dela casa come caverà il viver? perchè dai motivi presenti troppo mi si fa chiaro se viverete insieme, o no, caso ch'io non ci sia; che può toccar così a voi, come a me, et però dimando la nota di quel mio Inventario; et non mancar di mandarmela, che voglio potermi servir del mio, secondo che mi occorrerà, massime havendolo acquistato io con le mie fatiche. Et hora che sono a letto, et son visitato, sto con una coperta adosso da forfante; et se a voi ne scriverò, starete sei mesi a mandarmela, assignando la colpa tu a tua madre, et tua madre a te, disegnando ogn'uno per se stesso. Di quelle mie Epistole latine che ti mandai, non ho mai havuto da te avviso se l'hai havute, o no; che questa è la terza volta che te ne

scrivo. Sta sano, saluta Francesca, et tua madre. Di Roma alli 18 d'Ottobre, 1572.

Tuo padre, Paolo Manutio.

LXXIV.

Figliuol car.mo Tu dici che 'l mandar robbe su, e giu, ti dispiace. A me ancora dispiace. Ma se tu conosci, che i libri, che ho dimandati, servono all'honore, et il resto delle robbe al commodo della vita, dovrebbe cessar questo dispiacere. Ma non veggo già, che ti dispiaccia il far condurre sassi a Venetia che non hanno ne apparenza d'antichità, ne dottrina; e nella condotta vi anderà tanto che si potrebbe spendere nelle cose che sai. Ma perchè ne da questo humore, ne da altri spero poterti rimuovere, anderò a vederli ove sono, scrivendomi tu che sono da diciotto, o vinti; e te ne darò aviso. Hora non vi vo, perchè tra la doglia della schiena, e la dieta, sono indebolito assai: e per tre o quattro dì non penso uscir di casa. I sassi sono tuoi, e gli haverai sempre che vorrai; perchè di qua non si fa ripresagglia. Pensa hora tu, se 'l tempo è opportuno a far spesa, dove non importa, e non farla, dove è necessario. Il porchetto è salvo, e conservasi più per te, che per me. Il romore delle tre casse, che mi scrivesti, si è risoluto in una sola. De'libri,

e del Commento sopra l'Orationi resterò senza ancora qualche dì. Intanto penserò di che si potrà far un'altra cassa. Ma quel Commento quanto più presto l'havesse havuto, tanto prima si sarebbe trascritto. E qui mi soviene, che forse sarebbe meglio consumar due corpi dell'Orationi di Tullio, e tagliarli in cartelle, che andassero a' suoi luoghi inserte nel mio Commento, che trascriver tutto 'l testo, dove va tempo infinito. Certo è, che tutto 'l testo voglio stampare co 'l Commento, si come anco le Famigliari, delle quali ti ho scritto nell'ultima la risolutione seguita co 'l Senese per lettere sue. E non saria se non bene far spedire al presente il privilegio di Venetia, o almeno chiarire se si può havere; che d'ogni cosa dubito, e con qualche ragione. Veggo che pur ancora la tua doglia ti dura, e non è male da farne poca stima. Tutti i cibi freddi, o herbe, o frutti, ti sono contrarijssimi; e così lo scrivere doppò pasto: e però, *malo doctus*, comincia a regolarti. All'opera del S.r Peto il Basa mi dice, che M. Lucantonio provederà. Il fastidio che lui et io n'habbiamo preso, non poteva esser maggiore, importandoci troppo l'amicitia, e la protettione di quel gentilhuomo. E credo tu sappi che, essendo consigliere, accettò la sicurtà del Basa, ricusata dagli altri. Con la qual sicurtà mi fu poi lecito cavar i due mila ducati sequestrati e dal Galletto, e dal Popolo. Hor vedi, se questo punto importa, oltra molti altri. Sta

sano e saluta Francesca, e tua madre. Di Roma, a dì 25 di Ottobre, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

*Al mio car.*mo *figliuolo Aldo Manutio.*

VENETIA.

In mano propria.

LXXV.

FIGLIUOL CAR.mo Intesi finalmente quel che tu non havevi mai specificato nelle tue lettere, che al primo aviso del mio restar in Roma, tu havevi levato a tua madre le chiavi, e con strani modo (modi), senza lasciarle potestà di poter mutarsi di camisa senza tua licenza. Hor che faresti, s'io fussi morto? Infelice lei se resterà alle tue mani! Ma Dio provederà. Il far l'Inventario non era errore: anzi voglio che si faccia, per cautione non meno mia, che tua. E fatto che sia, torna a lei le chiavi; et una copia sia appresso di te, sottoscritta da lei: l'altra voglio io, sottoscritta da te, e da lei. Perchè ogniuno è mortale. Quanto alla casa, dici che, se a me non piace, piace a te. Comprala adunque co'tuoi dinari, e con la tua dote: che io non voglio spender i miei danari in cosa che non mi piace. Basta bene quel che ho speso infin a quest'hora, onde son rimaso asciutto, e nudo. E tu ti hai cavato tutte le voglie, con quanti

avertimenti, e con quante riprensioni io ti habbia mai fatto. Che se si considera quanto hai consumato in Roma, in Asola, in Venetia, bastava per comprar la casa de gli Odoni. Hora se si diminuiscono le entrate della Zecca, con le quali veggo che havete fatica a vivere; sappimi dire, di che viverete? E qui poi nasceranno i romori contra tua madre, e lamenti contra me. Che questo è stato sempre il tuo costume. Della qual ingratitudine et impietà prego Dio che non tenga conto. E perchè vedo che hai cominciato a lusingar tua madre solo con dissegno che mi scriva di questi danari; io, che veggo più di te, e che so che vai alla via di comprar una lite con una casa lontana, et incomodissima, subornato da Mons.[r] tuo zio, non posso per conscienza contentar ne te, ne lei. Oltra che con mille scudi la casa non si compra: il resto dove si troverà? se la Zecca fallirà, Dio per altra via provederà a tua madre. Ma s'io vendo quel capitale, come non mi manca a chi venderlo, e che levi il danaro di Venetia, ti liberarò di questo timore. Il mio Commento, poi che i corrieri troppo dimandano, mandalo in una delle casse che Bernardo Giunti invia di continuo al Basa: e se bisogna differire, differiscasi, infin a tanto che casse partino. I libri che insieme mi bisognano, sono questi: il primo volume delle Orationi che lasciai. La Filosofia di Cicerone, la Retorica, il Plinio in ottavo, Varrone *de lingua latina* in ottavo, et *de Re rustica*

in quarto, Festo Pompeio, Cornelio Tacito, Suetonio, Gellio, il Tullio *de Officijs* del Magnolo, il Sigonio *de Cive Romano, de Italia, de Provincijs,* et quello sopra i Fasti in foglio, di stampa dell'Episcopio, il Tesoro al quale ogni dì aggiungerei, un Virgilio in ottavo, un Terentio del Faerno, se lo hai: Isocrate da me corretto in 8.°, Demostene del Brucioli in ottavo con la prima parte da me revista, Omero greco da me revisto, Euripide greco in 8.° con le correttioni in margine, Sofocle in 8.° da me revisto, un Dicionario greco, *Aquila romanus de figuris,* l'ultima Risposta del Sigonio con il Gruppio se l'hai, un libretto moderno delle figure. Di più 12 fazzoletti, 8 tovaglioli grossi, un mantiletto da cucina, la mia scudella di porcellana, li tovaglioli di Fiandra col mantile, la veste berrettina di panno. Non aggiungo altro, perchè dubito non entrarebbe nella cassa; ma se vi è luogo, mettici un altro tapetto. Saranno poi in tutto due casse, una già fatta che tuttavia aspetto, et l'altra che mi mandarai; et quando occorresse fra qualche tempo rimandarle, non sarà così gran cosa un par di casse; et qui la robba non si perde, et tocca a me a conservarla se l'ho acquistata. Et perchè dubito, anzi son quasi certo per le parole del Cardinal Sirletti, che mi sarà commesso da parte di S. S.^{tà} commentare il Tullio *de Officijs,* havendo la Congregatione de Cardinali condennato il Betuleio, è necessario che tu mi mandi

quel principio ch'io feci sopra il Tullio *de Officijs*, dietro al quale seguirò. Vorrei ancora un mio trattato dell'Olimpiadi, et quello delle Tibie destre et sinistre, et quella dechiaratione di un luogo dell'ottavo libro di Livio che mostra la ordinanza dell'essercito. Ho caro ancora che vi si mettano i miei due cortelli, et il bussoletto d'argento per la canella, et la tazzetta d'argento per l'uva passa, et cose simili. Et di tutto terrai una nota appresso di te. Che tu habbia preso quel giovane per commodo tuo, mi piace, et in cose simili non ti disdirò mai. Dell'Opera del S.r Peto, se il Basa havesse proposto il Sansovino per rispetti non tanto suoi quanto di M. Lucantonio, non ha già detto che il libro si stampi in carta cattiva, in peggior carattere, et in brutta forma; et questa parte era del Magiorini, et ancor vostra; et ti assicuro ch'egli non è amico da farne poco conto, et che non bisogna rompersi con ogn'uno così facilmente, perchè alla fine ogn'uno può far a qualche tempo et beneficio e danno. Et a me fin hora questa regola è riuscita; se a te non piace, vivi a modo tuo. Qui morì il Cardinal di Correggio, et il buon Catena sta tuttavia senza partito. Il Jacoboni conversa co'l S.r Castellano, et lo serve in cercar medaglie; ma però non ha ne spese, ne salario, ne stanza. Mondo infelice, poi che ogn'un si muta con la fortuna prospera. Attendi alla sanità, alla quiete, alle honorate fatiche, che in casa sua finalmente si sta

meglio che altrove, et s'io sto hora qui, ci sto perchè son stato constretto da chi è padron del tutto; et perchè il Mondo sappia che se Pio V. mostrò di non stimarmi, quest'altro Pontefice et tutto il Collegio de Cardinali mi stima. Quando poi ci sarò stato qualche tempo con honor et comodo mio, all'hora poi mi ridurrò alla quiete, ben che qui hora per gratia di Dio et di S. S.[tà] ho quant'otio che voglio, et più presto posso accrescere honor et robba che diminuire o l'uno o l'altra. Di Roma il primo di Novembre, 1572.

Rispondo a M. Bernardo Torresano.

Tuo padre, Paolo Man.[o]

Al mio car.[mo] figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

In mano propria.

LXXVII.

Figliuol car.[mo] Domenica il corriero mi mandò a casa la tua lettera, la quale doveva essermi data la settimana passata, si come mi son state date tutte l'altre venute nel plico de Gionta senza spesa alcuna per mano del Basa: un'altra volta ti scrissi che il mandar per via del Gionta era più sicuro et senza spesa, benchè a questo non miro. Hoggi che è mercordì, ti rispondo, et se questa settimana havrò

l'altre tue, farò un Poscripta. Il Basa si contenta che si stampino per suo conto le opere proposte da lui, et non approvate dalla Compagnia. Esso incontro vorria sapere qualche dì innanti l'opere che sete per stampare ; et insieme vorrebbe veder il conto della cassa ogni mese, cioè l'entrata et l'uscita. Le dimande sono ragionevoli, tuttavia a voi interessati tocca a disponere. Una sola cosa ti dico, che il Basa è un delli maggiori amici ch'io habbi et in Roma et fuor di Roma. Et parlo non per opinione, ma per effetti. Della sua buona natura n'è segno la copia degli amici ch'egli ha non solamente in Venetia et Roma, ma per tutta Italia et oltramonti. Si che, senza però privarvi della vostra potestà, vi consiglio a dir et far ciò che potete a beneficio dell'honor vostro, ma conservar però la compagnia con lui, si come io conservo, et conservarò l'amicitia, etiandio con qualche difetto suo. Che ogn'uno ne ha : ma quando le buone parti prevagliano, non è da far mutatione. Ancora la cassa non è gionta, et io sto come fallito in casa, benchè tuttavia ci sono reliquie della doglia generata dal freddo. Ecco quanto importa l'haver ritardato l'effetto dell'ordine mio xx giorni di più. Che all'hora i mulatieri erano a Pesaro, et da poi sono stati molti giorni in Roma, aspettando la partita de gli Ambasciatori di Venetia. Aspetto il simile dell'altra cassa della quale ti mandai la fattura per l'altro corriero. Da poi mi è venuto in mente della

bacinetta mia col suo coperchio, del calamaro di bronzo, del comento *pro Sextio*, del libro *de legibus*, del commento *ad Atticum* se però non lo stampate, o non sete per stamparlo. Già mi scrivesti che si stampava, ne mai più me n'hai tocco parola, et ci ho fatto da pochi giorni in qua di belle gionte, circa le quali aspettarò tuo aviso. Li altri libri nominati ricerco per migliorarli ogni dì. Il Commento sopra l'Orationi col primo volume sia il primo incassato. Et per tornar alla stampa, non ti lassar sviare da qui inanti per opera alcuna moderna dalle cose d'humanità. Che sarà il fondamento della gloria tua, et dell'utile commune. Per via de Morandi ho buonissima informatione di M. Gio. Paolo, quanto a robba, realtà et costumi. Et qui parimente ho un buon partito alle mani per Maria : ma non possiamo accordarci della dote. È savio, dottore, con 600 ▵ d'entrata, sano, et buon apparenza. Tua madre la vuol a Venetia, et Maria non la vuol intendere, massime vedendomi in Roma. Io cercarò d'elegger il meglio, o di qua o di la, che tanto mi piace un luogo quanto l'altro. I sassi sono 16, et ci è cosa che vaglia; et spender in condotta di cosa tale, a chi non è copioso di danari, non è senno. Volendo pur che si mandi, bisogna che M. Bernardo ne scriva al Basa. Che io non voglio occuparmi in condotte, et manco ci son atto. Oltra le robbe prescritte, metteci la bacinetta col suo coperchio, et credo ve ne sia una

del q. M. Manutio col coperchio. Metteci ancora quel candelieretto lavorato alla moresca, et ogni cosa entri in una cassa, o vero levisi il padiglione et i libri di foglio, acciocchè se occorresse a partirmi, possi farlo con poca spesa et con poco fastidio. Io non posso scriver più che è sabbato tardi, e le tue lettere non le posso havere, per esser venute fuor del plico del Basa tardissimo. Sta sano. Di Roma li 15 di Novembre, 1572.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

Venetia.

LXXVII.

Figliuol car.mo Hoggi ch'è venerdì, il Basa m'ha mandato a dire che la cassa è gionta, et che domattina si cavarà di Dogana; hami ancora mandata la tua breve lettera nella quale dici non haver mie lettere per quel corriero, ne me ne maraviglio, perchè le tue mi furon date la domenica, et così anche l'altre seguenti, del qual difetto è successo che per due man de' corrieri non poi haver havute mie lettere. Che per qualche rispetto tu non le mandi per la via ordinaria. Me ne maraviglio, ne ci è cosa nelle tue, o nelle mie, che alla fine non la possi sapere i parenti di la, et l'amico di qua. Quanto alla casa,

se le terre da Carpi, et le tine, et l'altre cose che tu dici potersi ridur in danari, si venderanno, che fin hora non si hanno già potuto vendere, all'hora poi si parlerà della Zecca: ma prima voglio vedere questa somma in essere. Ben torno a dirti che quella casa non ha appartamenti ne per te, et la tua libraria, che vuol dir due camere congionte, ne per tua madre, et me, che vuol dir due altre camere. Lascio di dire che tu starai in un solaro, et io nell'altro, et così viveremo separati. Non parlo della cocina dov'è sempre notte, et pur bisogna che la sia chiara. Tutta la parte che guarda verso l'orto, è di mal aria per esser esposta all'aria delle paludi. Tu dici che si può fabricar benissimo. Noi non troviam modo di comprar la casa, et già pensiamo di fabricarci! Questi sono di quei pensieri che voglio dir io senza bilancia, et senza peso. Nondimeno se pur vorrai contentarti di quella casa, attendisi prima a vender le cose sopradette; et se sarà compra sicura, i mille scudi di Zecca saranno apparechiati. Sò che vi era dentro un gentilhuomo, et gl'havea dato denari sopra; et a cavarnelo ci sarà fatica. Sò che un di que' fratelli ha preso da un altro non sò che danari. Insomma la veggo imbrogliata et litigiosa; et Mons.r tuo zio farà tanto, che ti condurrà alla compra, forse con disegno di quel mezado da basso. Di che non dirò più altro, poi che non ho da starci io per la mala contentezza con la quale sempre vivo in Venetia, et

già n'ho fatta la pruova due volte da poco tempo in qua, et per tutto trovo che sto meglio. Si che avvertisci a non far errore come nella fabrica di Asola ch'è stata origine di gran disordini; et se errore seguirà, ne la colpa sarà mia ne la pena.

Fin qui N. S.re non mi da che fare, ma è già ordinato nella Congregation de Cardinali ch'io faccia più d'una cosa. In tanto seguo dietro al Commento dell'Oratione, ma il freddo che ho patito da 2 mesi in qua per le tramontane venute avanti tempo, mi ha ritardato nel corso. Et pur sempre ho acquistato poco o assai, et fo trascriver tuttavia. Qui non ci è speranza di correttore che possa servire, perchè se bene a Roma le cose vanno strette, nondimeno ogn'uno ci stenta volentieri per speranza. Tu non mi scrivi mai quel che si stampa, o che si sia per stampare, per che ho delle altre epistole da mandarti, et delle gionte sopra il Commento dell'Ad Attico, et se tu attendi all'impresa, resterai alla fine padron del gioco, et havrai il guadagno sotto il tetto, che si chiama guadagno benedetto per toscana rima. Maria dice non haver mai havute lettere da tua moglie, et tra di loro simil ceremonie non accadono. Circa la mia provisione, è vero che posso avanzarne poco, ma se tu sapessi dove miro, et quel che già s'è incaminato, conosceresti che non sto qui senza gran cagione, oltra che in vero Venetia non è per me, et manco Padova. Dami aviso se M. Gio. Tarello ha

mai reso a tua madre quei quattro zecchini. Et sta sano. Di Roma, li 21 di Novembre, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

In man propria.

LXXVIII.

FIGLIUOLO CAR.mo Ti mando alcune epistole da aggionger al volume, se però saranno a tempo. E così alcune giunte sopra il Commento. Son certo che ogni cosa anderà bene, e con util tuo, se vorrai esser frugale. Io son vivuto con la mera industria, e moglie, figliuoli, balie, e massara; ma la parsimonia mi ha mantenuto. A te viene in mano 50 duc. il mese, computate le terre di Asola, la zecca, e la tua provisione; ma il tuo prodigo vivere ti terrà sempre povero. Io non ho più che darti: e vuoi che venga a stentare e languire tra le imperfettioni tue e di tua madre, per finir la vita in sei mesi. Ricordati che essendo tu giovane, mi piantasti nelle fatiche di Roma: hora ch'io son vecchio, non ti maravigliar s'io voglio viver a me stesso; e quell'utile, che posso dar alla stampa, stando qui, lo darò volontieri. Ma ch'io lassi 300 Δ d'oro l'anno, con quel di più che spero, non te lo imaginare. E s'io fossi morto,

come faresti? Son vivo, e non sto in otio, e posso giovarti più che non credi. Il Papa giovedì mi fece intendere, ch'io commentassi il Tullio *de Officijs* con quel di più che è stampato insieme. Onde bisogna che subito tu mi mandi quel principio che vi feci, inviando subito la cassa, avertendo che di peso non passi L. 250. Che il tardar della prima non ancor giunta è nato dal troppo peso, non volendo i mulattieri levarla per non ruinar i muli, hora che le strade sono pessime. Ho una lettera del Cratone due dì fa; risponderò quando haverò il commodo. Quanto a gli elogii, non posso attenderci. Se mi manderai la tua prefatione, la rivederò. Non rispondo a tua madre, perchè non scrive mai se non per turbarmi la quiete, come fai tu ancora. A Maria sarà provisto qui di altri partiti, che di quelli di Venetia; et essa mi prega, e fa pregare, che la mariti qui. Ma a Venetia per la informatione datami giudicava M. Gio. Paolo meglio che gli altri due, per l'aviamento, la robba, e la bontà, oltra l'esser solo; ch'io stimo assai. Qui son pregato da più bande, per il buon nome di lei, e di me. Ma non corro: e questo verno non penso di conchiudere, per cause che non posso scrivere, e tutto per ben suo, e riputation mia. La stampa in casa, a voler far cose elette, giudico necessaria. Io mi ricordo haver ascoltato in piombo tre stampe, e correttele due volte: avanzandomi tempo di comporre, e andar anche fuor di

casa. È vero ch'io levava per tempo; la qual parte tu non hai. Ne però la riprendo, se giova alla tua complessione. Sta di buona voglia, e ringratia Dio, che tuo padre non poteva far più per te di quel che ha fatto, e ti ha posto in un bel stato. Ma tu hai per costume antico di dolerti di me, e così segui. Et io ne rendo gratie a Dio, che, dovendo amar lui, ho amato la robba per commodo de miei, e però del peccato sostengo la pena. Saluta tua madre, e Francesca, e sta sano. Di Roma, a 29 di Novembre, 1572.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

LXXIX.

FIGLIUOLO CAR.^mo Ti mando la lettera del Cratone con la mia risposta, la quale manderai scritta di tua mano, secondo il solito, et insieme due altre epistole, le quali tutte desidererei, che si stampassero di presente; e se quella al Cratone non è più a tempo, per haver perduto il suo luogo, almeno le altre due, e specialmente quella a M. Cesare Orlando*. È morto il Cardinale di Ferrara: ma con tutto ciò non è da stampar quella epistola che sai, per sta volta. La prima cassa non è ancora giunta, et io sto, come sto: e, se havessi havuto modo di spendere, come altre volte, non haverei guardato

* L. 12. Ep. 13.

a spender 50 △ per vestirmi. Della seconda cassa ho scritto tanto, che sono stanco: e, se io avessi il Commento sopra le Orationi, forsi mi risolverei a patir del resto fino a questa state. Per l'altro corriere ti scrissi, che quelle mie fatiche sopra il primo libro *de Officijs* m'erano più che necessarie per il commandamento di S. S.[tà] e della Congregatione de' Cardinali; e m'importano, acciochè veggano presto qualche principio. E, perchè è poca cosa, si possono metter nella stessa cassa. Quanto alla stamperia in casa, è di gran commodo; ma non pigliar altra cura, che di correggere. La spesa de'sassi già ti scrissi, che non la lodo a modo alcuno, massime per hora. Simili capricci rovinorno il q. Antonio, mio fratello, il quale, quando dovea pensar alla pigione della casa, allhora spendeva in medaglie: e, quando poi era astretto dalla pigione, faceva uno stocco, o pigliava danari ad interesse. Io vidi la sua rovina, e ne l'avertì molte volte. Ma, perchè faceva il savio, e non voleva esser ripreso, fui costretto a separarmi da lui: e seguinne in breve tempo fallimenti, prigioni, e morte. Questi ricordi son forzato a darti, vedendo che da un canto il fitto ti da fastidio; dall'altro non resti di scrivere, che ti si mandino e sassi. Ne più oltre ne parlo. Perche 'l bene, e 'l male sarà tutto tuo. Quanto al venir a Venetia, sto qui con assai minor fastidio, e non do spesa alla casa. È ben vero, che tornai a Venetia con

animo di fermarmivi: ma se conosco di non poter vivere trà l'imperfettioni, o sia questo difetto mio, o sia virtù, lassate di gratia ch'io cerchi di allungar la vita, dove meglio mi torni. Basta che tutto il frutto delle mie fatiche è in man vostra, e voi lo godete. Altro non ho più che darvi. La vita voglio per me. Vorrei dalla Compagnia in dono otto o diece volumi delle mie Epistole, per donarle qui. Le manderai per via del Basa, o io da lui le piglierò, et esso di la si rifarà. Sta sano. Di Roma, alli 6 di Decembre, 1572.

Tuo padre, Paolo Manutio.

LXXX.

Figliuolo car.mo Vorrei, che una volta o per giuditio, o per compassione, tu cessassi di tormentarmi con la materia di queste case. Perchè tu sai, che non ci è modo da comprarle, salvo se io non volessi privarmi di quel solo conforto, che ho, nel ricordarmi delli due mila ▵ di zecca: e vedendo che sopra quelli tu fondi questi capricci, sij certo che mi risolverò di levarli, per dar quiete et a me, et a te. Tu hai un principio di stampa, che non l'hebbi mai io, di vinticinque▵ il mese, che bastano a mantener ogni buona famiglia regolata. Ma a voler spendere in cose non necessarie, come in condotta dei

sassi, non basteranno ne vinticinque, ne cinquanta. Quanto alla stampa in casa, mi piace per la commodità del correggere; ma non ti lassar mai venir in mente, che stampatori dipendano da te, cioè, che tu gli facci le spese, e gli paghi. Trovisi uno al qual si dia tanto della balla, e facciansi i pagamenti per mano del Maggiorino, o di Bernardo. A te poi tocca l'andar in stamperia, e veder i lavori almeno una volta il dì. Così starai comodissimamente in quella casa, computato il fitto di M. Gio. Paolo, e quello, che doverà pagar colui, a chi si darà tanto per balla. A me piace mirabilmente quella casa. Tutte l'altre mi paiono sconcertate, scommode, e strette. Oltrachè è nel cuor della terra, con un bonissimo rio, et un bonissimo pozzo. Che ha da far con quella casa quella de gli Odoni? o quella del marito di mad.na Elisea? che è tanto stretta, quanto sai. Se tu havevi pensiero di comprar case, bisognava pensarci un pezzo inanti, quando si spendevano cento in un giorno. Ma che hora io voglia metter in una casa il sussidio della mia vecchiezza, e la sicurezza di tua madre, non lo creder a modo alcuno. Circa al Commento delle Orationi, io sto aspettando con le altre robbe, e libri che dimandai. Veggo che tu scrivi, che si manderanno; che è segno che la cassa non è ancor partita: et a me importa infinitamente che venga presto. Perchè il resto del commento se ne va verso il fine, e bisogna trascriverlo, e rivederlo poi

tutto. Oltrachè non posso mancar al commandamento di S. S.tà per ordine della quale, havendomi commesso la Congregatione de'Cardinali ch'io commenti gli Officij, tutto quel volume, penso di far una cosa bella. E questa deliberatione s'è fatta dopo la condennatione del Betuleio, e de gli altri: e mi è stata, e mi sarà di grande honore: e S. S.tà prohibirà, che non si possa ne vendere, ne leggere altro Commento, che 'l mio. Sono dunque costretto a mostrar qualche principio presto; e però ti sollecito di questa cassa. La prima è gionta giovedì in nome di Dio, con tutte le robbe. O quanto mi duole, che quelle epistole non siano venute a tempo! E, se si potesse metter un mezzo foglio, l'harei molto caro. Sta sano, e saluta Francesca, e tua madre. Di Roma, alli 13 di Decembre, 1572.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

LXXXI.

Figliuolo car.mo Con questo influsso comune de'catarri, ho havuto ancora io la mia stretta, e maggiore ch'io non aspettava, per due cause: l'una, perchè il freddo mi colse mal vestito per il verno, che pur bisognava uscir alcuna volta di casa; l'altra

perchè mi trovo debole dalla fatica grande di questo Commento, il quale senza dubbio era fornito a Natale, se io stava sano. Sono nella 2.ª *Agraria*; e fa conto che me ne restano quattro ben piccole. Dimattina, piacendo a Dio, leverò di letto: ove son stato circa dodici dì, ma però senza febbre. Hoggi ho ricevuto il rotolo delle cose sopra gli Offitij, che m'ha consolato. Attendi a cacciar inanti quella stampa, che hai un'occasione alle mani, della quale ti porterei invidia, se noi non fossimo una cosa stessa. E forsi, che ci è casa famosa come la nostra; ne un par tuo nell'arte, se vuoi adoperarti, come ho fatto io; et in una Venetia ch'è il paradiso del mondo: ne pensar che non lo conosca. Ma lassami secondar il tempo per un pezzo ancora, che alla fine tu medesimo ne sarai soddisfattissimo. Vorrei la seconda cassa, acciochè io stia commodo e contento quel tempo, che ho da star qui: e poi non ho più qui che trascriver, bisogna attender al resto. Ti raccomando tua madre, e Francesca; et attendi a viver in gratia di Dio. Di Roma, alli 20 di Decembre, 1572.

Di ordine del S.r Paolo Manutio
e per levargli fatica, Nofrio Giglio.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

LXXXII.

Figliuolo car.mo Le Philippiche non sono ancora comparse: e meglio era mandarmi parte del primo volume, acciò che la revista andasse per ordine. Non mandar per il corriero, ma la cassa con tutto il resto, e con li miei libri, e la vesta di damasco foderata di bassette, e quella bisa di panno, e quel di più che dimandai. Che non è da replicar sempre il medesimo. Se il Macrobio, e l'Horatio mi furono rubbati, che colpa ne ho io? a te ancora molti sono stati tolti. Ma quelli che mi truovo, perchè vuoi tu privarmene, con voler che li pigli in prestito qua e la? tu fai meco come con tua madre, volendo esser padrone di ogni cosa in vita nostra. E se potesti far peggio, lo faresti. Mandami quel che ho dimandato con la cassa: e non differir più: se non vuoi ch'io descenda a gli ultimi rimedij. Bernardo scrive al Basa, che si stampa a un torcolo solo: e tu scrivi, che non puoi resistere. Onde veggo, che non vuoi fatica: et io so, quel che ho fatto, e quel che hora fo, con una complessione più delicata della tua. Scrivi ancora, che li 25 ducati non ti son pagati: e Bernardo scrive, che dovea mandarti il dì seguente dieci ducati e che eravate vicini al saldo. Si che questi soli a chi havesse buon governo, basterebbono. Mille volte ho scritto che mi si mandi

un inventario de' miei mobili: e non son ubidito. Non ti maravigliar adunque, se la giustitia ci metterà mano. Sta sano: saluta tua madre, e Francesca. Di Roma, a 17 di Gennaio, 1573.

Tuo padre, Paolo Man.°

Mandami il Discorso delli Ptolemei, Re di Egitto, per il corriero: caso che la cassa non parta subito: e così il Discorso delle Tibie, e quello delle Olimpiadi.

*Al mio car.*mo *figliuolo, Aldo Manutio.*

Venetia.

LXXXIII.

Figliuol car.mo Dissi per l'altra, che Bernardo haveva scritto al Basa, che la mattina seguente era per darti dieci ducati, e che poi ci sarebbe poca differenza; e tu pur scrivi il contrario. Onde bisogna, che l'un de due sia bugiardo: e per il primo ne voglio scriver a M. Lucantonio, al qual in tai casi mi maraviglio che tu non ricorra. Tu scrivi, che presto sarai distrigato. Dio benedetto, onde son nati questi intrighi dopo la partita mia? Segui pure ne' tuoi capricci di spese soverchie, le quali se per altra via non vedessi, potrei giudicarle, dalla dimanda de' sassi: et alla fine vorrai aiutarti, che non potrai. E non aspettar che tuo padre venga

a morir per te. Maria sarà maritata presto; e mi conviene servirmi di parte della zecca. Il maritarla qui fu tuo consiglio, acciò che tua madre non havesse commodità di levar a te ogni dì, e dar a lei. Delle robbe di tua madre voglio che mi siano mandate senza alcun indugio la vesta di veluto cremisino, il damasco verde, il samito di seta bianco, una carpetta da inverno, le camise lavorate di seta, et ciò che di più appartiene a lei. Ne scrivo anche a tua madre: acciò che non possiate scusarvi l'un con l'altro. Aspetterò la prima risposta: e mancando tu della debita obedienza, come hai mancato fin hora, N. S.^re^ scriverà al Legato, che ne faccia querela in Collegio, acciò che le mie opere, i miei libri, le vesti, et altro ch'io dimando, mi sia mandato subitamente. Non mi sforzar per l'amor di Dio a venir a questi termini, che lo fo con estremo dolore. Ma il tuo mal proceder, prima di haver levate le chiavi a tua madre, dapoi di non far l'inventario, e finalmente di non voler mandar a me, a me tuo padre le cose mie, mi farà mutar natura, et imitar te nella dimostratione di poco amore. E dove io vegga che questa mia presente lettera non faccia effetto, e che la cassa, o casse che habbino da essere, non siano inviate con la tua prima risposta, ho deliberato di ricorrer a N. S.^re^ il quale ne scriverà alla Signoria: vederemo, se tu, o io sarà il padrone, massime di cose acquistate da me con tante fatiche. Hebbi le Philippiche

senza tua lettera, senza saper la spesa del porto, o che tu l'havessi pagata, o che l'habbi da pagar io. Solo vi era scritte sopra due parole, Paulo Manutio, di mano, credo, del tuo Fiamingo. Io aspetto il tutto, e non parte separata, e veggo che tu le fai trascriver, non sapendo che ci ho da far gran mutatione. Aspetto che siano inviate l'orationi tutte, con tutti i miei libri: overo aspetta cosa, che farò contra mia voglia. Il non voler far quell'inventario, mi da sospetto di cose assai: et alla fine, per dirlo in due parole, *si ego tibi consul non sum*, *tu mihi senator non eris:* e farò venir tua madre a Roma, e mi servirò di tutto il mio: poi che così vuoi in contracambio delle mie fatiche, durate per lasciarti fuor di quelle miserie, dove son stato io. Sta sano. Di Roma, a 24 di Gennaio, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LXXXIV.

FIGLIUOLO CAR.mo Hormai non è più tempo da dir molte parole tra noi, vedendoti immutabile, e poco dispòsto a voler caminare per la via dell'amore conveniente tra padre e figliuolo; ma più presto per quella del timore, che è quella del servo col padro-

ne. Cosa che mi da infinito dispiacere, e mi ha dato sempre dapoi che cominciai a conoscerti; ma ne ho aspettato mai quello, che hora veggo. Sono in letto, nuovamente ricaduto per un catarro, che mi è sceso nella spalla destra, e m'impedisce lo scrivere, generato dalle fatiche durate a'di passati. Come io possa levarmi, et uscir di casa, che dovrà esser fra otto o diece dì, ricorrerò a N. S.re, facendo saper a S. S.tà ch'io non sono atto a servirla senza il commodo de' miei libri, et altre cose, le quali tu recusi di mandarmi. Nell'ultime mie ti pregai, e di nuovo ti prego *per viscera Jesu Christi* a riconoscermi per padre, e non travagliarmi tanto, che l'animo mio perda la quiete, e la mia troppo benigna natura divenga crudele. Questo, quanto a te, ne più ti scriverò di così fatto tenore. Quanto a tua madre, essa ancora, vana secondo l'usato, ricusa di mandar alla figliuola quelle cose, che tante volte le ha promesso; e convenevoli sono più all'età dell' una, che dell'altra. Onde son costretto a servirmi tanto più della Zecca, per integrar la dote che ho promesso. Ti scrissi, e replico hora, che tu mi mandi una copia di quel mio Trattato de i Ptolomei, Re d'Egitto, per il primo corriero, bisognandomi per le Orationi Agrarie, le quali hora ho finite di commentare. E tale è stata la fatica, che mi ha finalmente condotto al letto. Ho mandato a chiamar il Basa; anzi è venuto da se stesso, che per sua gratia mi visita ogni dì, benchè

io habiti vicino a S. Pietro, et egli sia occupatissimo. Truovo infine, che non ho il maggior amico di lui; non dico in apparenza, come molti, ma in effetti, e veri, e continui. Esso dice, che, facendo tu un saldo con Bernardo, se resterai creditore, come scrivi, ti pagherà di sua borsa. Ma non so già, perchè tu non ricorra a M. Luc'Antonio così gentile et amorevole che può commandar a Bernardo, massime in cose giuste: e non ho dubbio, che ti farà satisfare, di che anche il Basa scrive. Oimè, come troppo ho conosciuto che quella impresa ha bisogno di un capo, come voglio dir io! Ma, poichè è cosa tutta tua, come hai voluto che sia, bisogna che tu virilmente ti adoperi senza alcun rispetto, salvo che dell'utile tuo; e non ti lassar mai più intaccar oltra il mese. Perchè, come il credito ingrossa, la difficultà cresce. Di Roma, alli 31 di Gennaro, 1573.

Ho veduta la lettera del Cratone. Vedesi, che non è ben animato verso Roma: e troppo saprei rispondere a tutte le sue ragioni, se non che ho caro di conservar quell'amicitia. Biasima la corte, et esso vi sta. E dice, che vi sta per servir il capo della Republica christiana: et io a chi servo? a piedi forsi e non al capo? Dice che qui sono mal trattati i letterati; e non considera, che la cosa va secondo i Papi, e che s'io non volli star in Roma sotto Pio Quinto per diverse cagioni, non debbo ricusar di starci sotto Gregorio XIII. La provisione è piccola sì, ma senza

travaglio, et obligo. L'aria non è buona. Chi dirà, che sia migliore a Vinegia, dove son stato poco bene. Lo star co'miei deve essermi caro. Non lo niego: ma non so vivere tra l'imperfettioni. Dio voglia che non mi venga in mente di rispondergli. Che farei tal difesa di Roma, e dello stato mio, che, con tutto che egli sia ingeniosissimo e prudentissimo, non ardirebbe forse di rispondermi. E qui finisco.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LXXXV.

FIGLIUOLO CAR.mo Se esseguirai quanto la tua lettera significa, sarà satisfattione mia, et util tuo: ma bisogna ch'io veggà gli effetti, per correttione del passato. Il comprar terre ad Asola metteria conto, quando tu fossi per habitarvi, altramente non ti staranno i danari a due per cento. E poi, come vuoi investir in terre, se non ti avanza per far le spese alla casa. Chi non sa, che, privandoti tu del fitto di quelle terre, come veggo che si è fatto, e si fa senza mio ordine, e senza mia saputa, la casa ne patirà. Quanto a Bernardo, suo fratello sarà presto a Venetia, e vi starà tanto, che Bernardo potrà far il viaggio, che dissegna in diverse parti d'Italia. Il

fratello non ha il capo pien di grilli, e di capricci: si governa con la frugalità, e camina al sicuro. Da lui haverai tutta la tua satisfattione: et io sollecitarò il Basa a venir più presto che possa, per accordar l'organo discordato, come ho sempre temuto per diverse cause. E perchè il Basa è prudente, e meritamente è di grande auttorità con M. Luc'Antonio, son certo, che in diece dì assetterà ogni cosa tra voi; e bisognerà poi, che voi ancora attendiate al caso vostro. Che il Basa ha da far a Roma, e finalmente l'interesse è tuo, più che di altri; e devi spogliarti di ogni altro pensiero, per attendere a questo solo negotio utile et honorevole. Tua sorella è promessa in voce, e quest'altra settimana, spero in Dio, che si farà il contratto.

Il giovane è tale, che non credo si possa migliorar di qui a Venetia, di prudenza, bontà, robba, bellezza. Onde ringratio Dio di haver tardato fin hora, per haver poi ventura tale. Non ha fratelli, ne padre: ha la madre sola, donna di gran governo.

Sta sano. Di Roma, a dì 7 di Febraro, 1573.

Saluta tua madre, e Francesca. Rimando l'Elogio.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

LXXXVI.

FIGLIUOLO CAR.[mo] L'occasione, che mi danno le tue lettere, e quelle di M. Luc'Antonio di conoscere, e servir il S.[r] Ottobono, mi è oltra modo cara per i rispetti che tu sai: e non mancherò di farli ogni sorte di carezze, massimamente quando habiterò nel corpo di Roma, più vicino al S.[r] Ambasciatore. Perchè hor io sto in Borgo, e S. S. a Montecavallo. Io venni qua, perchè in Roma le case erano care, e dubitava che più spesso dovesse occorrermi il venir a Palazzo, con discommodo mio grande. Oltrachè qui non spendo in pigione, ma attendo a scontar quello, che devo haver dal q. Giulio. Il Papa s'intende che dopò Pasqua anderà a S. Marco: al qual tempo vedrò ancor io di trovar qualche stanza per me. Quanto al mandarmi il Commento per via dell'Ottobono, non vorrei tu piagliassi così presto tanta sicurtà. Perchè non si può far che'l S.[r] Ambasciator non lo sappia; e pur volendo andar per questa via, manda poco alla volta, come dire le tre prime Orationi per un corriero, e per il seguente non mandar cosa alcuna, ma per il terzo manda parte delle Verrine: e così di mano in mano. Perchè basterà per il rivederle, e farle trascrivere. Ho havuto il Trattato de'Ptolemei. Quanto alle robbe,

poichè veggo, che cominciate a riconoscermi per quel ch'io sono, e devo essere, basterà a mandarle dopò Pasqua co'buoni tempi, e minor spesa di condotta: ma non restar di mandar tutto quello, che t'ho in più volte scritto. Perchè quel poco di tempo, c'ho da star qui, voglio starci, quanto sarà possibile, con riputatione e commodo: e quando tornero a Venetia, tu vedrai se haverò perduto il tempo. E tu intanto opererai in modo, che almeno il capitale non si diminuisca. Il che sarà per due vie, prima col guardarti dalle spese soverchie, alle quali ti veggo inclinato, e dopò il pensar alle necessarie sei mesi inanti. Necessarie chiamo la pigione, farina, vino, legne, et oglio. Che 'l companatico non rileva molto: et in questa parte tua moglie è modestissima. Quanto alla Zecca, tu riscuoterai la paga di Aprile, e vedrò anco di guidar le cose in modo con mio genero, che tu possi riscuotere quella di Ottobre. Hor vedi, se posso far più. Esso riscuoterà da Ottobre in la: e se la Zecca fusse per calare, il che però non diminuisce l'entrata, contenterò che vendi la sua parte. Sopra che ti prometto, se haverò il modo, di comperarla io: perchè non credo mai che le paghe si sospendano. Che sarebbe una rovina di Venetia, e per conseguente d'Italia. Seguendo quest'anno qualche fortuna per l'apparato grande che si fà, più tosto è per migliorare, che per peggiorare. E vedi, che nostro compare, persona cauta e ristretta, n'ha posti

due mila alli 14. E M. Luc'Antonio scrive, che essendosi aperta la Zecca delli 14 una mattina per trovar 100 mila , si trovarono in *una mattina*, e subito si serrò. Ch'è un buon segno, vedendosi interessata la nobiltà, e che non può patire quella delle otto, che non patisca insieme quella delle 14. E quando pure ti paresse, che si havesse a vendere, vorrei rimetter subito i danari qui in Roma di entrate ferme a sei, e sei e mezzo per cento. Perchè qui è maggior fermezza, che in Venetia, stante la qualità de'tempi, e non essendoci più pericolo dal canto degli Eretici. E che sia il vero, chi vuol investire, ha fatica a passare sei per cento. Ch'è segno della stabilità di queste entrate.

Quanto a Bernardo, sij così diligente tu a conservar quello, che riscuoterai, come non ho dubbio, che sarai satisfatto interamente et a tempo debito, venendo hora suo fratello, e dovendo venir il Basa. E quando poi piacerà a Dio ch'io venga, ti sarà portato maggior rispetto; e chi hora commanda, vorrò che serva, se vedrò che tu l'habbi a caro. Di che pare, che poco ti sia curato nel serrar quella Compagnia, non havendo voluto ch'io sottoscriva, almen per riputatione. E tutto nacque dal dissegno, che tua madre non havesse il maneggio. Se sia stato buon consiglio, lo conoscerai ogni dì meglio. Tu mi rompi il capo, con dir, che do fede a relationi: e non pensi, che le tue lettere medesime mi danno

notitia dello stato tuo. E se io eleggo per quiete mia di viver solo, chiamo Dio in testimonio, che da te solo la cagione dipende. Perciò che alla fine alla fine debbo amar più te che ogn'altro, e più di te me stesso. La cosa di Maria è conclusa co 'l nome di Dio in voce, et in lettere, senza però esserli stata data la mano: e se il sponsalitio si differirà al Settembre, sarà per dar commodo a mio genero di coglier tutte l'entrate di quest'anno: acciò possa servirsene nel fornir la casa di Roma, dove l'ho obbligato a venire, che altrimente non l'harei fatto. Esso trovava assai miglior partito: ma per far meco parentela, ha postposto l'util suo presente. Et io, che ho conosciuto quanto importava a maritarla mentre Dio mi lassa vivo, e vedendomi poco sano, ho voluto conchiudere la cosa, con l'occasione del miglior partito che si potesse desiderare. È dottore, giovane sanissimo, bellissimo, e ricco di possessioni vicine a Sinigaglia; onde si tragitta a Venetia come da Pesaro. Maria haverà trovato la sua ventura, dovendo viver con un cervello quieto, placido, e mite. Ne altro a lei, ch'è melanconica, bisognava. Anzi era diventata mal sana, vedendo il pericolo che correva per la mia dubbiosa vita. Oltrachè nel monasterio si fa cattive spese. Si erano scoperti tanti partiti, con le prattiche e raccommandationi de'Cardinali, ch'io non poteva resistere: e tutti facevano capo a Sirletti per mezzo di altri Cardinali. Maria prudente e mo-

derata, intesa la cosa, non ha fatto segno alcuno estraordinario di allegrezza; ma ha detto, che si contenta di quanto io ho fatto. Questo carnevale è stata in letto alquanti dì; hora sta assai bene, e ti saluta, scusandosi del non scriverti: ne io ho caro, che se gli dia molta fatica. Perchè io conosco che scrive con diligenza, e non li giova alla sanità. Non so se t'abbi scritto la morte del nostro M. Angelo Paluzzo; morì ultimamente il M.ro *Sacri Palatij*; e l'Amalteo è come disperato della vita, ne so bene se passerà hoggi. Dui mesi sono comperò un cavallerato di 1200 Δ d'oro, e morendo, si perderà.

Attendi a star sano, e tener allegra tua moglie, ricordandoti, che sarà presto fornito l'anno, e non si vede frutto, benchè di tutto è da render gratie a Dio. Di Roma, alli 14 di Febraro, 1573.

Tuo padre, PAULO MAN.

Vorrei pur mandar al nostro compar Ramusio il ritratto del Cardinale d'Inghilterra, ch'è bellissimo; ma non so per che via. Parlane con M. Luc'Antonio, e con lui medesimo.

Donna Margherita si raccomanda molto a Francesca, e prega Dio per lei, e per tutta la casa.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LXXXVII.

Figliuol car.^{mo} Hieri venne l'Ottobono, è fu da me accolto con ogni humanità. Servirollo, dove possa, per amor tuo, e del S.^{r} Luc'Antonio. È miglior opinione il mandar il Commento per lè casse. Et hora saranno e più lunghi e più sereni i giorni. Scrissi la conclusione di Maria. Nella sua dote entrerà un quarto della Zecca. In terre non metterei un soldo; e se non vi si sta, non rendono. Tu hai la mira a quella benedetta Zecca, e non sai che chi l'ha acquistata, vuol disporne a modo suo. È così havessi fatto del resto. Se con la tua dote, e tua industria avanzerai tanto, che ti avanzi al viver necessario, comprerai quel che più ti piacerà. A te non piace la Zecca: a me piace, et è mia. A me non piace comprar terre: a te piace, e saran tue, quando le haverai acquistate. In queste dispute con teco mai si finisce; perchè hai deliberato di tenermi sempre in travaglio, o vicino, o lontano: e vuoi esser tu il padrone, come quello, che vedi, e sai più di me: e pur sai, che tutto ho fatto io, e tu non hai fatto altro che spendere. Ma può essere, che l'abuso sia corretto dall'età. Che così a Dio piaccia. Sta sano. Di Roma, a 21 di Febraro, 1573.

Tuo padre, Paolo Man.^{o}

Al mio car.^{mo} figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

LXXXVIII.

Figliuol car.^mo Rallegrati col S.^r Luc'Antonio delle nozze della sorella, delle quali ho sentita infinita contentezza. Scrissi una lettera al nostro compar Ramusio, et a te la indirizzai. Vorrei saper se gli l'hai fatta havere. Trovando commodità per mandarli il ritratto del Cardinale d'Inghilterra, lo manderò. Mons.^r tuo zio mostra esser mal informato del Vescovato di Chioggia; perchè il Vescovo è creato, et è già partito per venir alla residenza. Non so anco se sappi, che hora quelli che hanno da esser Vescovi, sono prima essaminati diligentissimamente circa la dottrina Episcopale: e richiedesi una sicurissima informatione *de moribus*. Io non scrivo di quel credito che ho con lui; perchè reputo soverchio, e senza frutto. Mandami per via del S.^r Ottobono la chiave della prima cassa. E, perchè sono al fine del Commento delle Orationi, e subito mi bisogna ritornar da capo per rivederlo, è necessario che subito tu mi mandi quella parte che hai in mano, con que' libri che ho dimandato, tra quali non ti scordar il Betuleio, gli Officij del Magnolo, il Platone greco e latino, l'uno e l'altro in foglio, il Demostene gr. in 8.°, e l'Isocrate, e quel libretto *de Figuris* in 8.° che tu hai. E, perchè voglio star più allegro, ch'io posso, et anco più honorato, questo

poco di tempo che ho da star in Roma, mandami la veste di Damasco, fodrata di bassette, et i miei pochi argenti. In somma mi rimetto alle lettere passate, per non star sempre a replicare il medesimo. Ricordo anco le vesti di Maria, per poter haver tempo di ridurle alla forma romana. Quanto alla Zecca, ho fatto in modo che tu haverai la paga di Ottobre: da Ottobre in la, riscoterai medesimamente d'ogni cosa, eccetto un quarto che saranno 40 △ assegnati alla dote. Il genero da me eletto si chiama M. Alessandro Honorio, di così honorata famiglia, come ne sia in tutta la Marca. Ha parenti stretti de' primi d'Ancona, di Fabriano, di Cingoli, et in Roma propria. È Dottore, ha havuto governi, è di bellissima presenza, mansueto più che agnello; trovava maggiori partiti del mio, quanto alla dote; ma per gli rispetti, com'esso scrive, della persona mia, ha sprezzato ogni altra conditione. Egli ha non una, ma molte possessioni, et un castello, dove nacque suo padre, detto Staffolo*, come dir un Asola, tra colli amenissimi e fertilissimi, vicino alle prime terre della Marca, lontano non più che sedici miglia da Sinigaglia. Io l'ho obligato a venire a star in Roma, per mia sodisfattione, e di Maria, e perchè non resti ingannato della speranza che ha po-

* Vedi gli Annali Aldini, nella Vita di Aldo Manuzio, per l'informazione che questo passo può dare circa una collezione di lettere e carte Manuziane, la di cui pubblicazione era stata promessa nel 1777.

sto in me, di poter col mezzo mio ascendere a qualche honore, oltrechè esso ha la gratia, e l'amor di molti Cardinali per le qualità sue, e per i meriti di suo padre, il qual morì qui l'anno passato. Eccoti l'informatione che richiedi. Hora parti che in Venetia fosse partito simile a questo? Sij certo, che tra molti dispiaceri dell'animo mio, questa contentezza mi mantiene, parendomi che non meritasse minor ventura la modestia, la bontà, et il gran valor di tua sorella. Per la buona fama della quale, uscita dal consenso di tutto quel monasterio, eransi scoperti tanti partiti, che a tutti i modi la volevano, ch'io non poteva più resistere: e la pratica era già entrata tra' Cardinali. E chi faceva ufficio per uno, chi per un altro. Credo haver capato il meglio, perchè l'ho praticato e conosciuto; et a Dio gratie ne rendo. Il tuo ritratto, che haveva il Padre Ottavio, venendo occasione di mandarlo, manderollo: quel del q. mio fratello, che ha un bel fornimento di noce, e non può entrar in casse, e malamente disfarsi, terrollo forse qui, finchè io vi starò. Maria sta bene, e, per esser occupata in lavorar cose per se, non scrive ne a te, ne a sua madre. Hora per la nuova riforma nessun sarto può entrar in monasterio: e sarà necessario, che ne la levi per otto, o diece dì, tanto che il sarto possa assettarli tutte le vesti. Onde è necessario che tua madre si affretti per mandarglile. Di ogni cosa si farà estimo per

arrivar a gli 500 Δ di mobili: ma non sarebbe fuor di proposito, che tua madre facesse far un estimo prima in Venetia da un sarto, e me lo mandasse. Ne mi occorre dir altro. Attendi alla correttione con diligenza. Bernardo scrive al Basa, che il negotio anderà benissimo, e che questo carnevale è trascorso per quattro dì ne'piaceri; ma che però non si è scordato, ne si scorda dell'offitio suo. Sta sano, e saluta tua madre, e Francesca. Di Roma, a dì 27 di Febraro, 1573.

Tuo padre, Paolo Man.°

M. Guido Gualtieri ti scrive da casa sua, dove è stato condotto. Dice che ha ricevuto una tua, e che esso ti manderà presto certe sue canzoni da stampare, o far stampare. Ti dimanda il mio Commento delle Famigliari stampato, la tua Ortografia, l'ultime mie Epistole ristampate: dimanda anco il prezzo del Tesor della lingua latina, e come sia ampliato. In somma è prattica da allargarsene destro destro, per attendere a' suoi negotij più importanti, et a voler saper un poco più. Il Falconio partì disperato finalmente rinfrescando tanto le sue pazzie, con tutti i miei ricordi, e le mie riprensioni, che ne vedeva il fine, che nessuno voleva più vederlo. Il Giacobi corteggia pur il S.r Giacomo Boncompagno, ma senza frutto alcuno. Perchè non ha, come tu sai, qualità rare ne di dottrina, ne di consiglio. Eccoti la riuscita di quelli, che, oltra il difetto naturale,

non hanno mai voluto correggere la vita loro con la prudenza. Non ti mando la lettera del Gualtieri, bastandoti la sostanza.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

LXXXIX.

FIGLIUOL CAR.MO Alla tua breve lettera non accade far lunga risposta. Solo dirò, quel che mi è necessario, che havendo fornito questo benedetto Commento giovedì a 22 hore con estrema mia fatica, son rimaso afflitto e stanco, per haver anche fatto dieta parecchi dì, volendo liberarmi senza medicine da un tumore, che mi era sceso nel testicolo sinistro; del quale son come guarito. E perchè N. S. e Morone, e Sirletti, e Alciato, e tutta la Corte mi fa instanza che si stampi, et io mi scuso con dire che è necessario rivederlo; non bisogna metter tempo di mezo a inviarmi una cassa col detto Commento, et altri miei libri, e robbe per la persona mia. E così ti commetto. Se tua madre vuol mandar le robbe per Maria, mandile, e non stia con speranza ch'essa debba tornar a Venetia: che se non poteva sentir nominar Venetia quando non era maritata, hora che ha trovata la sua ventura, e che non è più in potestà mia, ma del marito, è soverchio

il parlargliene. So che vi nasce sospetto, ch'io sia per star qui sempre per rispetto di lei. Ma non sarà così. A me basta, ch'essa sia contenta, e stia benissimo. Quanto a me, da Dio solo dipendo, e dalla mia quiete, e dal mio commodo: e viverò dove meglio mi tornerà. Sta sano, e saluta tua moglie, e tua madre. Donna Margherita per ogni lettera vorrebbe ch'io salutassi tua moglie da parte sua, e molto l'ama. Di Roma, a 7 di Marzo, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Ti scrissi nell'ultime, che per via del S.r Ottobono tu mi mandassi la chiave della prima cassa: e così l'aspetto.

Nella cassa metti quel mio estratto di Demostene delle Eleganze della lingua greca, et il Trattato delle Olimpiadi, e quello delle Tibie destre e sinistre.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XC.

FIGLIUOLO CAR.MO Sopra il principio della Oratione *pro Quinctio*, che è nel primo volume, mi ricordo haver scritto che Plinio chiama Aquillio, judice in quella causa, Equite Romano, et ho posto il lib.° et il cap.°, e perchè ho cominciato a riveder il Commento sopra quella Oratione, e mi è nato un

bel pensiero se Aquillio fusse Senatore, o Equite, atteso che hora giudicarono gli Equiti, hora i Senatori: ho cercato nella tavola di Plinio, per trovar il sudetto luogo, e non l'ho mai trovato, perchè la tavola è imperfettissima. Onde è necessario, che tu mi mandi il luogo di Plinio, cioè il libro et il cap.° poichè non ho il libro, che tu mi scrivesti volerlo ritenere, senza pensar, ch'io ho fatto sopra la memoria locale, e scrittovi qualche cosa che mi servirebbe: ne di ristamparlo veggo che si parli. Bernardo scrive che ti ha saldato honoratissimamente, e che da qui inanti tu haverai da corregger assai, dovendosi stampar il Calepino a uno o due torcoli: alla qual fatica per poter reggere, governati con diligenza maggiore dell'ordinario. Perchè un giovine Fiamengo mi ha detto, che tutta la state passata, tu fosti ammalato di dolor de fianchi; cattivi principij per un giovine di vintisei anni, maritato di fresco, et obligato a farsi honore nella stampa. Quanto alle casse, è già passata l'ottava, et ancora la settimana seguente. Di che non dico più altro, volendo pur haver patienza infino a'vinti del presente. Io ho scritto di molte cose, che mi si mandino, e credo habbiate esseguito. Sta sano. Di Roma, a dì 4 di Aprile, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.^{mo} figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XCI.

Figliuol car.mo Della lite del Bernerio, non ne voglio una cura al mondo. Perchè son vecchio, mal sano, occupatissimo in cose per le quali mi è data la provisione. E da qui inanti, chiarito del mondo, e di ogniuno, intendo di voler viver a me stesso, con quelle cure sole che mi daranno il vivere a contanti, come mi è dato hora: e senza questo ancora, come prima io possa. Che so, dove miro, e quel che machino. Aspettava il mio calamaro di ebano, e tua madre mi scrive di mandarmi quel di avorio, che è discommodo in ogni parte, ne mi fu mai in gratia, ne mai l'ho adoperato, ne si può adoperarlo, che non vi cada sopra l'inchiostro. Se la cassa non è partita, mi si mandi quel di ebano, e ritengasi quel di avorio. O quanto mi è doluta l'importuna morte della sorella di M. Luc'Antonio! Te ne dolerai con S. S. mostrando con efficaci parole l'affetto del cor mio: la quale però essendo prudentissima, consolerà se stessa con molti simili essempi, tutti dipendenti dal voler di chi ci regge. Sta sano, e saluta Francesca. Di Roma, a'18 di Aprile, 1573.

Tuo padre, Paolo Man.

XCII.

Figliuolo car.^mo Il Cardinal di Caesis, grande in questa corte, è entrato in desiderio di haver tutte le inscrittioni antiche, che fanno mentione di casa sua, cioè della Caesia, mosso da alcune che ha vedute nella tua Ortografia. Et hieri mandò a pregarmi che te ne scrivessi, acciochè raccogliendo quante potrai trovarne nelle tue raccolte, tu le mandi a S. S. Ill.^ma, che sarà un'occasione di far cosa grata ad un gran personaggio. Io te ne mando hora alcune, ricevute da M. Agostino Angeletto, e per aventura ve n'è una, che parla della casa Caesia. Conservale, perchè mi paiano assai belle, e sono trovate in un castello del Cardinale d'Urbino, e ci è menzione della Dea Suasa. Onde stimo habbi preso il nome, il luogo dove si sono trovate. Rispondemi una partita in questa materia, che possa essere veduta dal Cardinale, con dire, che rivederai tutte le tue antichità, e tutte metterai insieme, che troverai a sodisfattione di S. S. Ill.^ma. Quanto al far prefationi all'Epistole fam. volgari, veggo che tu ti abbassi troppo: e che frutto te ne venga, tu l'hai già provato. Sta nel tuo decoro, come ho fatto io senza robba; e tu, per gratia di Dio, sei commodato, volendo però moderar gli appetiti, e viver frugalmente. M. Carlo da Fano mi ha promessa la lettera, che

desidera mio compare. Il Cardinale mi ha fatto intendere, che non può parlarmi finchè sta qui il Duca, suo fratello. Mie casse non compariscono, e questa volta o imparo la patientia, o la perdo del tutto. Sta sano. Di Roma, a dì 30 di Maggio, 1573.

Tuo padre, Paolo Man.°

*Al mio car.*mo *figliuolo, Aldo Manutio.*

Venetia.

XCIII.

Figliuol car.mo Ho ricevuto le inscrittioni dell'Avito. Attendi a quelle della casa Caesia. Il Basa verrà, benchè qui habbia che fare assai. Et io malvolontieri mi privo di lui, per li commodi infiniti, che mi nascono dalla sua cortesissima natura. Ne so, se io senza lui sapessi viver in Roma; perchè ho lasciato tutte le conversationi, eccetto che del Cardinale Sirletti, e di Mons.r Capilupo, e di M. Pirro. Da Morone vo ogni due mesi una volta. Sto in casa assai, et attendo al Commento, al quale fo gran miglioramento, et ho già revisto tutto il primo volume. Aspetto risposta dell'ultima mia circa il prezzo della carta del Livio, che alhora costò L. 33 la balla, se ben mi ricordo, e credo pesasse L. 18 la risma. Ma se ne può chiarire, pesandone una risma. Mi verranno certe scatole di confetto con le prime casse del Basa. Mandami insieme la Oratione *pro Sextio*

col mio Commento, il libro *de Legibus*, l'Homero, il Sophocle, de quali, e di alcuni altri già ti ho scritto; e sopra tutto vorrei il Zamoscio *de Senatu*. Il sponsalitio di Maria va a Settembre, o Ottobre, acciò che et essa possa mettersi in ordine, e mio genero raccoglier tutte le sue entrate, e dapoi venir a Roma. E questa dilatione ho fatto anche volontieri per la paga dell'Ottobre di Zecca, acciò ti venga in mano. Intendo che tua madre non hà più il governo della casa. Se vuoi che la facci venir a Roma al Settembre, perchè non credo stia contenta di vedersi priva di quella potestà, dammene aviso con le prime. A me certamente sarebbe di commodo per il governo e della persona mia, e della casa. Torno al Basa. Verrà per salute di quella Compagnia, e tuo particolar beneficio; oltra che il Giunta ancora ne lo prega. Tù ti chiarirai finalmente dell'amore che ci porta, e so che per me non è cosa che non facesse. Sta sano. Saluta tua madre, e tua moglie. Di Roma, a 20 di Giugno, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

XCIV.

FIGLIUOL CAR.^{mo} Il romper della Compagnia ne lodo, ne riprendo. È cosa tua, e conosci hormai quel che più utile possa esserti. Ma perchè ti volgi al Basa solo, e non agli altri compagni? Che alla fine

penso che ogniuno si conteterà. Quanto alla lite del Breviario, ci metterò le mani ancor io per amor del Giunta, e del Basa, per le cortesie, e beneficij, che ho ricevuto, e ricevo ogni dì dell'uno e dell'altro. E quando rifiutai l'utile offertomi dal Basa, lo feci per non poter mai esserne incolpato appresso il Popolo, anteponendo la quiete mia ad ogni sorte di utile. E con tutto ciò non è mancato, chi ne ha ragionato. Si che se ho mirato all'honor mio, et alla quiete, non me ne pento, ne pentirò mai: ne tu devi di cosa da me detta, parlarne tanto, e farne tante querele contra il Basa, che hebbe dal Populo, e non da me, il Breviario, ben che io lo havessi car.^mo per l'amicitia de Giunti, e di esso Basa, del quale dopo Dio riconosco quei 2000 A sequestrati dal Galetto, e liberati da lui con la sua sicurtà, oltra quell'altra sicurtà fatta al Populo per la partita de Concilij. Si che havendo messo a sbaraglio tutta la sua facultà per me, io debbo e voglio essergli obligato per sempre. Oltra che ogni dì ricevo da lui tanti beneficij quanti non ho ricevuto da quanti amici, e parenti, ch'io m'habbia. E se tu poco prezzi questa mia satisfattione, vada questa disgratia con le altre. Tu ti governerai a modo tuo, et io a modo mio. Sta sano. Di Roma, a 25 di Luglio, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XCV.

Figliuol car.mo Vendo a M. Domenico Basa mille scudi di Zecca di quelli che sono a otto per cento. E però darai il mandato al magnifico M. Lucantonio Giunta, acciò che se ne rifaccino due, uno che serva al Basa, l'altro a me per li mille che sono a sette. Sta sano. Di Roma, a 12 di Settembre, 1573.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

XCVI.

Figliuol car.mo Come intesi per lettere di M. Lucantonio, che tu eri andato ad Asola, subito imaginai, che tu eri andato per vendere; e giudicai insieme, che, non ti servendo più la mia procura, tu saresti constretto a scrivermi. Il che non havevi voluto far nell'andata, essendo la cosa di tanta importanza, per far l'effetto, senza mia saputa, come è tuo antico costume. Dico adunque, che la procura si farà: ma voglio che si venda tutta la possessione in una volta, e saper la qualità della vendita, et il prezzo, prima che si concluda. Intendo ancora che

il danaro vada in mano di M. Lucantonio, e che esso compri la possessione, per assicurar la dote di sua cugina. E così tutte le parti rimaranno satisfatte. A me è venuto in mente, che tu cerchi danari per stampar il Calepino, e non per possessioni: poi che pur vuoi rompere la Compagnia, e privarti di una entrata di 25 duc. il mese, ch'era troppo bella ventura. Ma tutto sarà per te, o bene, o male. Quanto a miei libri non ancor mandati, non me ne meraviglio punto, e dubito che alla fine sarò sforzato venir a Venetia per due mesi, per pigliar io medesimo le cose mie, e levar tua madre poco consolata. E sarà al più tardi a primavera. Scrissi mille volte di quell'Inventario, per saper il fatto mio in ogni caso: non ho mai potuto haverlo; e so che, non venendo io, non l'haverò mai. Ma venendo, vorrò le robbe, e non l'Inventario. L'Oratione *pro Archia* è accresciuta, dopo che si stampò, in tanti luoghi, che per tal cagione non la diedi al Pinelli, quando fu qui, nè a te la mando. Risalutarai il Sigonio. Come vegga il Ciofane, gli dirò quanto mi scrivi. La settimana passata ti scrissi, che haveva venduto al Basa mille scudi di Zecca, tempo tre anni a riscoterli, e che tu dovessi dar il mandato, col quale riscoti, a M. Lucantonio, che fa per il Basa, si come fa per me l'eccellente Boccalini, mio procuratore. Perchè bisognerà rifar un'altro mandato. Il medesimo hora ti replico. Questo capitale son certo di riscoterlo in

poco più di un anno, se bene ho tolto più lungo termine. Fra tanto farò il bisogno mio, e mi commoderò di ciò che occorre, o per honore, o per commodo, alla mia complessione. Che da qui inanti ho da viver a me stesso. Sta sano. Di Roma, a 19 di Settembre 1573.

Tuo Padre, PAOLO MANUTIO.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XCVII.

FIGLIUOL CAR.MO Se tu credi, ch'io voglia consumar quei mille scudi in cose vane, o farne dono a tua sorella, si che escano di casa, tu t'inganni, e mostri di non conoscermi. E per questo li alieno con condicione, e torneranno in casa più presto che non credi. Che voglio siano, come più volte ho detto, la dote di mia moglie, et il sostegno della nostra vecchiezza. Ma dimmi un poco, quelli, che tu hai spesi, e consumati, quando torneranno in casa? e piacesse a Dio, che tu ti fossi a quest'hora ravveduto dell'errore. Ma quando ti veggo a saltar di un capriccio in un altro, e, quando a me tu scrivi di non sapere come sostentarti, nell'istesso tempo scriver che ti siano mandati sassi con grave spesa, i quali non vagliono un carlino tutti: alhora mi metto in disperatione, conoscendo che ne l'età, ne la moglie, ne il bisogno

ti accresce prudentia. E da quello ch'io veggo, considero che tu facci il medesimo in altre cose, che non veggo, ne posso sapere. Tu scrivi che ti bisogna far a tua moglie una vesta di veluto. Hor comincia a metter da canto quelli scudi, che vorresti spender nella condotta de' sassi. E questi con degli altri risparmiati in diverse cose, faranno la vesta, e già l'haverebbono fatta. Ma se vuoi cavarti simil voglie, e come poi ti manca, voler vender hora la Zecca, hora le possessioni, questa è un esser inimico a se stesso, e voler diventar presto povero. Dimanda a tua madre, come siamo vivuti per uscir di bisogno; e non imitar la grandezza di casa Giunti, ma imita la mia frugalità di tanti anni, con la quale mi son trattenuto honoratamente. E tu con le terre di Asola, con la Zecca, con 25 ducati il mese, e con guadagni estraordinarij del Catechismo, e di altre opere nuove, non sai viver, et avanzare? e non hai già più bocche in casa di quelle che ho havuto io. Dunque tutto il mal nasce dal tuo spender in cose soverchie, che cominciò dalla pueritia tua, e tuttavia veggo che continua. Dio ti haveva mandata una ventura di 25 ducati il mese; e tu vuoi privartene contra ogni ragione. Che se havessi havuto io tanto, mi haverei riputato felice. Ma perchè non è mai valuta, e manco hora vale appresso di te la volontà mia, e l'imperio paterno, io non ne voglio più ne briga, ne pensiero: mi tirerò mia moglie a canto, o che

sia per viver in Roma, che nol credo, se non per qualche mese, o in Venetia, o in Padoa, o in villa: et attenderò à conservarmi fin che a Dio piacerà. In questa materia non credo doverti scriver più lettere così lunghe, poi che so di non far profitto, e più presto molestarti, che farti piacere. Darai a M. Lucantonio il mandato, acciò l'effetto non si differisca più. Saluta tua madre, e tua moglie, e sta sano. Di Roma, a 26 di Settembre, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XCVIII.

FIGLIUOL CAR.^MO La correttione del M.^ro Sacro Palazzo sopra le Lettere volgari è questa, nella stampa del 1567.

A carte 173 depenna la lettera a Luigi Alamanni.

A c. 192 depenna la lettera amorosa.

A c. 216 alla Marchesa di Pescara.

A c. 220 al Florimonte.

A c. 277 la lettera che ha l'asterisco, scritta dall'Aretino.

Nel lib. 2. a c. 46 al Sperone.

A c. 212 al Marchese del Vasto.

Nel lib. 3. a c. 103 al Sala.

A c. 140 a Paolo Manutio, scritta da Francesco Greco.

Questo è quanto ci è di contrario. Depenna le soprascritte lettere, e stampale poi come stanno, facendo alla fine, dopo il registro, e la impressione, queste parole, *Con licenza de superiori.* Le due di Cirillo e del Calino mi son negate; perchè Pio Quinto, havendole vedute, prese in disgratia l'uno e l'altro. E Cirillo, che è vivo, dubitandone travaglio anche sotto questo Papa, non vuole che si stampino. Il fratello del Calino mi porta gran riverenza, e Cirillo mi ama. Se homo del mondo è per haverle, le haverò io; ma bisogna che parli all'uno e l'altro. Del Ballini, a chi ho io raccontato l'honor mio, e le mie fatiche? a te, o al Ballini? Tu ne hai fatto un bel guadagno in questo primo ingresso di voler farti conoscere. Non ci è parola che stia bene. Hebbi le Orationi, e tu mi scrivi come se io non le havessi havute. E se non le havessi havute, come ti scriverei che sono scorrette? Il Guerra partì, e la stamperia ti resta vuota. Questo è il tuo governo, e così si va in ruina, per non antivedere quel che può seguire. L'esser padrone a ogniun piace; ma il saper avvanzar non è da tutti. Sta sano. Di Roma, a 10 di Ottobre 1573.

Tuo padre, PAOLO MANUTIO.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

XCIX.

Figliuol car.mo Ho ricevuto il fagotto de libri. Hora bisogna mandarmi il Terentio del Faerno, il mio Commento ad Att. et ad Q. fr. ristampato, un volume delle mie Epistole latine, alle quali ho da aggiongerne parecchie. Ma saria pur honesto, che, per gratificare a gli amici, io ne havessi havuto dalla vostra Compagnia almeno una meza donzena. Hora non le voglio, perchè al ristamparle mi riservo: e poi che son trattato così incivilmente, alhora negotierò a modo mio. È anche una vergogna, ch'io sia tenuto principe de gli humanisti, e che non habbia un Virgilio, un'Horatio, un Salustio, un Livio: del qual Livio già ti scrissi, e le mie parole se ne porta il vento. E pur sai che migliorai il partito col Trentino, e cinque ne volsi in dono, ne pur uno ne ho veduto. Si che me ne sto come un'ignorante: e tu, che non studij mai, hai le camere piene con le fatiche, e vigilie mie. Onde non solo per questo, ma per molte altre cause, son sforzato a negotiar da qui inanti da mercadante, e non da padre. Poi che veggo che non ho altri che Dio per me: e s'io voglio vivere, bisogna che stenti più che mai. E guai a me, s'io havessi a dipender dall'industria, et amorevolezza tua. Il Basa viene a Venetia, e gli do commissione, che tratti con la vostra Compagnia prima, e

poi con altri circa questo mio Commento: e non trovando partito, alla fine lo faccia per mio conto. E quando così segua, sarò costretto, con licenza di S. S.[tà], venir a Venetia per un'anno, per stampar anche l'altro Commento sopra le Famigliari, et uno sopra gli Officij. E le cose mie per mia mano anderanno a un'altro modo, che non anderebbono. Io feci, stando a Piove, certo estratto sopra la Politica di Arist. Anche questo mi torna commodo, insieme con la Politica che corressi. Dico la tradotta dal Perionio, in 8.° Qui vorrebbono a tutti i modi metter una stampa di cose di humanità, e di quei libri, che l'Indice prohibisce, che tutta via si purgano. Me ne ha dato più battaglie la Congregatione di quattro Cardinali che sono deputati con altri Teologi alla purgatione de sudetti libri. E vorrebbono pur me, non con la condicione, che già haveva, ma per sopraintendente, senza altra cura. E dicono che lo fanno per l'auttorità del nome mio. Ho negato e nego per diversi rispetti: e batto su questo chiodo, che mi lascino venir a Venetia a correggér l'opere mie, come certamente giudico esser necessario. Morone quasi acconsente, Sirletti mi è contrario, con Alciati, et altri, temendo ch'io non torni, e pur glielo prometto. Ma questo è in mano di Dio. Perchè son vecchio, e malsano, e vorrei hormai un stato quieto, che nissun mi commandasse. Le due lettere si trascrivono, e penso certo di mandartele. Ma del stam-

parle, se non hai licenza dall'Inquisitore, non ardirei. Che sai quel che una volta è occorso circa i fatti tuoi; et ogni piccolo errore potrebbe svegliar la memoria del passato. Vorrei sapere, se vuoi stampar o no il Tullio *de Officijs*: e non volendo, mandami le annotationi che feci. Che voglio servirmene nel Commento di essi Officij. E rispondendo con le prime; sta sano. Di Roma, a 17 di Ottobre, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

VENETIA.

In mano propria.

C.

FIGLIUOL CAR.mo Le lettere stampate senza nome dell'auttore, mostrano esser composte da heretici. E però saviamente determinò il Sacro Palazzo. Le Amorose, come contrarie alla vita Christiana, tutte hora sono riprovate. E però non voler per quattro o sei lettere metterti in pericolo. Le due si trascrivono, e spero di haverle. Al resto della tua non accade risposta; e scrivo con dispiacer, per un dolor della gamba sinistra: che dubito sia principio di sciatica. Saluta tua madre, e tua moglie. Di Roma, a 24 di Ottobre, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Il Jacoboni è per mandarti due sue epistole per la stampa, chiedute da te, come esso dice. Ho deliberato non voler perder più tempo in consigliarti. Solo questa volta dirò, che se ti lasci imbarcar in cose moderne, perderà la stampa quel nome, ch'io le ho dato.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

CI.

FIGLIUOLO CAR.mo Tu poi soprasedere di mandarmi quei libri, poi che ho da tornar a Venetia fra quattro mesi, come veggo esser necessario per stampar i miei tre Commenti. Perchè ti veggo troppo occupato, e non potresti attender alle cose tue, et alle mie. Son a letto già 15 dì per un catarro che mi da dolore nella gamba sinistra. Sta sano, e vedendo il Mercuriale, salutalo da mia parte. Di Roma, a 7 di Novembre, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.o

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

CII.

Figliuolo car.^{mo} Chi non da buona opinione di se ne'principij, dura poi fatica a poter mai entrar in buon concetto. In questa materia di stampe vorrei vederti un poco più cauto, et un poco più circonspetto; altramente qui saranno i romori, e non basterà la mia auttorità a difenderti. Il S. Palazzo non vuole alcuna lettera amorosa, e manco quelle d'incerti auttori, che generano sospetto; si che non accadeva correr così in fretta. E se danno te ne avverrà, la tua natura frettolosa ne sarà stata cagione. Al Basa diedi ordine che offerisse di prima alla vostra Compagnia il mio Commento con miglior conditione, che ad altri: e quando la prattica non riuscisse, negotiasse con altri, e non concludesse senza scrivermi. Alla fine, mancando ogni accordo, mettesse in ordine di farlo per mio conto. Che in tal caso vederei d'impetrar licenza da N. S. tanto che io medesimo potessi esser presente a stampar questi miei Commenti. De' quali, potendo, vorrei cavar qualche frutto a commodo della mia vecchiezza. Quanto al far postille, non sono più fatiche da me: che mi sento ogni dì più aggravato da gli anni. Feci alle ad Att. la fatica per parecchi libri; nel resto non so come ti sarai portato. Col mio nome so bene che sariano più vendibili; perchè la

stampa delle Orationi ti ha ruinato. Oltra che l'esserti dato a stampar coserelle volgari nel primo nascer dell'honor tuo non ti porta inanti, quanto alla riputatione. Ti scrissi delle annotationi de gli Officij, e tu hai finto non haver havuto la mia lettera. All'ultima o le stamperai, o le vorrò. Sta sano. Di Roma, a 14 di Novembre, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

CIII.

FIGLIUOL CAR.mo A quel ch'io veggo, tu entri in imprese tali che hanno bisogno di maggior polso, maggior esperienza dell'arte, e più riposato et avveduto consiglio: che l'haverti veduto a non obedir il Sacro Palazzo, mi fa dubitar di qualche tuo gran danno. A me non basta più l'animo di parlargliene. Oltra che non esco di casa da un mese in qua per una sciatica della gamba sinistra: alla qual son stato sforzato dar rimedio con una fontanella. Ma la piaga è riuscita tanto grande, che mi da dolore, per il gran concorso de gli humori; e non posso caminar quattro passi. Son certo, che, come il S. Palazzo vegga stampate le Lettere senza nome, anderà in gran colera, e teco e meco, credendo

ognuno che tu ti governi col consiglio mio; il che fintanto sia vero, tu lo sai. Si che non far spesa in mandarmi il libro, perchè non ardirei più di parlarne, e bisogna in tai materie esser huomini, e non putti. Del Nizolio, il Basa mi scrive che loda che si stampi, e tu, che ti è contrario. Fa a tuo modo, ma guardati da far debiti, i quali son certo che farai, entrando in spese grosse con danari di altri. Che non può esser altramente: e chi presta, vuol avantaggio nel prezzo. Le nozze questa settimana si sono fatte, è consumato il matrimonio. Lo sposo è bello, e sempre allegro: Maria brutta, e malinconica: attendiamo a rifarla, non bisognava già che si abbattesse in altra complessione. La dote mi ridurrà a un fil pendente, per molte spese estraordinarie, alle quali non si può mancar senza vergogna. Dillo a tua madre, alla quale non so di poter scrivere, non havendo altro che lo sponsalitio: del quale scrivendo a te, scrivo a lei. Certi oltramontani mi dicono, che di continuo la doglia di fianco ti travaglia, e che sei molto malsano. Sempre ne dubitai; ma la buona regola ti risanerà con l'aiuto di Dio, fuggendo tu ogni herba cruda, frutti, pesce, salami, coito, e studio dopo pasto. Saluta tua madre, e tua moglie. Di Roma, a 28 di Novembre, 1573.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

Venetia.

20.

CIV.

Figliuol car.mo Desidero una mia annotatione, che già feci contra il Faerno, sopra un luogo *de Senectute*, non lungi dal principio, che dice: *Nec Hercle, inquit, si ego Seriphius essem, nobilis* (ignobilis). Vedi di mandarmela subito; che voglio la vegga il Cardinale Sirletti; perchè credo in quella annotatione haver fatto mentione di un suo testo. Nel qual testo vorrei saper se dice, *Damonem et Pythiam*, come sta ne' libri stampati, overo *Damonem et Phinthiam*, nel lib. 3 *de Off.* lungi dal principio intorno a otto carte. Del voler imitar quelli, che stampano i libri senza nome con pericolo*, più tosto che ubidire il S. Palazzo, lascio la cura a te. Del Basa, più volte ti ho scritto, che si ha acquistata la mia gratia col farmi beneficij, e non con menzogne, come tu scrivi. Se tu non mi credi, e di più mi tratti da balordo, poi che mi lascio trattenere da menzogne, aviene perchè sai e vedi più di me, come le tue attioni dimostrano. E chi ne farà meglio alla fine, buon pro gli faccia. Maria col marito a tutti si raccomanda, e sta ogni dì più contenta, per la piace-

* Sono probabilmente le Lettere volgari di diversi, nuova e più ampia raccolta, 4 vol. in-8°, che furon pubblicati colla data del 1574, senza nome, mà però coll'ancora di Aldo Giuniore sopra il frontispizio del primo volume.

vole natura del suo sposo: che certamente non poteva incontrar meglio. E ringratio Dio, che mi ha liberato da questo fastidio. E se non saprò da qui inanti viver a me stesso, senza quel risparmio di robba, al qual ho atteso tanti anni per commodo della casa più che mio, meriterò ogni riprensione. Sta sano. Di Roma, a 12 di Decembre, 1573.

Tuo padre, PAOLO MAN.

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

CV.

FIGLIUOL CAR.mo Del romper, o servar la Compagnia non posso dar consiglio, non sapendo come passino le cose, e massime circa i conti. A me solamente piaceva quella provisione di 25 ducati il mese, che mantenevano la casa essi soli senza doglia di testa. Tu sei presente, e vedi, e conosci, e trattasi l'interesse tuo. Per amor di Dio apri gli occhi e consigliati con chi ti ama. Che però non conosco altri che il Giunti, et il Basa. Una bottega per prima, volendo tu sortirla come giovane cupido di apparenza, e tu in specie non avezzo e non amico a bilanciar le cose, e considerar i contrarij, ti metterà un gran debito alle spalle. E chi sarà il fattore? e come tu, non ben sano, potrai haver cura di cor-

reggere, e di tener un libro di ciò che entrerà et uscirà di bottega? A me piacerebbe che tu pigliassi il Basa per compagno; ma veggo che non gli hai sangue, e dall'altro canto che la tua natura vuol imperio. Si che non so che dirmi, e ti raccomando a Dio. Che io, da lo stampar in poi questi miei Commenti, due fatti, et un che compongo tuttavia, a nissuna cosa voglio attendere. I danari della Zecca, accompagnati con la mia parsimonia, spero che basteranno a mantenermi in Venetia o altrove. Pensa tu a bonhora, se le terre di Asola, con la stampa, e tua dote basteranno a mantenerti. Torno a dirti che la bottega di Avanzino non è in bel luogo, e che rinunciandola vorrà attaccarti mille libracci vecchi, che non si venderanno in eterno. E tu sarai sempre soggetto all'obligo di un debito continuo, che non ti lascierà mai veder in faccia 25 A. Consigliati, se ti pare, e se la tua natura lo permette, col parente, e con l'amico. Sta sano e mandami il luogo *de Senectute*, che dimandai per l'ultimo. Veggo, e giudico il Lambino, poi che non vuoi mandarmi le annotationi sopra il volume degli Officij, e manco pensi a stamperle: e così fo due volte una fatica, perchè son gagliardo. Di Roma, a 19 di Decembre, 1578.

Tuo padre, Paolo Man.°

Ti ricordo a non mandarmi un foglio intero, quando mi scrivi. Che tra noi accade hormai dir

poco: e se io hora son longo, è per occasione di risposta. Che, quanto a me, poco haverei che scrivere.

Al mio car.[mo] *figliuolo, Aldo Manutio.*

VENETIA.

CVI.

FIGLIUOL CAR.[mo] Oltra che nelle cose deliberate il consiglio non ha luogo, per l'ultime mie haverai qualche apparenza compreso dell'animo mio. Et è, che dubito non reggerai a correggger alla stampa meglio che per il passato, e nell'istesso tempo tener un libro regolato di tutto il maneggio di una bottega. Per far sortimento, comincierai da un grosso debito, oltra la spesa del fitto, e del fattore. Non dimeno, poi che fai del tuo, governati come ti pare. Che io voglio viver da qui inanti a Dio, et a me stesso. E quanto fastidio che mi resta, è di veder stampati questi miei Commenti: per causa de'quali la venuta mia veggo esser necessaria. Poi che tu pensi di occuparti in tante cose, che impossibile saria che tu ci attendessi con quella diligenza che l'opera richiede, essendo e difficile, e lunga. Hebbi il luoco *de Senectute*, al quale ho dato qualche miglioramento. Donna Margherita sta assai male. La ventura sua e mia ha voluto, che ci sia Maria. Ne io sto a modo mio. Saluta tua madre, e

tua moglie. E cerca di liberarti di quella indispositione, che non è senza pericolo. Di Roma, a 26 di Decembre, 1573.

Tuo padre, PAOLO MANUTIO.

Al mio car.^mo^ *figliuolo, Aldo Manutio.*

VENETIA.

CVII.

FIGLIUOL CAR.^mo^ Tu dimandi il consenso di cosa, della quale non essendo io informato, non so che dirti. E lo dimandi, perchè Avanzino lo vuole, non perchè lo stimi. Bisognava scrivermi la quantità del debito, che fai, e come hai a pagarlo; e non ti caricar di molti libri di una sorte, massime se sono stampati in Venetia; e che ministro haverai, dove batte il punto. In somma io dubito più di danno, che di utile. E perchè tu dici più di una volta, che farai del tuo, e non del mio; hai a sapere, che ci sono interessato per haver assicurata la tua dote: e quando quella si consumasse, e di te altro fusse, toccherebbe a me pagarla, come pagai quella di Mad.^a^ Lisea. Si che m'importa il saper quel che fai, perchè ogniuno è mortale. Con tutto ciò, io lascio che tu facci come vuoi in questo negotio. Benchè son certo, che se si havesse differito in questa prattica un par di mesi, cioè infino alla venuta mia, ti

haverei forse migliorato qualche centinaro di scudi. Ma perchè la tua natura non comporta, che tu facci cosa alcuna adagio, e la mia camina per altra via, ti metto in man di Dio, pregandolo a darti quella prosperità che desideri. La casa di Murano, essendo pagato il fitto da altri, non mi dispiace, massime l'estate. Quanto alla mia croce di cristallo, poi che penso di venir a Venetia, non la voglio più a Roma. Salvala infino alla mia venùta; che l'adoperarò nel mio Oratorio. Ma non so già, perchè tu l'habbia levata di mano a tua madre senza mio ordine. Sta sano. Di Roma, a gli 8 di Genaio, 1574.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

VENETIA.

CVIII.

FIGLIUOL CAR.MO Mi scrive M. Philippo Giunti, che tu hai alcune aggiunte sopra li Proverbij di Erasmo. Onde ho voluto avertirti, che, se sono cavate da quelli che hanno scritto dopo Erasmo, la fatica è soverchia, perchè tutti sono stampati con gli ultimi Proverbij di Erasmo, fatti in Parigi; li quali poi sono stati revisti qui dal M.ro S. Palazzo e da me. E credo haver levate di Erasmo 200 cose poste come Proverbij, che non sono, et altre assai di Adrian

Junio, di Cogneto, e suoi compagni. E di tutti poi ho fatto un corpo senza nome, et inscrittolo *Appendix Proverbiorum*. Hor vedi tu, se hai cosa diversa; dove dubito di qualche difficultà. Perchè ciò che appartiene a li Proverbij di Erasmo, bisogna che sia veduto qui et approvato dal M.ro S. Palazzo, e da lui proposto alla Congregatione de Cardinali sopra l'Indice. I quali tutti hanno mala opinione e di Erasmo per le heresie, e del M.ro S. Palazzo morto. Onde poco è mancato, che di nuovo il libro non sia stato prohibito, dico dopo la revisione del S. Palazzo, che ha lasciato pochi amici. E se non ci era l'opera mia, non si stampavano mai i Proverbij. Ma Sirletti, e Giustiniano che mi amano e stimano, sapendo la fatica da me fatta, dubitorno di offendermi, se non si stampasse, secondo l'ordine del Concilio. E mossero con l'auttorità loro gli altri Cardinali.

Vorrei sapere, se quella casa da Murano è di qua, o di la dal ponte, e se a man manca del ponte verso le paludi, o a man destra verso il corpo di Murano; e chi paga il fitto. Sta sano. Di Roma, a 16 di Genaio, 1574.

Tuo padre, Paolo Man.o

Al mio car.mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

CIX.

Figliuol car.^mo M' informerò dell' Opere di S. Tomaso, e te ne darò aviso. È da desiderar occasione di servir quel clarissimo e virtuosissimo S.^re, ornamento e splendor di quella città. Raccomandami molto a S. S. Clarissima la quale amo e riverisco per tali rare qualità, che in lei fioriscono, e per l'amorevolezza et humanità dimostratami sempre. Io spero di dover venire a Venetia per molte cause, ma principalmente per satisfattione tua, e di tua madre. Bisogna che io habiti à canto la stampa fin tanto che l'opere siano fornite. Ne scrivo anche al Basa. Murano servirà l'estate per ricreatione. Haverò caro, essendo tu occupato nel Calepino, opera lunga, e fastidiosa, e volendo anche occuparti nel Nizolio, e nel governo della bottega, intendere, se potrai corregger due stampe il dì. Che ne sarai pagato da chi sarà padrone delle opere, come hora ti paga per un torcolo la Compagnia. Per beneficio della quale desidero che M. Philippo si fermi in Venetia, et io non mancherò di consiglio. Sarammi carissimo che M. Cesare Orlandi sia servito: e servirollo io, come egli merita, quando venga a tempo, come spero. Sia sano. Di Roma, a 23 di Genaio, 1574.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.^mo figliuolo, Aldo Manutio.

Venetia.

CX.

Figliuolo car.[mo] Ho veduto il foglio; e de'caratteri son rimaso assai soddisfatto. Ecci qualche lettera guasta, e n'ho notate alcune, dovendo questa esser cura del corregitore. Il nome di Quintio, farei senza c, per manco affettatione. Oltra che ci sono de'sassi, che non hanno il c; et in tali ambiguità più volentieri pendo all'openione usitata. Mi maraviglio che ne'principij non veggo miniatura, essendo in Venetia chi intaglia benissimo, et a buon mercato. Ho mutato un luogo, come vedrai, per maggior chiarezza; e la tua pontatura era contraria al senso. Questa mostra mi par fatta in un foglio maggior di corsivo; et io vorrei l'opera in foglio corsivo; e per questa causa trenta balle di carta corsiva furno ordinate, delle quali non so quello sia seguito. Ne scrivo anco al Basa. Perchè in foglio maggiore il volume riusciria disconcio, et incommodo al maneggiare. Ho dato la cura al Basa o di vender la copia, o di stamparlo per mio conto: dove so non mi mancherà del suo aiuto, e ne desidero risolutione, si come desidero e giudico, che tu debba continuar nella Compagnia almen fin tanto, che queste due opere si stampino. Perchè, volendola poi rompere, haverai parte in esse, per fornire et honorar la tua bottega: et intanto io doverò tro-

varmi in Venetia. Perchè pur hieri si collegiò sopra la mia infermità, e fu concluso, che a nessun modo quest'aria sia per me, essendo humida, grossa, ineguale, e garantiva di catarri. Dell' opere di S. Tomaso ti risolverò per l'altro corriere. La gamba, che mi tiene al letto, mi fa tardo dove men vorrei. Quanto a' Proverbij, ogni tuo utile mi sarà carissimo: ma credo, bisognerà far la tua giunta separata. Perchè la licenza, che qui s'è havuta con tanta difficoltà, si ristringe alla copia solo, che ho dato io, riveduta dal M.ro S. P. e confermata da un *motu proprio* d'un Papa: e non son cose da rimescolar più con nuove licenze, e nuovi *motu proprii* per gli avversarij, che si hanno, di che sarebbe lunga cosa l'informarti. Ti rimando il foglio. Sta sano. Di Roma, a dì 30 di Gennaro, 1574.

Tuo padre, PAOLO MAN.°

Rivedi un'altra volta il foglio per le lettere guaste. E, perchè nell' argomento, cosa alcuna non ho mutato, ti rimando solo il resto: avertendoti, che non accade far ne Oratio I. ne II. ne III. ma solamente Oratio. E non basta il dir *Commentarius*, come già hai fatto, ma nominar l'Oratione, et il Commento in questo modo: da una parte, *In Orat. pro P. Quintio*: dall'altra, *Commentarius Pauli Manutij*.

CXI.

Figliuol car.[mo] Se la Compagnia, nella quale pur ancor sei, vorrà li miei due Commenti, (che il terzo è impedito dalla mia infermità) gli haverà. Ma se mena in lungo, o non li vuole, si daranno *plus offerenti*. E s'io dovessi donarli, a te li donarei. Ma dovendo star in Venetia con 400 ducati di spesa, per li commodi, de quali ha bisogno l'età e la complessione mia, e perchè voglia buona casa, necessario è ch'io mi vaglia di queste mie fatiche. E perchè dunque ti lamenti? Le vuole la Compagnia? risolvasi. Le vuoi tu? offerisci. Non le vuoi? lassa che altri le habbi. E se non vuoi correggerle, negando a me quel che fai con la Compagnia, ci troverò rimedio, fin che io venga: che sarà con mio gran disagio. Ma voglio venire per haver il mio, e poi starò con tua madre dove mi parerà, poi che tu l'hai trattata così male in fatti et in parole. Quanto al Basa, è mio agente: se vorrà esser padrone o lui, o il Torresani, o il diavolo e peggio, de miei Commenti, pagherà. Ma tu t'inganni a non amarlo, e non credere di lui ogni bene, come crede chi sa più di te. Fa che la Compagnia si risolva: se no, farò cosa con poca vostra satisfattione. Al Cratone hora non rispondo per esser infermo; scrivili che sarò presto a Venetia. Il Mercuriale tornò ricco, et io

resto col titolo vano nella istessa povertà. Sta sano. Di Roma a 6 di Febraro, 1574.

Tuo padre, Paolo Man.°

Al mio car.mo figliuolo Aldo Manutio.

Venetia.

CXII.*

R.mo et Ill.mo S.r mio Oss.mo Io non ho per ancora ricevuta la lettera del S.r Angulo, la quale V. S. R.ma mi accusa nella sua di xxij del passato. Il S.r Don Diego mi ha detto che non sa cosa alcuna, et che farà ch'el secretario la cerchi. Tornerò questa sera, et potendola havere, farò un *post scripta* per risposta. Benchè dubito di non poterla havere, perchè il S.r Don Diego non si trova per ordinario à casa dalle 22 hore alle due di notte, et a quell'hora partirà il corriero. Ho sentito infinito dispiacere intendendo che la si trovi aggravata dal solito mal di fianco, massime essendovi la febre per giunta: ma mi confido nella buona cura et diligentia di que' medici, et nel buon governo di lei; che con le prime lettere mi consolerà, dandomi nuova della sanità ricuperata. Il Vescovo di Verona è morto, et questa Ill.ma S.a sta

* Le sette lettere che seguono, cinque italiane, due latine, sono trascritte dagli originali esistenti nella Biblioteca di S. A. I. il Gran-Duca di Toscana.

alquanto in cane col Papa, perchè non volle a' dì passati admettere la resegna fatta in persona di M. Piero Contarini, con dire che quel Vescovato non stava bene a un hospitalario senza lettere. Sopra che furon dette in Collegio di strane parole contra S. S.[tà]; et è opinione di alcuni che si deve più tosto romperla con S. S.[tà] che lassar metter piè a casa Farnese in una città tanto importante a questo stato, dovendosi considerare intorno a ciò di molti ragionevolissimi rispetti. M. Druso, in un circulo di persone riputate sopra tal materia, allegò con buon modo un caso simile, occorso a certo suo amico pochi mesi sono; et sopra quella partita delle lettere, furon dette di molte cose assai ridicule. La somma è, che la resegna non è passata, et il Vescovo è morto. Questi nostri S.[ri] pare che si siano risoluti che il Vescovato sia pur del Contarini, piova, o non piova.

Per le ultime lettere di Costantinopoli s'intende ch'el Turco mette in ordine cinquanta galere nuove per accrescer l'armata di legni, et di gente; et Ferdinando ha fatto offerire a questi S.[ri] Gorizia, Trieste, Segna, et tutto quel tratto, con ricompensa di danari. Il partito è quasi accettato, et s'attende appunto a far denari et denari. Io ho havuto la fortuna contraria al desiderio et disegno mio, che pensando di spedirmi subito di qua, ho trovato che uno de' miei fratelli era partito per Asola; il quale però

aspetto di hora in hora, per metter senza dilatione qualche sesto alle cose mie; et di subito ne verrò in costà volando, per sodisfare al debito, et al desiderio che io ho di servirla. Ho carissimo ch'el S.r Duca habbi fatto elettione del S.r Angulo, per negotiar con S. M.tà Ces.a, et doverà questa andata sua recar qualche bene a tutti gli amici suoi. Io se quì potessi operare in modo alcuno qualche cosa a beneficio di quella, senza molte parole metterò ciò che mi truovo al mondo in servitio suo, et non entrando in più lunghe cerimonie, le quali mi persuado che non siano necessarie, faccio fine, baciando le mani di V. S. R.ma et humilmente racc.le Da Vinetia, alli 2 di Gennaio, del 43 (1544).

Di V. S. R.ma et Ill.ma Veriss.o servitore

PAOLO MANUTIO.

Al R.mo et Ill.mo S.re et patron mio Sing.mo
il S.r Cardinale di Ravenna.

FIRENZE.

Sigillato coll'impronto dell'ancora Aldina.

CXIV.

R.^mo et Ill.^mo S.^r mio Sing.^mo Questa scrivo in letto, perchè questa quiete mi è necessaria per un flusso renale, il quale da due dì in quà mi è sopragiunto. È venuto due hore fa a trovarmi il nostro Soderini, col quale in quanto piacere sia stato, et in quai ragionamenti, penso che V. S. Ill.^ma se lo imagini. Hora di nuovo l'aspetto per godermelo a tutto pasto. Dice fra le altre che hora non si vive molto allegramente à Firenze, perchè non si può far nulla; et che era venuto à posta à Venetia, perchè io sovvenissi di qualcosa, non sapendo che qui si sta peggio di costi. Mi spiace ch'el nostro Varchi sia caduto in così abominabil vitio, et è d'haver compassione alla nostra fragilità, et aiutarlo in questo urgente bisogno, come già mi persuado che V. S. R.^ma havesse fatto per la congiuntione de' studi, et per quella pietà che si deve ad ogniuno ne' peccati carnali. Di nuovo non ci è cosa di momento ch'io sappia, se non che è venuto un amico mio da Casalmaggiore, il quale mi ha detto che hora è lor signore un Genovese, creditore di S. M.^tà C.^a di gran numero di Δ; et che vanno in suo nome i bandi, et è amato molto da' terrazzani. Se averrà un giorno ch'io vegga in simil stato V. S. R.^ma, come spero che averrà, io ci vuo portar di peso quanti torcoli mi troverò, se

fusser ben dodici. Fra tanto attenda a conservarsi, et persuadisi che io non ho cosa più cara che la gratia sua, la quale dal canto mio conserverò con ogni termine di verissima servitù. Et le bacio le mani, raccomandandomi humilmente. Di Venetia alli IX di Maggio, 1545.

Al R.mo et Ill.mo S.r et S.r mio
il S.r Cardinale di Ravenna.

FIRENZE.

CXV.

R.MO ET ILL.MO S.R MIO OSS.MO Essendomi per l'ordinario tanto care le lettere di V. S. Ill.ma quanto cosa ch'io potessi desiderare, ultimamente mi sono state carissime, perchè havendole desiderate molti giorni, sono venute colme di una inestimabile amorevolezza, la quale ho conosciuta massime nel luogo della *Epistola ad Petum*, dove manifestamente ho potuto vedere quanto è viva la memoria della servitù mia, poi che V. S. R.ma non lascia occasione alcuna dove possa sperarsi punto di honore o di utile; et se io di già non le havessi del tutto donato, per queste dimostrationi sarei sforzato or dedicarmele. Ma perchè io son suo, et ella, penso, non ne dubiti, lascierò questa parte non necessaria, e tornerò à dirle che mi è piacciuto l'opinione del Buonacorsi,

per essere la locutione usitata, et la sentenza à proposito. Di M. Iacopo mi è doluto quanto V. S. R.^ma^ può imaginarsi, sapendo quanto io son tenuto ad amarlo, in rincompensa di quelle corsesche lanciate contra M. Druso. Dio voglia che la cosa habbi quel fine che noi altri, suoi amici, desideriamo.

Del Cesare, certo mi pare che sia estraordinaria la forma di foglio, et non molto vendibile; ma in questo si farà quanto V. S. R.^ma^ commanderà; et al tempo le farò vedere una mostra da lettere in foglio che non le spiacerà; et della correttione lascierò tutta la cura a lei, perchè conosco la perfettione dell'ingegno, et giudicio suo. Credo nella dedicatione mi nascerà qualche nuovo concetto nel dire ch'io le dedico le fatiche sue. Del puntare, se V. S. Ill.^ma^ non vorrà questa molestia, la piglierò io; ma fia necessario ch'ella essamini molto bene la qualità del Ponte, per fare intagliare una figura dimostrativa, diversa da quella ch'è stampata avanti i Cesari di mio padre, la quale non risponde al testo. Et se V. S. R.^ma^ pensa che facciamo una cosa perfetta, io sarei di parere che a ciascun libro si facesse un'intaglio bellissimo che conterrebbe le cose più notabili di quel libro, come dire le rotte de gli esserciti; come la contentione di quei due soldati che essendosi inimici s'aiutorno l'un l'altro; come quell'atto notabile di Cesare, quando riprese il signifero che fuggiva; come la morte di quel Crastino bestiale, che si vedesse a gia-

cere passato in bocca di una sboccata. con l'inimico mortogli appresso. Vorrei che si vedesse il tronco di Pompeio sul lito di Egitto, il nuoto di Cesare in Alessandria, et altre simil cose: delle quali mi rimetto al suo prudentissimo giudicio. Et, per hora, essendo occupato, non le scriverò altro, salvo che la prego, se bene so che non bisogna, a conservarmi nella sua buona gratia. Che N. S. Dio la conservi felicemente. Di Venetia, alli 7 di Aprile, 1546.

Al R.mo et Ill.mo S.r mio Oss.mo
il S.r Cardinale di Ravenna.

FIRENZE.

Di porto quattro soldi.

Al di fuori ès critto, probabilmente di mano dell'Accolti: *Sopra le figure di Cesare da stamparsi.*

CXVI.

R.mo ET ILL.mo S.r MIO SING.mo Domenica, poco avanti alle 22 hore, mi è nato un figliuol maschio, *salva Terentia;* il che son più che certo che serà a V. S. R.ma di tanto contento quanto le potesse nascere di quàl si voglia altro più grato aviso. Et perchè mi fa gratia di voler essermi compare, di che conosco doverle essere infinitamente obligato, la supplico à constituir un sustituto qui con le prime

sue, et potrebbe in ciò essere a proposito il nostro M. Francesco Guinisio già secretario del S.r Caguino, il quale si trova hora in Venetia, o M. Gonsalvo, o qual più piacerà a V. S. R.ma De la mia infirmità, io mi sento ogni dì meglio, et come si apra la primavera, spero di rihavermi in tutto. Mi serà di gran consolatione intendere che V. S. R.ma si truovi sanissima, come spero che sia. Et prego N. S. Dio a concederle quanto desidera. Di Venetia, alli 15 di Febraio, 1546. (1547).

Al R.mo et Ill.mo S.r Cardinale di Ravenna,
mio S.re Oss.mo

FIRENZE.

CXVII.

R.mo et Ill.mo S.r mio Sing.mo Si come scrissi a V. S. R.ma di Ferrara, la terzana mi lasciò, et poco dipoi ritornai a Venetia per dubio di qualche ricaduta. Nel ritorno ho ritrovato la lettera sua la quale mi è stata di un'infinito contento, riconoscendo in lei la sua solita amorevolezza; et intendendo che è sanissima, si come spero c'habbi ad essere lungamente per la prudentia et continentia sua, et si come son tenuto a desiderare per i molti beneficii ricevuti da lei in diversi tempi. Aldino stà benissimo con la madre, la quale ha del mediocre in tutte

quelle parti ch'io desideravo; et contentomi talmente de la sua compagnia, che non penso ad altro: onde non potrebbe il padre Ottavio riprendermi per intemperante. Vivo assai quietamente, et con animo tranquillo, passando l'hore del giorno parte nel trastullo di Aldino, et parte ne' miei studi. Ho volto ad esplicare in quatro libri una materia molto difficile. Il primo serà *de Senatu*, il secondo, *de Comitiis*, il terzo *de Magistratibus*, il quarto *de Iudiciis*. A questa fatica ho atteso da dieci mesi in qua di continuo, tanto che ho letto, da M. Tullio in poi, tutti quelli auttori che possono haver tocche simil notitie. Di tutti ho fatto l'estratto, lasciando Cicerone in ultimo per il più copioso, et più sicuro. Mi sono imaginato che questo habbi ad essere come un commentario de' luoghi più oscuri de' migliori auttori. Spero che il vedere come un ritratto del governo dell'antica Roma, doverà dilettare chi leggerà. Circa i miei commentarii sopra le *ad Atticum*, se io haverò tanto di buona ventura che non dispiacciano à fatto al perfetto giudicio di V. S. R.^ma^, la quale ha tanto crivellate et ventilate quelle Epistole; io crederò di haver fatto assai; si come fin da hora potrei credere, quando mi governassi circa il farne giudicio per la ispedition loro, perchè sono di già quasi venduti. Ma io non pendo dal giudicio de i più, *et mihi Cato unus est pro centum millibus*. Non ho trovato il nostro Cini, che desideravo di vederlo, et accarezzarlo.

Restami a raccomandarmi humilmente nella buona gratia di V. S. R.^{ma}, la quale prego N. S. Dio che conservi in lunga vita, con tutte quelle contentezze che lei medesima desidera. Di Venetia, alli 14 di Novembre, 1547.

Di V. R.^{ma} et Ill.^{ma} S.

S.^{r} et compadre affet.^{mo} Paolo Man.^{o}

Al R.^{mo} et Ill.^{mo} S.^{mo} mio Oss.^{mo}

Il S.^{r} Cardinale di Ravenna.

Firenze.

CXVIII.

P. Manutius Be. Accolto Ravennae Cardinali. S. D.

Vereor, ne tu me putes in scribendo factum esse negligentem; et si causam meae cessationis ab Octavio, ut opinor, habes cognitam. Veruntamen fortasse enim tu ita existimas nullam occupationem posse esse tantam, quae officii cursum debeat interrumpere. Sed noli credere me tam abundare ingenio, ut, nullo proposito argumento, facile, praesertim ad te, possim scribere, qui cum argumento mehercule vix possum. Quae res facit, ut etiam si mihi otium contingat, quod sane a discessu tuo nullum contigit, literas tamen ad te minus saepe mittam. Nunc rei magnitudo fecit ut in summis oc-

cupationibus haec tamen exararem. Antonium fratrem sic amo ut debeo; sed inter fratres pietas esse solet, suavitas non solet. De nobis hoc ne credideris. Amamus inter nos ut fratres, vivimus ut aequales. Itaque non facile dixerim uter utri sit carior, aut jucundior; nisi forte in hoc officio ideo ille me videtur vincere, quod a me, qui sum natu minor, vinci se non patitur. Hunc tibi non puto opus esse ut commendem, sed commendo tamen, eoque studio quo me intelligis et fratrem, et talem fratrem debere commendare. Accidit ut eum in negotio suo tua plurimum gratia juvare possit. Quamobrem humanitate tua fretus adibit ad te, et causam tibi suam de mandato suo diligenter exponet: quae, si tibi probabitur, peto a te, ut aequissima in re, fratrem meum, tui studiosissimum, auctoritate tua, quae apud omneis bonos maxima est, adjuvandum suscipias. Vale, Venetiis, ix. Cal. Sext.

Al R.mo et Ill.mo Cardinal di Ravenna,
mio S.r Singularissimo.

A Ferrara.

Il sigillo ha l'ancora Aldina, come anche nella seguente lettera, ma è diverso dai due precedenti, poichè all'intorno ha le parole Pavlvs Manvtivs.

CXIX.

P. Manutius B. Accolto, Cardinali Rav. honoratissimo S. D.

Vel in summis occupationibus libenter facio ut ad te scribam; nunc eo libentius quod et mearum literarum satis longum fuit intervallum, et otii nunc tantum est quantum optare nunquam ausus essem. Itaque, et si quod scriberem magnopere non erat, tamen in tanta vacui temporis facultate, non putavi mihi esse committendum ut tu me quasi negligentem, aut, quod gravius esset, tuorum erga me meritorum immemorem accusare posses. Accipe igitur aliquid de studiis nostris; quoniam, quid tibi meis literis significem, aliud fere non habeo. Matutinas horas in Aristotelem ponimus: unius τὰ Ἠθικὰ sumus aggressi, admonitu atque hortatu Octavii (Ferrarii) nostri, qui me literis prudentissime et officiosissime scriptis quasi dormientem excitavit. Quod quoniam ille, cum sua sponte, tum, ut conjicio, de tua sententia fecit, vigilando operam dabo ut utrique vestrum, quorum judicia plurimi aestimo, satisfaciam. Pransi, cum aliquid de historia strictim attigimus, eximus animi causa; et quod ad vesperam temporis super est, valetudini damus. Abditi deinde in *cubiculum*, quae reliquae sunt ante coenam horae, eas Ciceronis lectione consumimus. Hac ego meorum

studiorum ratione ita delector, ut eam vel omnibus omnium Regum fortunis anteponam; et simul interdum solitudinem aliquam spectem, ubi hoc otio sine ulla interpellatione diutissime fruamur. Quod profecto efficiam, si me hoc emendandi veterum libros onere, quo nunc quidem valde premor, Deus aliquis levarit. Interim, quoniam hanc Spartam, quae obtigit, deserere sine ignaviae suspicione non possumus, tueamur eam, atque etiam, si fieri potest, ornemus. Quo nunc in genere aliquantum laboramus, propterea quod ii qui nascenti meae laudi favere debebant, hactenus obscure inviderunt, nunc aperte etiam adversantur. Sed non dubito quin omnem malevolentiam virtutis ope aliquando superemus. Quare haec, etsi sunt molesta in primis, atque acerba, tamen non efficient ut mihi hoc otium minus jucundum, minus re dulce sit. Facio enim constanter quod doctissimi viri praecipiunt, ut in literis, et in iis studiis omnia ponam, quae nos secundis rebus delectare, adversis etiam juvare possunt. In qua sententia multo confirmor magis, cum recordor, id quod facio saepissime, quantae tibi curae meae rationes fuerint, qua me praesentem humanitate tractaris, quibus absentem officiis ornatum esse volueris, quae non videor mihi ullo pacto posse sustinere, nisi me totum iis artibus dedam, quae sunt, non modo ad referendam, sed etiam ad illustrandam gratiam aptissimae. Quod quia me facere intelligis,

et quia, ut Octavianus scribit, non existimas mihi esse patiendum quantum proficiam; confido te de tuo in me studio nihil esse detracturum; idque ut facias, etsi non arbitror esse necessarium, tamen magnopere te rogo. Vale. IIII. Cal. Oct. Venetiis.

Cum hanc epistolam jam complicarem, redditae sunt ab Octavio litterae quarum prima pagella valde me perturbavit. Significabat enim te graviter laborare; sed tamen aliquantum sum recreatus posteaquam in iisdem literis ea, quae volebam, legi de corpore tuo non nihil allevato. Spero autem, et confido brevi fore ut, tua prudentia et temperantia reliquiis morbi depulsis, pristinam valetudinem consequaris: de qua si fiam certior, magna sane molestia liberabor. Iterum vale.

Al Clariss.° et Ill.mo S.re il R.mo Cardinal di Ravenna, mio S.r Singularissimo.

A FERRARA.

PAVLVS MANVTIVS ALDI FILIVS.

LETTERE

SCRITTE DA DIVERSI

ALLA FAMIGLIA DE' MANUZJ.

LETTERA PRIMA.

M. Aldo. Questa per avisarve come domenega io giunsi a Ferrara cum dispiacere assai per il cativo tempo: da poi che io fuj in Ferrara hebbi anchora magior dispiacere: per che trovaj: che le capse de libri che andavano a Bologna : zoe la nostra: e quella di M. Sipione erano restate in Ferrara: per che el burchio che le portava: se rupe in Po e le capse se bagnarno : in modo che bisognò che li libri se metesseno in man de uno stampatore: che li bagnasse de novo cum aqua bona: e resugasse : in modo che li libri se sono assai bene aconci e li sono alchuni che non hano mal alchuno. Io sono stato qui quatro dì per questo per vedere *quid juris* in questa cosa: in effecto el se iudica per statuti: e per rason comuna questo esser caso fortuito: et per questo el povero homo non essere obligato: e cosi li altri che haveano le sue robe nel burchio hanno bisognato havere patientia: el se guastò roba in questo burchio per piu de quatro

cento ducati: che non se sono potuto reparare: el nostro merchadante bolognese è venuto qui a Ferrara per alchune sue facende: et tanto ha adoperato in questa cosa che el nochiero me ha donato duj ducati doro: che homo del mondo non li haria havuti per questo: e per che dicti libri se smaltirano meglio in Venetia in magna multitudine: overo facendoli ligare: meglio se venderano: per tanto io ve li rimando in drieto per dicto nochiero: el quale s'è obligato de darveli nele man a tute sue spexe: siche la cosa è in quisti termini e bisogna havere patientia quando se ne havesse a portare gran danno: tal danno a essere de tuta la compagnia: *de hoc satis*: io mando la capsa de M. Sipione a Bologna. Io ve mando la politica et moralia de M.° Nicolo da Leonieeno....*

Io sono stato cum Baptista Guarino: lui dice non havere cosa alchuna de quello che voj voresti: Io porto a Bologna quello Aristotele de animalibus et il vocabulista per Codro nostro. Credo che M.° Nicholo voglia de questi della capsa: sel glie ne manchasse uno, o duj non vene maravegliate per che Glauco dice che ne vole anchora luj uno: domatina credo partire cum la gratia de Dio: qui piove tuta via: el conte Zanfrancesco nostro: e M. Hercule da Este sono a Firenze, e lì li trovarò.

* Una linea in questo luogo non si può dicifrare, essendo la carta lacera.

Io sono stato una sola volta col S. Alberto: et holi facto intendere cum honesto modo limportantia della cosa: in modo che luj non vole cosa che sia cum vostro discontio: el se remette in ogni cosa a voj: e dice non essere stato luj auctore di questa cosa, &c.

Le sue cose tute sono in lite: ella causa è comessa al consilio de iustitia: ella parte adversa solicita: et ogni dì trova cose nove: luj non perde el suo studio: Io ne facio tristo iuditio: oggi se expecta el Marchese de Mantua: limperatore revocò tuto quello che havea facto contra el S. Alberto: li amici sono mal tractati a Carpi: Io non ho inteso cosa alchuna de Antonio; usati la solita diligentia in rebus Politiani: da Bologna ne scriverò: Recomandateme alla Mag.[na] di M. Bernardo Bolani. Vale Ferrariæ xiiij Martij, 1498.

Tuus Alex.

Doctissimo viro D. Aldo Romano maiori suo.

Venetiis apud S. Augustinum.

Sulla copia che ho in mano si legge: *tuus Alex B rapti*, mi sembra che questo Alex è il dotto Alessandro Bondeno, amico di Aldo, e che la parola *rapti* non è un nome.

II.

Aldo mio. Più presto che hora non ho havuto tempo de parlar col S. mio fratello, non essendo io stato dove fusse la S. S. Essendo al presente venuto

qui a Novi, se mi è offerta loccasione de poterli parlare, et parlandoli non fora de proposito de facti vostri. Sua S. facilmente me certificò, et confirmò in lopinione che io ho sempre havuto: che da quella siate cordialmente amato: refferendo de vuj tale amorevole parole, cum recordatione de li accidenti passati, che se li fusse patre proprio, che in quello loco vi ha, come lhavesti generato, recercando io, come mi de intendere, et cavare da luj, che terreno vi daria, mi respose: Fratello, vuj vedeti, et sapeti, che questi terreni da Novi anchora sono come indivisi, non essendomi stato consignato terreni per la summa de scuti millia et cinquecento ducati de la gionta facta per soltra, a Novi, de qualli non essendome facta determinatione alcuna, non posso resolvermi, nè fare questo, nè quello disegno, che seria uno fondarmi sul vetro: tutavia, perchè non è homo, che desidera più de mi, che Ms. Aldo fusse, et stantiasse a Novi: de quello chio ho qui: che cognosco mio, al presente ghe ne consigneria cento biolche, assettato chio sia, intendo et voglio, essendo qui Ms. Aldo, chel sia patrone et Sig.re, et alhora ghe farò tale demostratione, chel cognoscerà, chio lamo, et forsi più chel non si crede. Questa è la substantia de le parole havute da sua S., benchè quella mi usasse assai più parole. De la parentella mi ha parlato Bernardino: son certo che lhaveria effecto perchè in questo mi persuado de potere quello che

voglio, attento chel partito non è da recusare: sichè quando lamico facesse pensiere de venire, et stare, la cosa seria facile, per molti boni respecti, che me demostrano la certeza. Le cosse nostre, son certo che de curto se determinaranno, o per una via, o per una altra, ne saperia già punctualmente dire a che modo: ma vivo bene cum questa bona speranza, chel fine nostro riuscirà assai migliore, che alli nostri adversarij. Mi raccomando a vuj. Novi, xxiij Septembre, 1498.

LEONELLUS PIUS de Sabaudia Carpi.

A. M. Aldo Romano, p.re hon.

III.

M. ALDO. Bem che io ve habbia scripto più volte niente di mancho mi è parso al presente replicare accioche non havendo expedito quello ve scripse per el presente possiate expedire: Mandatime quello quinterno mancha nel psalmista quale me desti. Item quello mancha nele morale nela carta di nanze et di dreto et in mezo. Preterea se havete fornito stampare quello officiolo di nostra donna greco pregove me lo vogliate mandare, et ancora se havete impresso qualche altra cosa in greco che io non habbia havuto da voi. Vi ho ancora scripto me trovassi uno testamento novo et me advisasti del pretio

perche haveria caro haverne uno perho advisatime se ce ne fussi alcuno venali et advisatime del pretio. Cosi ancora se si ritrovassi da vendere libri alcuni ecclesiastici. Nec plura Mirandulæ die 29 Novembris, 1498.

El quinterno mancha nel psalmista è il. p.

JOANNES FRANC. PICUS MIRAND.
Comes Concordiae, &c.

D.ⁿᵒ Aldo Romano Amico carissimo, &c.

VENETIJS Apresso S.ᵗᵒ Augustino.

IV.

MESER ALTO MIO. (sic) Per esser stato gravemente infirmo et longo tempo, non ho potuto andare ad Ferrara con lo Ill. S. Alberto nostro; ne la æstate passata, ne lo presente inverno. Per la qual cosa non vio (*sic*) ho potuto scrivere alchuna cosa. Hor essendo liberato da la febre me parso con una mia pregarve caramente me vogliate dare adviso de li libri et greci, et latini che havete fin hor stampato. Perche il grande desiderio, imo affectione che ho a quelli greci interpreti me fa parere un giorno come uno anno che siano impressi. Pur al presente haveria a caro havere quelli che per fin hora havete impresso. Per la qual cosa ve prego ve vogliate di-

gnare per il presente latore con una vostra pollicetta darme adviso de li impressi, et del lor prætio. Et anchor haveria a caro intendere quelli che havete ad imprimere. Et cosi de li expositori perypathetici come achademici o de altra achademia. Che magior desiderio non ho che de poter farme uno studio de auctori greci. Et altra cura magior non ho al presente che imparare la lingua greca. Præterea acadendomi il bisogno de parechij libri me parso piu presto dare il guadagno a vuj che ad altro : il nome loro ho chi sottoscripto acio ve vogliate per mio amore degnar darme adviso del prætio loro. Una altra volta vuj me comandarite in magior cosa. Siche ve prego, imo ve astrengo et coniuro per lamor che ve porto vogliate con una vostra darmi del tutto adviso. Il presente latore è alogiato in casa de lo ambasciatore de lo Ill. S. duca di Ferrara: scrivendo poterete adrizare la lettera ad lui. Ben valete. A vuj me ricomando. Data Mirandulæ die 10 Februariij 1498.

VR JOANNES FRANC.
SIGNORETT. MIRANDULAE.

Opera Galeni in medicina. D. 2 l. 3 s. 2.
Opera Avicenne in physica ac medicina. D. 1 l. 3 s. 2.
Alberti magni opera, quæ impressa sunt omnia. D. 4.
Sancti Thomæ opera omnia in physica.... D. 5.
Opera Capreoli. D. 3.

Opera Ervei. D. o l. 1 s. 10. Ervei quolibet.

Ulterius quando fusse alchuno altro bono auctore impresso a Venetia in physica che paresse a vuj meritare il prætio, significandome qualche cosa lo compraria volontieri.

(Le cifre dei prezzi sono dalla propria mano di Aldo).

Sp.[li] et Egregio Viro D.[no] Aldo Manutio Romano, Greci Idiomatis alumno. Et præceptori hño.

V.

M. Aldo. Hoggi è gionto Joanne Staffiero con una vostra, per la quale ho inteso quanto me scrivete circha al stampare quelli libri, et non essendo in ordine quella lettera con la quale voi imprimesti quel *De Imaginatione*, ne potendo essere in ordine de proximo, io provedero de fare imprimere queste opere altrove, perche quella altra lettera non me satisfaria a questo, et perho mandatime per Joanne Marsilio presente exhibitore quel libro correpto che gia vi mandai. Circha quelle opere de S.[to] Augustino se è quel volume dove sono la expositione super Genesim ad litteram, et un tractato *De Divinatione demonum*, mantatimele, et benevalete. Mirandulæ die primo Junij, 1502.

Joannes Franc. Picus Mirand. D.[ns]
Concordiaeq; Comes et f.

VI.

M. Aldo mio. Venendo Zoanne Marco Grilinzone presente exhibitore li, non mi è parso venga senza questa mia a vuj, per significarvi como Dei gratia al presente sono sano, desideroso il simile de vuj, et de vedervi una volta, pero vi prego secondo più volte me haveti dato intentione a dare una volta in qua: che me ne fareti tanto a piacer quanto mai potesti credere:

Apresso vi prego che per dicto Zo. Marco me mandiati el prohemio de Theodoro Gaza sopra quello *De animalibus:* perche volendo fare ligare el mio, ritrovo quelle doe carte essere smarite, mandandomi etiam li quaderni dalexandro sopra li 4 ultimi de la Thopica, adcio M. Marcho (Musuro) li possa tradure, mentre stara qui: Non altro a vuj me ricommando per assai: Bene valete. Rovereti viij. Octobris 1505.

Albertus Pius de Sabaudia Carpi.

Ex.ti Preceptori Amant.mo meo
D.no Aldo Manutio Pio.

VII.

M. Aldo mio. Ho visto in certi Ovidij stampati per vuj in un quinterno denanti de dicto lo Argumento de tutto el libro, che molto mi è piaciuto, et non essendo in quello che a me haveti mandato ne ho preheso admiratione. Si che vi priego per el primo venga me ne mandati uno che lhaverò grat.mo e me ne fareti a piacere. A vuj me ricomando. Carpi 18 Februarij 1505.

Albertus Pius de Sabaudia Carpi.

Ex.ti Preceptori meo amant.mo
dño Aldo Manutio de Pijs.

VIII.

Messer Aldo mio. Piaquemi l'opera facta circa quella cosa di che vi scripse il S.re Alberto da Mantua. È bono non sia successo altro. Ne darò advixo al predetto Signore, che è cum lo Ill.mo S.re Marchese, et spero se piacerà a Dio faremo facti, non se habandonarà la praticha. E per questo etiam fatene fare oratione ut quae justa sunt cito consequamur. Racordarò che quando serà il tempo sia scripto a Messer Lascari. Mia moglie è ammalata grave de

pleuresi et è gravida. Pregovi mandate al monasterio delle Sore di S.[to] Francesco in Murano dove ha amicitia a fare fare oratione per lei et etiam alibi. Al presente vedete prego che sia servito di quello feltro vi dirà et bene valete. Novi die ultima septembris 1506.

Vester JO. FR. PIC. D.[ns] MIRAND.

Al mio M. Aldo Manutio Pio, amico honorando.

VENETIIS.

A San Paternjan in casa de Messer Andrea de Asula: che fa stampar.

IX.

M. ALDO. Vuj intenderiti da Ilario quanto habia operato, che quella Dona vengha a stare li da vuj; mo adesso si è mutata di proposito de venire, di che non posso pensare altro, se non proceda da puocha stabilitate, et cervello, si voleti chio mi adopri in trovarne una altra, scrivetemi chio il farò molto volentiere, in questo et in omni altra cosa, che mancho non vi tengo como padre, a voi mi ricomando. Novii Decembris, 1506.

Filius LEONELLUS PIUS.

X.

M. Aldo. A li giorni passati ve scripsi pregandovi me volesti mandare le Tragedie di Euripide. Ma non essendo mai ritornato colui a chi feci dar la lettera non scio se lhavete mandate, pertanto ve prego quando non lhabiate facto advolermele mandare per el presente latore insieme con Arato. Et a voi me offero et R.do Carpi die 5 Januarij 1506.

Jo. Franc. Picus Mir. D.us
Concordiaeq; Comes, &c.

XI.

Aldo mio honor.° Ho aviso da Mantua como il S.r Jo. Baptista Carazo è stato morto. Sono certo che quella Ill.ma S.ria distribuirà la sua conducta, per tanto vi prego a volere praticare et affaticarvi se possibile fusse chio havesse parte de la sua conducta, questa è bona occasione per potere domandare, scio che non vi agravarà faticha, perchè lamore portarà il peso, quello M. Thomaso Bambasaro al quale una di queste lettere è directiva se redurà da vuj, il quale farà quanto vi parera......

Io non ho havuto lettera alcuna vostra per aviso de uno M.ro per Rodolfo, siate contento avisarmi che

provisione vorria quello M.ro Sopra tuto vorria chel fusse homo da bene, accostumato, et di bono aspecto, non altro me vi racomando. Novi xxvij Julij, 1508.

Del racolto delle vostre terre n'ho facto tenere conto a Jacomo Villano.

Filius LEONELLUS PIUS.

Al Mag.co M. Aldo Pio Manucio, Como p.re hon.do

XII.

M. ALDO. Ve prego me vogliate comparar un libro, è stato portato de la Alemania a Venetia de tutte le Arte Liberale dove sono etiam altre cose in quarto foglio et de littera minuta et gli ne è etiam de granda: et pero ho inteso se adimanda Margaritta philosophorum: et perche intendo costa un ducato velo mando. Et a voi me R.do Novi die xv februarij, 1508.

JOANNES FRANC. PICUS MIRAND.
Concordiae Comes.

Aldo Manutio Romano, viro docto et amicissimo.

XIII.

MESER ALDO MIO. Per Ilario ho recevuto le vostre. Per le quale ho inteso la giunta vostra a Ferrara. Circa il venire vostro qua, quando conoscessi non si patire gran senestri como in vero si fa,

non potria havere cosa più grata. Ma il meglio mi pare vi transferati a Carpi, o sia a Novi, e de li mi scrivati quello che per voi ho affare, il che quanto volentieri faro, lo posseti iudicare, per lo amore singulare vi porto, et ho sempre portato, et sin che vivo vi portaro.

Circa le cose de vostro socero, a me pareria, che volendo stare epso a Venetia, voi facesti fare uno instrumento per lo quale si conoscesse li beni suoi de Asula, esservi assignati pro dote uxoris, &c. Et facendolo, fati chel para sia stato facto già molto tempo, accio la cosa meglio succeda. Ho pero scritto ad Asula al M.co locotenente del S.re Marchese in favore de epso vostro socero et de tuti li suoi, si caldamente che accadendoli alcuno sinixtro per rispecto mio seranno favoriti. Altro non accade. Al resto satisfara Carlo a bocha. Bene valete. Et a voi mi offero. In Pischiera p.° di Zugno, 1509.

Discipulus A. Carpj.

Nobili, ac doctiss.° viro D.no Aldo Manutio,
Pio Preceptori amatiss.°

XIV.

M. Aldo mio como padre hon.do Mi piaze, et alegro che in ogni loco siati bene visto, amato et carezato, nè altramenti meritano le virtù vostre, me despiazeria bene, et attristaria, se altro loco che

questo vi ellegessi per habitare, perchè altrove haveresti qualche obligatione, et qui seresti patron, son bene certo, che quello vi seria observato, che vi è promesso, perchè lamico non mancha de fede, col qualle accadendovi parlare in presentia, overo per via del mezo inteso, intendendo quello siti col S. mio fratello, et mio padre, sono certo che tale notitie vi causarano favore, brazo, et amore qualche più del promesso, perchè l'amico in molte cosse non n'ha nascosto lamore chel porta a tuti dui. Io sono per andare a Roma, como haveti inteso, et spero in brevi de retornare, Deo dante, col S.re mio fratello io farò lofficio, ne S. S. mancharà, son certo, aciò habiati l'intento. Retornato chio serò non vi serà grave giongere qui, et recercaremo tuto il Castello, nel quale aciò siati accommodato, sel serà bisogno, io dividerò per metà le camere ne le qualle io habito, tutavia a quello tempo poteria accadere chel S.re Jo. Francesco seria in loco più a suo contento, che Dio il voglia, et de tute quelle stanze vuj ne sereste patron, *ma interim non doveti restare de inviare li instrumenti, et altre vostre robe neccessarie, et così vi conforto et prego a fare, nè il parere di vostro socero falla in questo, sichè satisfati, et a luj, et a nuj altri che vi amamo,* che laltro amico vi habia tolto in protectione, io ve dirò quello che ne sento, che sopra sue promesse non doveti fare fondamento; de le qualle el n'è copioso, et movavi

lexemplo seguito in altri, *che per crederli oltra la mala satisfactione sono restati poveri*, non altro, in brevi me inviarò per Roma, dove non mi scordarò de vuj, como sono debitore. Et me vi raccomando. Novi xij Martij, 1510.

Filius Leonellus Pius.

Al Mag.co M. Aldo Pio Manucio como p.re

XV.

Mag.co e cariss. M. Pauolo mio. Non venendo i Sannazzari*; et io senza, non volendomi partire da Roma, sono tardato insino ad hoggi. La cagione, perchè si tardi siano comparsi, è stata che 'n Pesaro, dove egli si ritrovavano già tanto è, pigliarono per le sue bagaglie tutti i muli, che v'erano, primo il Duca di Ferrara, et appresso il nostro Ambasciadore: talchè le robbe de poveri mercanti s'hanno potuto a bello agio riposare. Hora che gli ho havuti, penso, con la gratia di M. D. Iddio, domani pigliare la mia via verso Napoli;** donde abbondantemente d'ogni cosa. Piacemi, che v'habbiate messa ogni diligentia; è fatto che siano riusciti ben corretti, e lavorati; tanto, che non solo io gli ammiro et amo, e lodo; ma ciascuno altro per strano ch'egli sia, et emulo anco forse vostro. Perciochè

* Sannazarii Opera cum praefatione Pauli Manutii, 1535, in-8°.

** Qualche parola è senza dubbio qui dimenticata.

piacere à me, cio è ad un vostro partiale, le cose vostre, parrebbe forse ad alcuno cosa facile: ma aggiuntovi il testimonio degli altri, ve ne potete tenere buono, e contento, d'havere il vostro intento già assequito. Ho havuta una grandiss. caccia qui in Roma di quelli in carta mezzana; ma essendomene da V. S. mandati così pochi, ho havuta scusa legitima di negarne insino al R.mo Frenese (*così, ma deve esser Farnese*) non senza mia vergogna. Ma ripensando, che maggiore scorno mi seria stato, se mi fussero mancati da poi in Napoli; emmi stata forza far buona faccia; e per essere cortese, usare scortesia. La Pistola m'è sommamente piaciuta, bella, galante, candida, degna veramente di PAVLO, e non d'Erasmo. Qualche fiata tra me ho disiderato, o che quel principio fusse stato un poco più puro, e stretto, o il fine più affettatello, et amplo: pure ripensando bene, ogni cosa sta benissimo; e n'acquisterete appresso ogni huomo dotto e giudicioso molta lode. E di ciò dico assai.

Ho inteso che stampate il Plinio. Maraveglio-mene che non me ne habbiate fatto motto. S'è il vero, avisatemene; perciochè oltre che in Napoli ritroverò il nostro Fra Plinio, qui in Roma da un gentil'huomo me ne sono stati offerti XVI libri ben corretti. Vederemo anchora d'havere quel di M. Agosto, ch'é in mano del Coluzzo, se pur costrutto alcuno se ne potrà cavare. Haveremo quel di Fi-

renze, et altri; che vi facciate honore in così bella impresa. Avisovi anchora, come ho presa familiarità con un gentil'huomo, il quale a mio giuditio intende tanto bene le cose di M. Tullio, quanto huomo d'Italia; et ha di bellissimi luochi, massime ne le Orationi. E già siamo convenuti: io gli darò le mie correttioni, et egli a me le sue. L'una mano lava l'altra; et amendue laveranno da poi il bel viso di M. Paulo mio. Gli ho promesso un testo antico de le Filippice, e Verrine. Brevemente, spero, che la gloria acquistatavi ne le Pistole familiari sarà l'ombra del corpo de le altre opere, e particolarmente de le Orationi; le quali si per la loro utilità, come per non ce ne essere più de la vostra stampa, sono da tutto 'l mondo aspettatissime. Del (*evvi una cancellatura*) M. io per me da l'un lato (*altra cancellatura*); da l'altro ho caro ogni vostro bene. Tenetemene avvisato, e non ne parlate con altri. Il che perciò so, ch'è soperchio a ricordarvi. Farò in Napoli quanto mi scrivete, e da là del tutto aviserò V. S. La quale prego, che sia contenta di raccomandarmi a tutti nostri amici, che quella cognosce, e sa tutti molto bene: e così far le raccomandationi a mio nome, come s'io in questa carta tutti ad uno per uno ve gli havessi scritti. Ma particolarmente mi raccomanderete a quel gentilissimo spirto, et al quale io voglio tutto il mio bene, io dico il Mag.co M. Michele Barozzo, col compagno, a M. Pauolo

nostro Magnolo, et à Monsig.r l'Egnatio, &c. &c. E sopra tutti al Mag.co M. Luisino Grifalcone. Attendete á star sano. Io v'amo. Io sono vostro. Il resto da Napoli. A Dio. Da Monte Cavallo, a III di Novembre del XXXV ad hore XI.

Tutto Hon. Fascitello.

Rimando a V. S. il suo organo che fu per errore da Beccatello posto ne le casse di Mons.r R.mo

Al magnifico M. Pauolo Manutio,
da Fratello hon.

A Venetia all'Ancora.

XVI.

Mag.co et cariss.mo S. mio. Da poi che a questo Novembre la S. V. mi mandò quel libretto scritt'a mano per darlo poi a Mons. R.mo Ravenna, altra mai ne lettera, ne nuova da quella, ne di quella, benche quasi in ogni mia al nostro medico non solamente habbia pregato di esser ragguagliato del esser di quella, ma anchora di esser raccomandato strettamente a quella: et dove egli in niuna cosa, che da lui ricerchi, mi manca, cerca la S. V. ne mi dice di haver fatto offitio alcuno, ne mi rende la causa per che. Sperai pel tenore de l'ultima di V. S. haverla a riveder presto; ma la cosa è ita in contrario: se bene facilmente patisco di esser privo d'una parte

de miei piaceri, affin che ella sia cumulata di bene: se altrimente, amenduoi patiamo, quella in perder tempo et io in perder quella: cosa indegna de l'amor nostro. Non ho però trasmesso mai co Mons. R.^{mo} Ravenna tener honorevoli ragionamenti di quella, i quali ho sempre provato esser stati raccolti nel grembo del suo buon volere, et accompagnati con quell'amore, che da prima mostrato a la S. V. ha sempre conservato ne la memoria: et affine, che quella mi possa meglio credere, dirolle anchora ciò che non mi è piaciuto: non conobbi che il libro gli fusse molto caro, come quella s'era persuasa; ne da poi me ne ha fatto molto grata mentione, benche di voi gratissima; come per quello, che me ha imposto, ch'io le scriva benissimo potrà conoscere.

Hieri sera a tre hore di notte, in mezzo de la lettione, non potendo sua S. R.^{ma} darsi pace, che s'havesse lasciato trascorrere la memoria fin a mezzo la lettione, fu forza che scoppiasse fuora sopra voi, narrandomi l'offitio che haveva fatto per voi appresso la Eccellenza del Duca; et imponendomi ch'io vi scrivessi di cotesto tenore, che così tra loro eran rimasi d'accordo ch'io vi dovessi scrivere: l'altra sera andando ad exercitio trastullevole amenduoi vennono in proposto di voi, nel quale Mons. R.^{mo} propose a sua Eccellenza di quanto bene et honore sarebbe cagione a la sua Città, se accogliesse

V. S. sotto l'ombra sua, et non le mancasse di tutti que favori, et commodità, le quali* a trattener il vigore del ingegno, et arte vostra: cosa, che se la Eccellenza di suo padre havesse fatto co M. Aldo buona memoria, havendone havuta ottima occasione in que ma' tempi, che si ridusse in Ferrara, tutto quell'emolumento che Venetia ha cavato da la industria di M. Aldo, il quale in fama, et in fatti è stato grandissimo, senza suo merito alcuno, sarebbe, stato tutto di Ferrara, et voi co vostri frategli non sareste stati trattati così rudemente et ingratamente da vostri parenti: hora che il certo honore, et utilità è stata conosciuta, et palpata da tutto 'l mondo uscir da l'arte vostra, e che voi siete sopposto più idoneo a ciò per la maggior litteratura, et dottrina, che è in voi assai più che in vostro padre non fu, (et sia detto con pace di quellhuomo non mai lodato assai dal mondo) e per che il stato de le cose vostre ricerca così, che non vi contentiate de la compagnia vostra; et il più che quella Ill.^ma^ Città, non solo da principio non si mosse da la speranza del ben futuro da l'arte di M. Aldo ad honorarlo, et agevolarlo con privilegi, et immunità, et favore, ma anche da poi è stata sconoscente, havendo più che il saggio del utile uscito, da quella a non proseguire nel mezzo

* Quì deve mancare qualche parola, ove *le quali* è uno sbaglio di penna.

con gratie quel che da principio doveva fare, anzi mostrandosi ingrata a gli heredi di tanta vertù, lasciandoli stratiare così indegnamente da chi men doveva; con queste (dico) et con molt'altre ragioni condusse sua Eccellenza a questa conclusione, ch'io vi scrivessi, questa esser la mente sua da poi haver inteso da sua S. R.^{ma} parte di quello che vi bisognerebbe, da la quale mai non si ritrarrà: che tutte le immunità cerca l'arte, et favori, et privilegi, et gratie a fondarla, et promoverla, et mantenerla non vi saran negati; et oltre ciò tutto quell'aiuto che da le sue facultà può uscire dover esser sempre a commodi vostri parecchiato; et già inanzi mano sua Ecc. è contenta di isborsarvi due miglia ∆ a ciò non habbiate a perder tempo a cominciare; de quali rimborserete sua Eccellenza con tutte quelle vostre commodità che saprete cappare: essendo coteste parole et offerte d'un tal Signore, il quale non è solito a dar parole a persona; mi pare che a le cose vostre non possiate hoggi haver maggior sussidio di questo: le quale se vi lasciate scappar da le mani, non veggo che altro possiate, o vogliate procacciare; spetialmente essendovi così di secco in secco offerto, senza alcuna fatica vostra, o diligenza, et molestia: che horamai dovete haver assai provato, che cosa sia il seguitar altrui co le speranze, et co passi, ne in sei mesi poter risolver nulla overo per l'altrui maggior negotij, overo per che il gusto altrui non tiri

a questo segno, et sia in disparere con voi: almeno vi risparmierete di molte fatiche, et di molto tempo, che sarà meglio impiegare ne la cosa istessa, che nel apparato di quella. V. S. sa se le son amico, et se è usanza mia fiorir nulla; massime scrivendo per commissione di tai personaggi: se io vhavessi procacciato questo bene, ne sarei appresso di me in gran gloria: hora che la fortuna vi si presta così favorevole, che quando dormite ella s'adopra per voi, vorrete voi rifiutar i suoi doni per mendicar i prestiti, et forsi non ottenerli? et forsi che vi sono domandati interessi? non credo mi debbia esser bisogno a persuadervi, per che la cosa parla da se: altro non mi resta se non di rallegrarmi se farete buona elettione: se anche non così buona, non dico, la approverò; ma mi dorrò bene che il giuditio, il quale v'abonda ne le altre cose, in questa da me tanto desiderata vi sia mancato. Mi fu detto l'altro giorno che M. Antonio s'era accordato co vostri zij, et che presto si comincierebbe a far facende. Dio faccia che le cose vostre vadan bene.

Al mio S. Danesio raccomandatemi sul vivo, et iscusatemi se io non gli mandai que patriciati per esser cosa di poco momento; et vegghiando, et sognando sempre lo veggo. A M. Giacobo Bonfadio fate un bel capello da parte mia, che ci habbia stoppati così crudelmente: certo è molto heretico nel viver del mondo. I nostri studij han fatto po-

23.

chissimo progresso, pur qualche lochetto sempre si va acquistando.

Datemi risposta subito, a ciò mi possa giustificar con questi Signori. Dio vi conservi, et augmenti: io son vostriss. A li 23 di Marzo del 39 in Ferrara:

Di V. S. semp. Ser.

F. OTT. PANT (Pantagatto).

*Al mag.*co *et dottiss. gentilhuomo*
*M. Paolo Manutio, mio oss.*mo

ROMA.

XVII.

MAG.co S. MIO M. MANUTIO. Per risparmiarmi la fatica, et a V S. la noia di legger ogni giorno lettere, son restato di scrivere a quella; et mi son volto a scriver a Roma a M. Paolo, dal quale è cerca venti giorni che hebbi risposta, et mi meraviglio forte, che poco da poi egli non sia sopragiunto, come dimostrava ne la lettera: hora dunque perchè non si trova costì son stato costretto di molestare V.S. con questa mia, pregandola sia contenta mandarmi una Bibia greca, un Strabone greco, un Thucidide greco, et un Xenophonte greco, un Atheneo greco, et Julio Polluce, et Stephano *de Urbibus*, greci tutti de la stampa di M. Aldo: Pausania, Herodiano grechi pur di quella et tutti slegati: ma per che tanto

numero di libri potrebbe sbigottir la S. V. visto che non corrono i contanti, sarà contenta di mandarmi in ogni modo questi cinque, Strabone, Atheneo, Julio, Stephano, Pausania, et farmene credenza fin poco da poi S. Giovanni: li altri quattro mettrà da parte fin che le ne scriva una parola. La S. V. gli consignerà benissimo a questo giovane chi le darà questa mia. il quale si chiama M. Giorgio, servitore di Mons. nostro R.mo

V. S. scriva per amor mio a M. Paolo, che si degni badare un poco più a quello ch'io gli ho scritto, che non mostra di fare, per che l'amore non m'impedisce il giuditio. Se si lascia fuggir così bella occasione, non so dove poi ne sia per ritrovar un'altra: credo lhavrà scritta a la S. V., però non è bisogno chiarirla qui.

Havrò piacere anchora intendere come sia passato l'accordo tra voi, et vostri zij, piacendo a quella durar la fatica di scriverlomi.

Prego esser raccomandato a M. Antonio, nostro carissimo, et sapere se gli par strano essersi ritirato da la vita militare a la urbana. La mano.

In Ferrara il 20 di Maggio del 39, di V.S. Semp. Ser.

F. Ott. Pant.

Magnifico M. Manutio Manutio maggior mio oss.mo

Venetia, ne la Merceria a la insegna de l'Ancora.

XVIII.

Molto Mag.co et eccellente Sig.r mio. La risposta di Don Nascimbene è stata conforme all'aspettatione di questi Sig.ri et al desiderio mio, havendo promesso di venire, et di venir tosto. Et certo che ho preso buon partito. V. S. procura d'haver qualche libro greco, credo, con animo di darli splendore con la bellezza della sua stampa, et di giovare al mondo col mandarlo in luce. Et perchè il suo pensiero è nobilissimo, et degno d'honore, non che d'aiuto, ho deliberato di ritentar ogni via per trovarne alcuno. Sig.r Paolo, così tosto, come fui giunto in questa città, mi posi in cuor di voler raccogliere un numero di libri greci, havendo udito che della libraria del Re Mathia Corvino n'erano usciti parecchi, et si trovavano sparsi qua, et la, et in mano di Turchi; i quali, come non n'havevano intelligentia, così non gli prezzavano. Et oltra che mi valsi dell'opera, et del favor di molti gentilhuomini amici miei, che han trafico, et corrispondentia in Ungheria; io n'era non sol diligente et sollicito, ma curioso, et ardente investigatore. Tuttavia, o perchè siano stati prima divisi fra altri, o guasti da quei barbari, che gli possedevano, o perchè io non ne debba haver ventura, finhora non ne ho pure havuto uno, che vaglia. Ho inteso come nella libraria del Re di Fran-

cia ne fur portati assai, et de gli eletti, et de migliori: perchè il Re Francesco in compagnia de suoi Ambasciadori, che veniano a Costantinopoli, soleva studiosamente mandar persone letterate che potevano far buona scelta di libri, et n'hanno colto il fiore. Ho inteso, che anchora il sig. Don Diego di Mendozza, mentre che era in Venetia, mandò in Asia per questo effetto: et io ho inteso da tale, che v'è stato due volte per ordine suo, et gli ha portato d'intorno a trecento libri, tutti greci: tre de quali egli m'ha detto (ma dire non m'ha saputo i nomi) che gli furono si cari, che hebbe a dir, che non gli cambieria con una città. Qui non è alcun libro, che sia di pregio: et, se ci fosse, il saprei io; et, se si potesse havere, forse l'havrei io. Credami V. S. Et crederà il vero, che userò ogni studio per ritrovarne: et di quanti ne troverò mai, ella dee ben esser certa, che potrà disporre a sua voglia. Ma perchè V. S. non ricerca Polibio dal Sig.r Duca d'Urbino, che l'ha tutto intero! et già lo vedemmo insieme, essendo in Urbino col Sig.r Badoaro. Non si potrebbe per mio giudicio haver auttore ne più grave, ne di più bel suggetto, ne di più fiorito stile, ne universalmente più desiderato da tutti. Che se quella poca parte, che noi n'abbiamo, è così rara, così nobile, così piena di varietà, et di bellezza uniforme, quanto è da credere, che sarebbe lodata, et ammirata tutta l'opera, che è quasi un divino simulacro di perfetta

historia! et tengo per fermo, che quel Sig.re che è liberale, et magnanimo, a V.S. nol negherebbe: la qual d'altro non penseria, che di consacrare alla eternità tutto 'l corpo di si eccellente scrittore, et di mettere in chiara luce i gesti di tanti guerrieri, che anchor forse spirano in quelle charte.* Ho ricevuto i due libri d'Ortografia, et datone il suo a maestro Paolo. Rendo gratie a V.S. che me n'ha fatto dono; et M. Aldo, che l'ha saputo far si leggiadro, se pure credibile, che di così tenera età possa nascer opera di tanto giudicio. Ma comunque altri sia per credere, a me piace, che si sia messo anchora quasi fanciullo in obbligatione col mondo, et seguendo le vestigie di V.S. mostri di non le restar tanto a dietro, che almen da lontano non vegga i suoi passi. V.S. il lodi in mio nome; et talhor lo rivochi dal corso dc suoi studij a qualche solazzo: perchè dubito non sia troppo assiduo nelle lettere, imitando, et tenendo il costume di V. S. alla quale mi raccomando di cuore.

Di Ragugia a XXVII di Febraro nel M.D.LXI.

Serv. di V. S. GIO. BATT. AMALTHEO.

Al molto mag.co et eccellente Sig.r mio osser.mo
il Sig.r Paolo Manutio.
In VENETIA.

* Da questo punto fino al fine della lettera, tutte le linee sono leggermente cancellate da un tratto di penna che non ne impedisce la lettura.

XIX.

Mag.co Sig.r mio. Hebbi la di V. S. di 22 del presente, alla quale non m'occorre dir altro, se non che per il spazzo passato le scrissi dell'accordo fatto circa la cosa sua, et insieme le mandai la lettera che le scrisse Mons.re R.mo Siripando, qual è già partito per il Concilio, et che aspettavo il mandato di procura, come faccio, da poter dar fine al negocio, et credo che V. S. harà a quest'hora havuto le lettere, e con questo le bascio la mano, et quanto posso me le raccomando. Di Roma alli 29 di Marzo 1561.

Ant.o Ber. V.o dj Caserta.

Mag.co M. Paolo Manutio Patron mio.

Venetia.

XX.

Mag.co Sig.r mio. Ho visto quanto mi scrive V. S. nella sua di v di questo, pella quale non mi accade dir altro, se non che parlai col Cardinale Morrone il secondo dì di Pasqua, et le dissi che V. S. m'havea mandato il mandato da concludere il partito con la Camera, et che volea saper io da S. S. Ill.ma la quale è principale in questa cosa, quello

c'havevo a fare, et con chi havevo a parlare, non vi essendo Mons. Rev.mo Siripando (mi rispose che non accadea ch'io parlassi con altri, ma che bisognava che quella parlasse a N. Sig.re et che si facesse Congregatione per concluder poi). Mercormattina le tornai a ricordar la cosa, et feci che la messe in memoriale, e feci ogn'opra per intendere quando essa andarebbe a Palazzo; et intendendo che hier mattina v'andava, mandai la mattina a buon'hora mio nipote ad aspettarla a Palazzo per ricordarle questa cosa, et gli rispose che s'harebbe occasione, farebbe l'ufficio, et doppo che fu tornato a casa, le mandai a dimandare s'havea havuta occasione, et mi fece rispondere che non l'havea havuta, perchè s'era dato il bastone del governo al Conte Federico, et che S. S.tà era stata in banchetto, et non s'era potuto parlar di negoci. Ho voluto scriver queste cose a V. S. acciò ch'ella non pensa ch'io manchi di diligenza, ma invero quando questi Cardinali s'hano a congregare, et a parlare al Papa, non si finisce così presto; e V. S. stia sicura che non mancherò di fare ogni possibile perch'ella si spedisca più presto che si potrà, in questo meggio le bascio la mano, et me le raccomando quanto posso. Di Roma alli 12 d'Aprile 1561. Di V. S.

S.re Ant.o Ber. V.o dj Caserta.

Al mag.co M. Paolo Manutio Padron mio.

Venetia.

XXI.

Mag.co M. Paolo. Io brevemente vi scrissi di Roma, come il partito della stampa era concluso et confermato da N. S. rimettendomi a quelche ve ne havea a scrivere Mons.r Ill.mo Boromei al qual fu dato carrigo da sua S.tà di farvi intendere quanto bisognava. Hora havendo havuto lettere di S. S. Ill.ma a me, et a voi, le quali vi mando, et vedendo che si rimette a quelch'io vi scrivesse, vi dico che in un Concistoro avante sua S.tà et in presentia delli R.mi et Ill.mi Cardinali Morone, Farnese, Camerlengo, Boromei et forsi qualch'altro, miei Sig.ri, fù concluso che s'exeguisse l'impresa della stampa, et che vi si facessero buone tutte le conditioni che con la vostra Informatione* domandavate. Di questo vi feci dare aviso di Bologna da M. Carlo Sigonio. Dicovi dunque che respondiate subito all'Ill.mo Cardinale Boromeo tutto quelche vi occorre, acciochè havendo poi risposta da S. S. Ill.ma possiate mettervi in viaggio: poichè il negotio si riscalda. Et a me vi piacerà dar aviso della ricevuta tanto di questo piego, quanto della lettera che di Roma vi scrissi ultimamente per via del molto R.do Mons.or Antonio della Mirandola.

* La detta Informazione (*Partiti*) è stampata negli Annali Aldini. Vedi p. 524.

State sano et amateme. Di Trento XIX di Aprile del LXI. Al piacer vostro.

Prontissimo come fratello
Il Card. SERIPANDO.

Al mag.^{co} M. Paolo Manutio, amico car.^{mo}
a VENETIA.

XXII.

MOLTO MAG.^{co} S.^{re} E QUANTO FRAT.^{o} HON.^{o} Bacio le mani di V. S. della gratia da lei fattami a consegnare subito al maestro delle poste di S. M.^{tà} le mie lettere insieme col libro. Infin adesso non ho havuto rispota dall' Ill.^{mo} Borromeo, e l'aspetto con gran desiderio. Accetto come cosa cara il favore, che V. S. mi promette di voler fare al mio libro con farne d'esso mentione appo 'l detto Ill.^{mo} Borromeo. Faccialo adunque quando le fia commodo, e concesso dalla sua indispositione: dalla qual sia pregato Dio di liberarla, e di conservarla sempre sana e felice. E tratanto m'offero prontissimo a servire a V. S. in quanto vaglio. Di Napoli a XIII di Settembre LXI.

Ad ogni servigio di V. S. prontissimo.
Il MINTURNO, Vesc. d'Ugento.

Al molto mag.^{co} Sig.^{re} Paolo Manutio
quanto fratello honorando.
a ROMA.

XXIII.

Sig.[r] mio. Oltre l'esser'io di natura inclinatiss. ad amar generalmente tutte le persone virtuose et di fama, et a stimar in altri quel, che non è in me, questi nomi Aldo et Manutio sempre son stati cari et honorati appo me. Onde in quanto la S. V. richiederà per suo comodo, non pur non mi sarà sicome scrive, noia, ma molta satisfattione. Et essendo io in Napoli ne giorni adietro per alcune mie bisogne, ho ringratiato il vostro Passero, che egli m'habbia procurato sì bel guadagno, come è l'amicitia vostra in atto, che in animo già era; si che commandi securamente, che sarà amorevolmente ubbidita. Io ho, son già tre dì, ricevuto il vostro studiolo, mandatomi dal Passero: ho sodisfatto al portatore, et non aspetto altro che 'l tempo, per mandarlovi; nol darò a portar a persona che non sia della mia diocesa, acciochè mi serva più fedelmente et più diligentemente. Et per la stessa persona scriverò alla S. V. alla quale il Sig.[r] Dio dia ogni felicità. Di Gaeta a 23 di Febraro del 62.

Scrivami la S. V. et drizzi le sue lettere a Mola o pur a Gaeta, che sempre mi saran date, chel procaccio et le poste, come credo, ella sappia, passan per Mola: la qual terra è della mia giuridittione;

et non togliamo il latte e'l nudrimento a questa nostra amicitia.

Servitor della S. V., L. TANSILLO.

Al molto mag.co Sig.r il Sig.r Paolo Manutio, mio honorando.

a ROMA.

Alla Fontana di Trevi, al Giardino dell'Aragonia. Di porto, 3 baiocchi.

XXIV.

MAG.CO M. PAOLO. Hebbi la lettera vostra di xv insieme col bel libro di Niseno che vi è piaciuto mandarmi. Et subito feci dispensar per l'altri tre, in nome vostro, a questi Sig.ri Ill.mi Varmiense, Simonetta, et Altaemps, i quali tutti vi rendono molte gratie, et hanno mostrato d'haverli chari. Ho piacere che tuttavia restiate con animo tranquillo in cotesta honoratissima impresa della stampa. Piaccia a Dio conservarvi sempre lieto con augmento di bene. State sano. Di Trento 27 di Luglio, 1562.

Al piacer di V. S.

Il Card. SERIPANDO.

Al mag.co M. Paolo Manutio, amico cariss.

a ROMA.

XXV.

Molto mag.co e ecc.mo S.r mio oss.mo Tra gl' infiniti beneficij che Dio, per sua misericordia mi fa, io riconosco questo della constantia di V. S. nell'amarmi, per il maggior che sia. Il che con tutto che mi dia grandissima contentezza, non è però, che io non ne senta grandissimo ramarico nell'animo mio considerando quale e quanto sia il debito mio verso lei, e veggendo dall'altro canto la debolezza delle forze mie. Ma con tutto ciò mi vo consolando con la speranza, che ho anchora di mostrarle l'animo mio. Ma perchè queste parole, già molti anni, mi conviene usar con esso lei, senza effetto alcuno, parte per vergogna, parte per non venirle in fastidio, lascio a dietro per hora con un stringermi le spalle. Vengo dunque alla lettera di V. S., ringratiandola primieramente che tra tante sue honorate occupazioni, senza mio merito si ricorda anchora di me. Poi le dico, che infinito dolore prendo dal non poter sodisfare al commandamento suo, perciochè il Dionysio datomi da V. S. io lasciai a Vienna tra gli altri miei libri: di che molte volte mi son pentito. Ma spero che fra pochi mesi lo manderò a V. S. tradotto anco quello. La mia tradottione non ho mai potuto più conferire col greco, perciochè io

non hebbi avvertenza ne tempo per la mia subita partita, come V. S. sa, di trascriverlo, e così non ho ne anco potuto correggerlo. Ma scriverò a M. Michele Sophiano, e vederò s'egli haverà il greco, e mi ci metterò attorno. L'opuscolo di Plutarcho tradotto dal Turnebo, e non stampato, è il quarto *Symposiacorum*, ch' è pochissima cosa. V. S. mi commandi e vegga quel che vuole che io ne facci. Io ho un altro libretto greco di Theophrasto περὶ Θερμοῦ καὶ Ψυχροῦ con molte e belle correttioni cavate da un libro di Turnebo. Ma intendo che in Franza si stampa un bellissimo Theophrasto greco, e a Ginevra da Herrico Stephano tutto Plutarcho greco. Io ho tradotto questa state la vita del Cardinal Polo, scritta da Mons.r Beccatello. Mons.r Ill.mo Seripando, e Varmiense mi pregano che la facci stampare. Desiderarei prima che V. S. le facesse quel servitio, che fece al Dionysio, altramente, credo sarà meglio tenerla nascosta. Hora traduco l'historia di Annibale, scritta da Appiano, a petitione di M. Michele Sophiano, il quale, per quanto intendo, fu pregato da M. Domenico Guerra. Il Ziletto ha stampato due mie orationi, che so saranno comparse costì, prego V. S. che le legga per otium, e breviter me ne dica il suo parere. Feci anco un discorso della petition del calice, che qui fu udito magna cum approbatione, anco quello desidero che V. S. vegga. L'ha in mano il Sig.r Metello da Ugubbio, secretario del

Cardinale di Augusta, che un mio amico mi dice di haverglielo mandato. O quanto saria stato meglio per quelle mie Orationi e per me, se V. S. mi fosse stata più vicina! ma patienzia. Il nostro Falloppio è morto con grandissimo dispiacer di tutti, e mio sopra ogn'altro. Dal Danesio non posso cavar cosa alcuna, tanto è rozzo e stitico. Dice di haver il Cesare suo in Franza; ma dice che se gli mandaste i fogli che stampate alla giornata, si potria riccordare di molte, e si potriano poi stampare *ad calcem libri*. Mons.[r] d'Ischia bascia le mani di V. S. Vorrei che il Sepulveda e il mio Plauto fossero un thesoro grande, e che V. S. lo godesse per amor mio. Si che non bisogna pigliarsene altra cura di quello. Ma io non cesserò già finchè vivo di affaticarmi in modo che V. S. habbia qualche altro μνεμόσυνον di me appresso di se. Pian piano si va lontano. Non giudicate, Sig.[r] mio, dal passato. Lasciatemi pur fermar il piede un poco, che vederete se io mi vi tengo obligato o no. Intendo che costi è un nipote di M. Mattheo Devari, huomo eccellent.[mo] in lettere greche; se lo potessimo sviare, mi saria gran servitio. V. S. per amor mio usi qualche diligenza in addimandar di qualch'uno che sapesse bene la lingua greca, ma che fosse greco naturale, perchè chi non è tale ne puo saper poco. M. Michele molto volentieri veniria a star meco, ma l'infirmità sua l'amazzerà fra pochi mesi, per quanto dice egli medesimo, che è stato qui

da 15 giorni, e li medici dicono il medesimo. Grandissima perdita faremo in luj. Ha una dilatatione di una arteria nel jugulo, che chiamano ἀνευρυσμός; se non m'inganno, un giorno creparà, senza ch'egli sen'accorghi, e così gli spiriti vitali eshalaranno e lo condurranno à morte. Già la dilatatione è grande quanto un ovo e và crescendo ogni dì, quasi vedendo, con un sbattimento tanto gagliardo, che par che vogli saltargli fuori il sangue per forza. Iddiò mostri miracolo in questo rarissimo giovene. Io hebbi un.... amico mio in Franza, buon philosophò e medico, chiamato M. Archangelo Piccolhomini, che dedicò un suo comentario sopra Galeno περὶ χυμῶν, e lo dedicò al Vescovo di Ceneta, e con questa occasione sen'andò à Roma. Non ho poi inteso altro. Supplico V. S. che per mezzo di qualche suo amico cerchi d'intravenire, dove egli sia e tutte le sue conditioni, e me ne raguagli, e essendo costì lo facci salutar amorevolissimamente a nome mio. Di che haverò grand'obligo a V. S. alla cui buona gratia mi raccomando senza fine. Di Trento alli 24 di Ottobre, 1562. Di V. S.

Affett. e perpetuo Servidore
Il Vesc. di Tinini.

Io so che il nostro Sambuco verrà a basciar le mani di V. S. La prego che si degni raccomandarmegli.

Al molto mag.co et ecc.mo Sig.r Paolo Manutio,
Sig.r mio osservandissimo. ROMA.

XXVI.

Poscritta di una lettera autografa di Vincenzo Pinello, in data di Padova alli 19 *di Novembre* 1563, *diretta a Paolo Manutio a Roma.*

È forse un mese che morì in casa mia M. Casimiro Aquilano, mio carissimo compagno nelli studii, et tra le sue cose non si sono ritrovati l'epitaffi et inscrittioni di suo padre; me ne sono maravigliato forte, sapendo quanto egli le prezzava, et perchè tra le sue memorie s'è ritrovato, come altre volte egli le prestò a lei, et le rihebbe, a richiesta de suoi la priego che potendomene dar qualche chiarezza me la dia. Et di nuovo la saluto con tutto 'l cuore.

XXVII.

Ed in altra lettera dello stesso, diretta al medesimo a Roma, in data di Padova alli 10 *di Decembre* 1563.

Scrissi a V. S. alcuni dì sono, desiderando da lei informatione, havendone alcuna, sopra de certe inscrittioni antiche ch'erano in mano di M. Casimiro accurs. Aquilano, et nel suo morire non si sono ritrovate tralli suoi libri; io so che altre volte

le prestò al figlio di V. S., et però m'imaginava, che S. S. forse me ne saperebbe dare qualche informatione. La priego che me n'avisi con sua....

XXVIII.

Molto mag.co S.a e padrone mio osser.mo Se in questa mia absenza non ho scritto mai a V. S., confesso di haver fatto un gran fallo, perchè so molto bene il debito che ho con lei; così Dio benedetto m'aiuti, e dia vita a V. S. e a me, che possi monstrarmegli tale come sempre ho desiderato, cioè gratissimo, che certo in ogni occasione in che io potrò, non cederei a un suo figlio per sodisfarla, et obedirla. E senza cerimonie, S.r Paulo mio, s'io non le ho scritto, mi sono però sempre raccordato di lei, et ragionatone tante volte con tanto mio piacere: quando mi raccordo di Roma, niuna cosa mi viene in mente che più mi piaccia, che l'amorevolezza monstratami da V. S.; e se ho desiderio di Roma, è per lei, quale vorrei godere come solevo, e servirla qualche volta in qualche cosa che io potesse. Spero che a Ottobre verremo, che Dio il facci, e quando che il mio Cardinale non venesse, desidero da lei aiuto et conseglio, che debbo fare. Io certo ho un Cardinale padrone che mi ama, et tratta sopra ogni mio merito, et invero lo trovo Cardinale tale che

merita per ogni rispetto esser servito, ma io però vorrei vivere in Roma, dove mi pare poter servire in molte cose: pregola con qualche sua lettera consegliarmi da padre, come ha fatto sempre; ne di ciò con altri facci parola.

Poichè sono fuora, ho fatto delle faccende, come spero un giorno a bocca poter conferire con V. S.ria brevemente, solo hora lè dico che i miei Conti mi sono riusciti valenthuomini. Le tradottioni di San Basilio, e Nazianzeno, sono tali che penso contentare il mondo, havendoli ornati, et accresciuti di molte e sante cose a confusione d'heretici. Hora sono occupato nel Concilio provinciale del Cardinale, quale sarà bellissimo. Sino ad hora sono stampati quindeci fogli, penso che tutto sarà da 38 fogli. Stampato che sarà gli ne mandarò un paro. Quando che per mia sorte non potesse per questo inverno essere a Roma, procurarò fare sodisfare a V.S.ria de i denari che gli devo, sì de quelli che mi prestò, come d'altri che devo alla sua botega. Et non mi occorrendo altro, di tutto cuore mi raccomando in buona gratia sua. Et sono tutto del S.r mio Aldo a quale desidero ogni bene.

Di Milano il 1 di Agosto, 1566. Di V. S.

V. S. riscrivi, condanni la lettera molto bene, acciò me sia data quanto prima. Indrizzila nell'Arcivescovado, dove hora stamo.

Vero e obligato Serv. PIETRO GALESINI.

XXIX.

Molto mag.co S.r mio oss.mo Il patrone delle Epistole familiari di Cicerone, scritte a penna, le quali mandai a V. S. m'ha già parecchie volte ricercato con instanzia ch'io gliene faccia rihavere. Donque dalla sua importunità son forzato a priegarla, che essendosene servita, sia contenta rimandarle. Et consegnandole al presente apportatore non occorrerà se ne pigli altro fastidio. Il sopradetto patrone forse pensa, et così forse gli è stato dato a credere, d'haver presso di se qualche raro thesoro, havendolo io mandato fin da Pisa a Roma et a persona tanto celebre et illustre, et però n'è intrato in grande alterigia. Priego donque V. S. ad havermi per iscusato, se volendo io sodisfare al debito, che tengo di render quel che m'è stato creduto, le sono importuno, et con questo facendo fine priego Dio a felicitarla. Da Pisa il dì 27 di Febbraio 1567.

Amorevolissimo servidore

Pietro Angelico.

Al molto mag.co Sig.r Paulo Manutio,
Sig.r mio osservandissimo.

In Roma.

XXX.

Molto mag.co S.r mio oss.mo Mando a V. S. la prima Deca, con le correttioni nel margine. Son poche, parte perchè la prima Deca è stata revista da molti, parte perchè io non vi ho voluto mettere studio più che tanto. Sono però sicure, per esser la maggior parte fondate o su testi, o su le parole di Livio, o altra ragione ferma. V. S. metta nel testo quelle che le parono; che questo non importa a me, che io non voglio saper altro, ne prender conto d'altro che de scholij. V. S. cominci e me ne mandi un foglio per mostra; et subito che vorrà il resto, havrà in pronto ogni cosa. Circa l'ortographía, non l'ho mossa, rimettendomi a voi, o a M. Aldo, et così circa il puntare, salvo se non fosse un qualche luogo segnalato. Fra tre dì sarà finita l'historia di Bologna; et sono fatti cinque fogli di quella d'Italia. Se vi parvi mai diligente nelle cose di Roma, voglio che mi giudicate la diligentia medesima in queste. Legete poi il Biondo, et il Sabellico, et restate di non ridere. Et pur non mancheranno che havranno ardire di scrivere ch'io non so altro che l'historia Romana infin ad Augusto, cosa che sa ogni bottegaro. Et quel che importava più in tanta moltitudine di cose di tanta importantia, sarà, che ogni cosa

è tratta da scritture authentice, le quali et questa età, et la buona sorte m'ha fatto venir alle mani, ma sopra tutto gli archivi di Bologna et di Modena. Cosa che non l'havreste mai creduto. Io desidero di veder, avanti che mora, ristampati certi miei libri, come *de Jure .... Italiae provinciarum*. A quali vorrei aggiungere un quarto *de Imperio*, il quale è ordito, et quasi mezzo che tessuto; et li vorrei tutti in un volume, et li vorrei stampati in Italia. Giordano mi havea promesso ancora con scrittura, et m'ha mancato al solito. Se qui fosse modo, come non è, di farlo con mio contento, lo farei a mie spese. Ma veggio che mi dispererei, per ciò che poco vi manca che non mi sia disperato infin qui della insufficientia, et indiligentia di questi qui. Se havete alcun consiglio, datemelo, oltre il mandarli fuor d'Italia, che per certo rispetto non mi piace. Vi bascio la mano. Di Bologna il 4 di Marzo 1571. Saluto M. Aldo, et mi rallegro del suo bel Cesare.

(Manca la sottoscrizione, ma la lettera è del Sigonio).

Al molto mag.co Sig.r mio oss.mo
M. Paolo Manutio.

VENETIA.

XXXI.

Hon.[do] Sig.[re] mio. Questa è solo per salutare V. S., non havendo di lei inteso gran pezzo fà, anzi da poi che la mi scrisse che partiva per Verona. È vero ch'il Sigonio nostro me n'ha dato nuova a questi giorni, con farmi anche vedere l'honoratissimo suo privileggio ottenuto dalla Maiestà Cesarea, di che invero molto seco mi rallegro. Altre volte scrissi a V. S. di certe sue cose ch'erano della bona memoria di suo fratello, sopra le quali si tolsero certi danari sopra. Mi pareria che V. S. dovesse dare comissione quà a M. Cesare Faggianino, overo ad altri che gli piacesse che fosse insieme con me, che si gli darebbe espeditione con sodisfattione di V. S. et di qualche suo utile anchora. Che è quanto per hora mi occorre dirgli: et per sempre me gli offero, et raccomando. Di Bologna il xvi Agosto lxxi.

Di V. S. aff.[mo]

Camillo Pale (Paleotto).

All'accett. M. Paolo Manutio.
mio Sig.[r] *honorando.*

a Venetia.

XXXII.

M. M.co ET ECC. S.r MIO OSS.mo È gran tempo ch'io desidero vedere il poema del Conte Maria Boiardo, in quel modo che fu lasciato da lui senza riforma di Ludovico Domenichi o di altri simili, et sin qui non mi havendo potuto cavare tal voglia, sono ricorso alla libraria di V. S. dove penso possa essere; et la prego quanto più posso a degnarsi, havendolo di prestarmelo per un dì solo che gle lo rimanderò subito veduto, et ne le restarò con molto obligo. Mi raccomando poi alla sua buona gratia et le prego da Dio ogni contento con basciarle la mano. Di Padova li 3 Settembre, 1584.

Di V. S. M. M. et ecc. aff.mo Servid.
G. VINC. PINELLO.

Al Molto Mag.co et Ecc.te Sig.r mio Oss.mo
il S.r Aldo Manutio.

Alla libraria della testa d'Aldo

VENETIA.

FINE DELLE LETTERE MANUZIANE.

DICHIARAZIONE

DI ALCUNI VOCABOLI CHE SONO SPARSI

NEL PRESENTE VOLUME.

Acqua di legno.. Infusione o decozione di Guajaco.
Aiere .... Aria.
Asola .... Fortezza dell'Agro Bresciano ora unita al ducato di Mantova.
Barba .... Zio.
Bassette .... Sorte di pelli, forse *petit-gris*.
Bezzo.............. Mezzo soldo Veneto.
Bressa .... Brescia.
Capare, *verbo romanesco* .... Scieglière.
Drappi .... Vesti da uomo o da donna.
Isepo .... Giuseppe.
Lassare............ Lasciare.
Massara .... Serva.
Mezado .... Stanza terrena o anche superiore, che serve di studio.
Muso .... Faccia, volto.
Nena .... Balia.
Pizzolo .... Piccolo; ed anche la più piccola moneta di rame.
Prè .... Prete.
Putti .... Giovani, e ragazzi.
Quarantia .... Tribunale superiore in Venezia.
Rosegare.......... Rodere.

Scapuzzo.......... Debolezza del cavallo nelle gambe anteriori.

Sensaro........... Sensale.

Sòboire........... Fermentare.

Zan................ Giovanni.

Zanco............. Mancino, ed anche zoppo.

Zecca............. Qui per Zecca intende i capitali del debito pubblico di Venezia.

Zotta.............. Zoppa.

ALDVS MANVTIVS PAVLLI FILIVS ALDI NEPOS.